

FONDATION DE LA MEMOIRE CONTEMPORAINE

Jean SIRCHIS

**interviewé par Bernard Suchecky,
chercheur à la Fondation de la Mémoire contemporaine**

2000

**© Fondation de la Mémoire contemporaine
Avenue Victoria 5, 1000 Bruxelles**

Table des matières

Première partie – 16 février 20003

Passé familial en Bessarabie – Ecole à Kichinev – Départ vers Toulouse (1931) –
Enfance à Toulouse – Guerre civile espagnole – Bar Mitzvah – Déclaration de guerre
– Régime de Vichy

Deuxième partie – 16 février 2000.....26

Mouvement de la jeunesse sioniste – Aide aux réfugiés – Premières persécutions
anti-juives – Engagement dans la « Main forte » – David Knout – Faux-papiers –
Armée juive – Relations avec les Eclaireurs israélites – Unité blanc-bleu – Actions de
Résistance

Troisième partie - 1er mars 200053

Armée juive – Dirigeants de l'Armée juive – Actions militaires – Actions de convoyage
– Intermédiaire dans la fourniture de faux-papiers – Raoul Léons

Quatrième partie – 1^{er} mars 200072

Dernières actions avant la Libération – Presse clandestine – Etudes de chimie –
Début de la vie professionnelle – Retour sur la possibilité d'un départ en Palestine –
Associations mémorielles – Archives de l'Armée juive

Première partie – 16 février 2000

Passé familial en Bessarabie – Ecole à Kichinev – Départ vers Toulouse (1931) – Enfance à Toulouse – Guerre civile espagnole – Bar Mitzvah – Déclaration de guerre – Régime de Vichy

I. (Intervieweur) : Bien alors, Jean Sirchis, je vais vous demander d'abord, de vous présenter... presque comme dans un questionnaire de police [rire], c'est-à-dire vos nom, prénom, date de naissance, lieu de naissance, etc.

Jean Sirchis : Le nom et le prénom, vous venez de le prononcer, c'est Jean Sirchis, né en 1925... à Kichinev, qui était alors un territoire roumain, avant d'avoir été une province russe, du nom de Bessarabie. Actuellement, c'est la capitale d'une république indépendante qui a pour nom Moldavie. Alors à ce sujet je précise qu'il existe une autre Moldavie, de l'autre côté d'une rivière frontalière qui est une province roumaine, sauf que la Moldavie est une région coupée en deux, une partie en Roumanie et une autre partie... devenue république indépendante... Une précision supplémentaire, si vous permettez... dans la république moldave indépendante, la langue officielle est le moldave, qui est très proche du roumain, mais il existe une population ethniquement très différente russophone à l'est de cette république, autour de la ville de Bender.

I. : Est-ce que vous aviez des frères et sœurs ? Est-ce que vous êtes l'aîné, est-ce que vous êtes le cadet...

Jean Sirchis : Je suis fils unique, j'avais un petit frère qui est décédé à l'âge de... bébé... à l'âge de 14 mois, mais cela à Toulouse. Mais en réalité je suis... tous les caractères d'un fils unique.

I. : Alors parlons un peu de votre famille, d'abord à commencer bien sûr par vos parents, père et mère. Commençons par le côté maternel, si vous voulez bien. Quel genre de famille est-ce ? D'où vient votre mère ? Est-ce qu'elle est déjà originaire de Kichinev, etc. ? Et comment s'appelle-t-elle ?

Jean Sirchis : Alors mes parents n'avaient pas la même origine. Mon père était originaire de la partie russophone de... de l'ex-Bessarabie, il est né à Bender à l'est... il provenait d'une famille dont le père était agriculteur avec cette précision que les Juifs, à l'époque n'avaient pas le droit de posséder des propriétés agricoles, il était donc régisseur d'un domaine agricole. Mon père était le cadet de cinq enfants. Quand à ma mère, née à Kichinev...

I. : Quel était son nom ?

Jean Sirchis : Le nom de mon père ?

I. : Oui.

Jean Sirchis : Abraham.

I. : Abraham Sirchis.

Jean Sirchis : Abraham Sirchis.

I. : Et l'origine du nom Sirchis? Qui fait plutôt penser à un nom grec...

Jean Sirchis : Je me pose la question... Je me pose la question. J'ai étudié la question sans parvenir à une explication pour le moment... Je suis arrivé à la constatation qu'il existe un certain nombre de Sirchis issus non seulement de la région, mais du pourtour est du bassin méditerranéen... Sirchis avec des orthographes différentes, un "k" à la place du "ch", quelquefois un "a" à la place du premier "i", c'est-à-dire Sarchis... on trouve aussi des Sirchisian en... en Arménie... et j'ai même trouvé un collègue éminent de travail... qui est un éminent expert agricole... pétrolier... d'origine jordanienne et qui s'appelle Sarchis. Alors, par déduction, j'en suis arrivé aussi à... à conclure avec précaution que l'homme politique français Sarkozy avait aussi une origine... pouvait être assimilé à quelqu'un qui s'appelait Sirkis dans le temps, mais en passant par la Hongrie. Voilà.

I. : Et donc au-delà de ce grand-père... régisseur d'un domaine agricole à Bender, ou en tout cas en Bessarabie, vous ne savez pas ?

Jean Sirchis : Non. Avant lui, je ne sais pas.

I. : Et de quelle famille... maintenant parlons de son inscription dans la société non juive aussi bien que dans la société juive, ce sont des Juifs religieux ? Ce sont des Juifs pratiquants ou bien déjà un peu russifiés ou comment ça se passe ?

Jean Sirchis : Mon grand-père paternel était certainement religieux... je le déduis de la religiosité de mon père, donc mon père a reçu une éducation religieuse, je le déduis également du nom que ce grand-père a donné aux enfants, ils portent tous des noms bibliques et hébraïques, et quant à mon père...

I. : Par exemple... au-delà d'Abraham...

Jean Sirchis : L'aîné s'appelait David... les deux sœurs s'appelaient Sara et Lisa, mais Lisa est un diminutif dont je ne suis pas parvenu à trouver l'origine... l'origine hébraïque... l'aîné s'appelait Salomon... quant à mon père, il a manifestement été prénommé Abraham parce que son père à lui avait pour nom Toby, donc c'était la... l'inspiration biblique est très nette.

I. : Et donc quand vous dites la religiosité de votre père, c'est-à-dire... est-ce que son éducation par exemple... est-ce qu'il a fréquenté des écoles religieuses... est-ce qu'il a été instruit par un melamed [enseignant religieux]... est-ce qu'il est allé dans des gymnasiums comme... parce que là on est dans la génération, si je pense à votre père, de 1880-90, au moment de son éducation.

Jean Sirchis : Mon père est né en 98...

I. : Ah oui... non, alors ok, d'accord.

Jean Sirchis : Non, rien de tout ça. Ce n'est pas la religiosité... stricte, c'est une observance des dates les plus marquantes du calendrier hébraïque et de certaines coutumes dont je ne sais pas si elles existent encore aujourd'hui, mais qui à l'époque s'observaient. Je me rappelle notamment que lors du décès de mon grand-père... nous étions à Toulouse... mon père s'est laissé pousser la barbe, il a dormi pendant huit jours par terre et... il a fait des prières quotidiennement pendant huit jours revêtu des ornements traditionnels, c'est-à-dire le thalles [châle de prière], les tefillins [phylactères], etc.

I. : Observait-on pour autant la cacherout chez vous ?

Jean Sirchis : Non, non.

I. : Et ses études alors, lui, il les avait faites...

Jean Sirchis : Alors du point de vue études... ses études ont été perturbées par les événements historiques, notamment la révolution russe et la guerre de 14-18, il a commencé à faire des études d'ingénieur dans une ville qui s'appelait Iekaterinoslav, qui doit être maintenant Dnipropetrovsk, je crois, et ses études ont été interrompues par les prémices de la révolution russe. Il a aussitôt réussi à regagner Kichinev et... peu de temps après son retour, la région a été occupée par les Roumains, avec l'aide des troupes russes d'ailleurs... des troupes françaises, je veux dire, pardon. Donc ses études ont été interrompues et... par la suite, il a exercé un certain nombre de métiers grâce au bagage qu'il avait acquis à l'université, mais sans diplôme. Quant à son frère aîné Salomon, il faisait des études de dentiste à Odessa, et lui n'a pas pu revenir, il a été surpris par la révolution russe, il n'est jamais revenu et il a exercé la profession de dentiste d'abord à Odessa puis à Bakou, où il a terminé sa vie. Il n'est jamais sorti de Russie.

I. : Vous m'avez parlé de Bender, ce qui... ce que vous ne m'avez pas expliqué, c'est comment ils arrivent à Kichinev ?

Jean Sirchis : Comment ils arrivent... pardon ?

I. : A Kichinev.

Jean Sirchis : Vous savez, Kichinev était la capitale de la province. Comme en France, beaucoup de gens qui veulent réussir vont à Paris, où ils espèrent trouver beaucoup plus de conditions favorables que dans leur province, ça a été le cas de mon père qui est allé à Kichinev pour trouver du travail au-delà des possibilités de Bender qui était une petite bourgade... il ne voulait pas prendre la succession de son père, il ne voulait pas être agriculteur, il voulait avoir un métier plus coté, et il est allé à Kichinev et il a exercé, autant que je me souvienne, la profession de comptable pendant quelque temps. Il a rencontré ma mère, qu'il a épousée.

I. : Et en quelle année arrive-t-il à Kichinev, vous le savez ?

Jean Sirchis : Je crois qu'il a dû... arriver à Kichinev vers les années 20, au début des années 20, après avoir fait, mais ça c'est une parenthèse, après avoir fait un détour par la Palestine...

I. : Ah bon ?

Jean Sirchis : Il faut se mettre dans la situation de l'époque entre la révolution russe, la guerre de 1914, l'occupation roumaine, les interrogations qu'on pouvait se poser sur le sort des Juifs, pour lui, à un certain moment, il a pu penser que son avenir était en Palestine. Il y est resté un an ou deux ans.

I. : Après la première guerre mondiale ?

Jean Sirchis : Après la première guerre mondiale... Il a travaillé à l'édification de Tel Aviv et puis probablement lassé ou déçu, il est revenu à Kichinev.

I. : Et donc là, il s'installe et il rencontre votre mère.

Jean Sirchis : Exactement.

I. : Alors maintenant parlons de votre mère... qui s'appelle ?

Jean Sirchis : Alors l'origine est tout à fait différente... j'ai réussi à trouver l'acte de naissance de ma grand-mère qui est née à Kichinev, mais qui était... d'après les dires de ma mère et d'après l'acte de naissance, elle était certainement d'origine autrichienne. L'Autriche avait occupé un certain temps la région, il est possible que des Juifs aient suivi et son nom de jeune fille était Brlack : B R L A C K, probablement un nom d'origine slovaque ou tchèque. Voilà, c'est tout ce que j'ai pu obtenir, je n'ai rien pu trouver pour le moment... je ne désespère pas... sur l'origine de mon grand-père... mais ma grand-mère est née à Kichinev en 1864. L'acte de décès en fait foi. Elle a suivi sa fille aînée à Paris avec sa famille et elle est décédée à Paris en 1934 ou 35.

I. : Elle a suivi... en quelle année alors ont-ils quitté Kichinev ?

Jean Sirchis : Je n'ai pas de repère, mais très probablement... à la fin des années 20, très probablement.

I. : Donc mêmes questions qu'à propos de votre père... de quel milieu s'agit-il... comment est éduquée votre mère... quelle langue parlent-ils à la maison ?

Jean Sirchis : Alors... la langue...

I. : A propos... je vous interromps tout de suite, je ne vous ai pas posé cette question à propos de votre père, quelles étaient les langues familiales ?

Jean Sirchis : Je crois que mon père parlait chez lui le yiddish... ma mère... mes grands-parents maternels aussi. Mais il se trouve que Kichinev était une grande métropole commerciale occupée par les Russes avec une intelligentsia russe très active et que les Juifs aisés, disons bourgeois... de l'époque... essayaient autant que possible de s'assimiler à cette intelligentsia juive qui tenait le haut du pavé, et c'était un peu le cas de ma mère qui, jeune fille, avait beaucoup d'amies russes ou juives assimilées. Elle parlait donc très couramment le russe et je crois que sous son influence, mon père a repris aussi... qui parlait russe couramment puisqu'il avait fait des études en russe... est revenu à la langue russe d'une manière courante... Entre eux, ils parlaient le russe.

I. : Est-ce que votre mère a des frères et sœurs, nombreux ?

Jean Sirchis : Elle avait donc... sa sœur aînée, qui a été la première à partir à Paris avec son mari, et elle avait un frère, tous deux décédés, qui lui au lieu d'aller à Paris, s'est fixé à Toulouse, la raison je ne la comprends pas, j'ai pas compris et... probablement par des relations... peut-être trouvait-il que... il y avait plus de facilités professionnelles à Toulouse par des relations de ses amis en Roumanie... et c'est la raison pour laquelle ma mère et son mari ont suivi le frère aîné à Toulouse. Par des informations de bouche à oreille... plus facile de s'installer là, plus facile d'y trouver du travail.

I. : Alors votre mère suit quel genre de cursus... école primaire, secondaire... le savez-vous ?

Jean Sirchis : Je n'ai pas l'impression que ma mère ait fait des études très poussées, la formation des jeunes filles à l'époque, c'était le mariage [rire], la préparation au mariage... donc elle n'a pas fait d'études très poussées, mais disons qu'elle avait une certaine culture... elle lisait la littérature russe, la littérature française, d'après une conversation que j'ai pu avoir avec elle.

I. : Presque mécaniquement, d'après les descriptions que vous venez de me faire, j'ai envie de dire donc on est devant un milieu plutôt au moins moyen bourgeois juif assimilé... enfin assimilé... en contact en tout cas avec un milieu équivalent non juif... donc je suppose que là aussi l'inscription dans le judaïsme est assez... est déjà assez lâche ou relâché ou...

Jean Sirchis : Chez ma mère peut-être... chez ma mère peut-être, chez mon père peut-être aussi, sauf les traditions étaient sacrées, hein ! Pâque, Yom Kippour, Rosh Hachana, Souccoth, les fêtes traditionnelles... Je ne crois pas que mon grand-père maternel respectait la cacherout... ça... peut-être le saint des saints, c'est-à-dire l'élimination du porc et de la charcuterie hein, mais ça n'allait pas plus loin.

I. : Et leur vie sociale, les amis qu'ils fréquentaient, leur engagement éventuellement... on dirait aujourd'hui associatif ou politique peut-être.

Jean Sirchis : Ni d'un côté, ni de l'autre, je ne pense pas qu'il y ait eu une activité politique quelconque, ni une vie associative en dehors des relations que l'on peut se créer dans le travail et à la synagogue. Mon grand-père maternel était d'un niveau social un peu plus élevé que celui de mon grand-père paternel, parce qu'il était antiquaire, donc je suppose qu'il avait des relations, des fréquentations tout au moins avec la bourgeoisie aisée de Kichinev de l'époque. Mais je ne les ai jamais connus personnellement, je ne me souviens pas d'eux plus particulièrement, donc je ne peux répondre à vos questions qu'au travers de ce que mes parents m'ont raconté.

I. : Alors justement, au travers de ce que vos parents vous ont raconté, pour les raisons que vous venez de dire, quelle mémoire familiale avait-on du fameux pogrom de Kichinev ?

Jean Sirchis : Le fameux ?

I. : Le fameux pogrom de Kichinev de 1903 ?

Jean Sirchis : Oui... le pogrom de 19...

I. : 03.

Jean Sirchis : Quatre-vingt trois... oui, ni mon père, ni ma mère n'étaient nés, mais... ce pogrom reste malgré tout dans leur mémoire au travers de ce que leurs parents... plus exactement le père de ma mère a raconté, puisque mon grand-père paternel était à Bender où là je ne crois pas qu'il y ait eu de persécutions. Le pogrom de Kichinev d'après ce que ma mère a pu me raconter, c'est que les gens devaient se cacher dans les caves, qu'il y a eu des... des meurtres... je garde en mémoire l'image de gens sanguinolents couchés, étendus dans les rues de Kichinev, le souvenir d'une frayeur qui est restée profondément ancrée dans les mémoires, et puis c'est tout.

I. : Mais donc pas de... par exemple il n'y avait pas de photos, pas de... il n'y avait pas un objet particulier... en disant : "regarde cette armoire... elle a été cassée pendant le pogrom"... je ne sais pas quoi... ça n'allait pas plus loin que ces récits-là.

Jean Sirchis : Mais c'est-à-dire, j'ai l'impression que le pogrom de Kichinev a été une vague de violences soit suscitées par quelques... quelques marginaux...

politiques... soit provoquée par la police... mais ça a été une vague momentanée, donc qui n'avait pas de... de précédents... et dont les suites se sont plus ou moins rapidement atténuées dans le temps.

I. : Alors on peut commencer à en venir à vous. Vous naissez, venez-vous de me dire, en 1925.

Jean Sirchis : 25.

I. : Oui... et vous vivez à Kichinev jusqu'à quel âge ?

Jean Sirchis : Jusqu'à 1931, c'est-à-dire jusqu'à l'âge... entre 5 et 6 ans.

I. : Donc vous avez peut-être quelques souvenirs de Kichinev ?

Jean Sirchis : Fugaces, sous forme d'images très, très floues... J'ai les souvenirs d'une maison à Kichinev que je qualifierais d'aspect bourgeoise, hein... je me souviens qu'il y avait un jardin auquel on accédait par un escalier qui descendait de l'entresol... j'ai effectué un voyage à Kichinev il y a quatre ans, et je... j'ai essayé de retrouver cette maison, je n'y suis pas parvenu, mais lorsque j'ai vu dans la même rue les maisons qui sont très similaires, cette image m'est revenue et en dehors de l'image de cette maison, j'ai l'image de quelques rues... je garde en mémoire l'image de quelques rues de Kichinev où mon père circulait à bicyclette et me prenait sur le cadre pour aller avec lui... c'étaient des rues sans voitures, quelques fiacres. Je me souviens également d'une scène pour vous... qui pourra vous illustrer ma formulation de vie bourgeoise... je me souviens d'un moment où je rentrais avec ma mère d'une promenade, que nous rentrions à la maison, nous avons croisé un... quelques gamins de mon âge qui jouaient dans la rue, ma mère m'a dit : «Quand tu vois des garçons comme ça, il faut lever la tête et ne pas les regarder.» N'est-ce pas... donc ça situe un peu l'origine sociale de l'époque, le caractère social de ma famille, mes parents... tout au moins ma mère... avaient la prétention de me tenir nettement à l'écart de ce qui n'était pas la bourgeoisie et la petite bourgeoisie.

I. : Juive... ou bien juive et non juive ?

Jean Sirchis : Euh... je crois que le quartier dans lequel... je me souviens des paroles d'une personne malheureusement disparue que j'ai rencontrée à Kichinev qui m'a dit que Kichinev était en majorité une ville juive, donc il n'est pas impossible que les petits gamins mal habillés et impolis qui jouaient sur le trottoir aient été des Juifs de conditions plus modestes que les nôtres, mais je ne sais pas.

I. : Et vous avez des souvenirs de petits camarades là-bas ou bien...

Jean Sirchis : Non, j'ai retrouvé une photo que j'avais perdue pour des raisons très particulières depuis longtemps et c'est une photo qui me représente dans une classe d'enfants de l'ordre de l'âge de 4-5 ans, une classe d'une dizaine d'enfants avec une institutrice. L'aspect de ces enfants y compris moi-même... était des enfants... je

reviens à nouveau sur... d'origine familiale relativement aisée et je me suis souvenu que d'après ma mère, il s'agissait d'une classe... tenue par une institutrice française, donc c'était en dehors de toute obligation scolaire des enfants, que leur famille avait mis là pour apprendre le français. Donc je parlais à peine le russe, j'entendais quelques bribes de yiddish, mais on a voulu m'apprendre le français.

I. : Est-ce que c'était parce qu'ils avaient déjà le projet de quitter Kichinev pour aller vers la France ?

Jean Sirchis : Je ne crois pas... je ne crois pas à l'époque... à l'époque, nous semblions bien intégrés... mais l'intelligentsia russe a toujours été attirée par la littérature française. Victor Hugo était presque un auteur russe, hein ! [Rire.]

I. : Ce qui est intéressant c'est que bien qu'on soit dans la Moldavie occupée par les Roumains, vous venez de dire vous-même : l'intelligentsia russe. Donc votre famille se considère toujours à l'époque comme russe ?

Jean Sirchis : A cette époque-là, oui... il y avait une nette volonté d'assimilation, d'intégration, je dirais, tout en gardant très étroitement l'attachement aux traditions juives. Donc je crois qu'à cette époque il y avait une période de tolérance n'est-ce pas, favorisée par le statut d'une province ex-russe, gouvernée par des Roumains, il y avait une période de tolérance que l'on peut peut-être assimiler à celle qui existait au Liban... toutes proportions gardées... avant les troubles, hein !

I. : Et puis vos parents émigrent, vos parents vont partir...

Jean Sirchis : Mes parents vont partir après un épisode qui a été le départ de mon père avec ma mère et moi-même, dans un petit village tout à fait moldave qui s'appelait Aniskano [Niscani], c'est près d'une ville un peu plus grande qui s'appelait Kalarach [Calarasi], et où mon père avait trouvé un travail de comptable dans une minoterie dirigée par un Russe juif du nom de Rabinowicz, ce qui laisserait entendre que dans cette Moldavie même à 100% moldave, les cadres étaient encore juifs... les cadres ou je dirais les gens ayant un statut confirmé. Donc je suppose que mon père est parti là-bas parce qu'il ne trouvait pas le climat suffisamment favorable pour s'affirmer économiquement à Kichinev, il a donc trouvé cette place de comptable et là il y a eu manifestement une crise... psychologique... dont ma mère a beaucoup plus souffert que mon père, parce qu'elle se posait des questions sur mon avenir, n'est-ce pas, elle se demandait quel pouvait être mon avenir dans ce petit village environné par des gens qui parlaient le moldave, langue dévalorisée à ses yeux, et le fait que son frère aîné... son frère aîné, oui, avait émigré auparavant en France et sa sœur à Paris, elle a réussi à persuader mon frère [sic] qu'il fallait partir à notre tour.

I. : Donc c'est essentiellement, appelons ça des raisons économiques quoi.

Jean Sirchis : Essentiellement des raisons économiques et un petit peu, je dirais, de... ethniques, hein... en dehors de la famille du... du patron de mon père, il n'y avait aucune possibilité de communication.

I. : Donc, ils font des démarches. Est-ce que vous savez si la... l'émigration et l'immigration ont été faciles : démarches administratives, documents...

Jean Sirchis : Là évidemment je n'ai aucun point de repère, mais d'après quelques bribes de souvenirs que j'ai de Toulouse, il y avait des filières comme maintenant, les gens qui du plus fin fond de l'Inde ou de Chine arrivent en Belgique ou ailleurs payent très cher le transport... avec des filières en tout cas... je crois que en Roumanie, ça s'est bien passé, mais il y a eu quelques difficultés en France pour obtenir des papiers et... de régulariser la situation. Et là j'ai un vague souvenir avec les représentants des filières en question.

I. : Mais là, donc c'était un voyage... à part les petits problèmes de tout voyage, c'est un voyage normal ? Ce n'est pas des traversées illégales de pays frontières ?

Jean Sirchis : Non, le voyage a été tout à fait légal. Je me souviens... le train... j'avais jamais pris le train et pour cause... c'était un voyage de trois ou quatre jours... de Kichinev, par Vienne, Bruxelles, Paris... sans couchettes évidemment... Mon père allait chercher de l'eau au robinet d'eau potable du quai des gares pour que nous puissions boire. Je me souviens... encore actuellement... de très bons souvenirs... de toutes les bonnes choses que ma grand-mère avait préparées dans des petits paniers pour ce long voyage, de toutes les... les subsistances. Donc le voyage s'est très, très bien passé matériellement... à cet âge, je crois que je passais un bon moment à dormir sur la banquette, c'était surtout éprouvant pour mes parents. Nous sommes arrivés à Paris où nous avons été accueillis par la famille de la sœur de ma mère... et puis après une ou deux journées, ça a été le voyage vers Toulouse dont je ne me souviens pas... et voilà.

I. : C'était un voyage sans retour, vous le savez, c'était...

Jean Sirchis : Oui, oui, le but était tout à fait bien défini, c'était Toulouse. Paris n'était qu'une très courte étape... nous avons été très, très bien accueillis par la famille.

I. : Et donc vous arrivez à Toulouse en 31, d'après ce que vous m'avez dit, c'est ça ?

Jean Sirchis : C'est ça.

I. : Vous avez 6 ans et votre père... trouve quoi comme travail ?

Jean Sirchis : Bon alors, la transition entre la vie bourgeoise de Kichinev et de ce petit village, la transition a été, je dirais, plus que brutale pour mes parents. L'âge que j'avais ne me permettait pas de réaliser cette transition. A l'âge de 5 ou 6 ans, on accepte toutes les conditions même le passage du chaud au froid, on s'adapte, hein ! Mais pour mes parents, ça a été d'une dureté extrême... qui d'ailleurs a duré presque jusqu'à la guerre, hein ! Donc nous avons été accueillis dans la famille du frère de ma mère. Nous sommes restés quelques jours... dans un petit appentis...

déjà mon oncle vivait dans des conditions relativement difficiles... nous avons vécu dans un petit apprentis... je me rappelle que ma mère... comme toutes les femmes... ont immédiatement voulu donner un cachet familial à ce petit apprentis et je me souviens d'un tapis qu'elle avait amené avec elle et qu'elle avait mis selon la coutume roumaine sur le mur... voilà. Bon après quelques jours nous avons trouvé... mes parents ont trouvé un logement à peu de distance de celui de mon oncle... Mais j'insiste à nouveau sur les conditions misérables, c'était une petite chambre avec un évier... d'une petite maison habitée par les gens les plus défavorisés de l'époque, avec un w.-c., une toilette unique dans le fond du jardin pour tout le monde, donc... et du point de vue économique, mon frère travaillait... non, mon oncle travaillait dans une usine de papier comme manoeuvre, homme à tout faire, et il avait trouvé un emploi équivalent à mon père... Mais... très vite mon père s'est rendu compte que le salaire permettait tout juste de subsister dans des conditions... dans des conditions presque lamentables, hein, et il a suivi mon oncle qui a dit : «Oui, c'est une mauvaise période à passer, mais sur le peu d'argent que nous avons, mettons un petit peu d'argent de côté... nous allons acheter de la marchandise chez un grossiste et on va vendre sur les marchés.» Voilà quelle était la perspective de mon père de l'époque. Et c'est effectivement ce qu'il a fait pratiquement jusqu'à la guerre mais dans des conditions très, très difficiles et je dois dire que... dans des conditions financières des plus précaires.

I. : C'est un déclassement au sens fort du mot ?

Jean Sirchis : Déclassement est le terme qu'il faut utiliser... déclassement à tous points de vue... mon père ne parlait pas le français, ma mère non plus... mais par... dirions-nous, par chance, les clients auxquels s'adressait son tout petit, petit commerce étaient beaucoup plus tolérants que les gens des villes, c'était dans... les marchés... avaient pour clientèle une population presque aussi défavorisée que la nôtre... et les contacts malgré la langue... étaient plus faciles. Je ferais le parallèle si vous voulez maintenant, avec... le... le marchand de légumes marocain ou turc qui s'installe dans un quartier, qui ne parle pas un mot de français ou très peu, et qui est parfaitement toléré par l'entourage et par l'environnement.

I. : Et que vendait-il sur les marchés ?

Jean Sirchis : Oh, comme tous les... comme dirait Popeck... dont vous avez entendu parler... il vendait de la bonneterie, c'est-à-dire des chaussettes [rire], des sous-vêtements, des bas pour femmes, etc., et... des choses très rustiques pour... pour répondre aux besoins de la population de l'époque, hein !

I. : Et dans quel quartier habitiez-vous à Toulouse ? Je ne connais pas Toulouse, mais enfin...

Jean Sirchis : Le quartier de la prison, qui est à ma connaissance le seul quartier... et la seule ville avec... avec... une ville du Nord de la France... c'est une parenthèse, hein, mais pour... c'est la seule ville et le seul quartier dont une rue porte le nom de Robespierre. Et l'autre est une ville dont Robespierre était natif, je crois que c'est

Abbeville ou... une ville du Nord de la France. Et pourquoi portait-elle le nom de Robespierre ? Parce que la rue débouchait sur la prison de la ville... je crois que c'était la seule rue... auquel on a... pu accepter de donner le nom de Robespierre à Toulouse. Voilà. Donc le quartier de la prison... nous avions d'ailleurs comme covoisin, un gardien de prison, très misérable, nous avions comme covoisin, un terrassier, dont je me souviens le nom, il s'appelle monsieur Barrot... terrassier à l'époque, c'était la pioche et la pelle, hein... donc ce brave homme faisait des tranchées dans les rues [rire], y compris chez nous, pour installer des canalisations, pour installer le tout-à-l'égout.

I. : Et ce n'est pas à proprement parler un quartier d'immigration, ou c'était un quartier d'immigration ?

Jean Sirchis : Non, non, non, nous étions les premiers, les seuls étrangers à l'époque, à l'exception de deux Espagnols, qui avaient fui la révolution de 34, je crois, en Espagne, hein ! Alors il y avait un intellectuel du nom de monsieur Poch, P.O.C.H... mais qui vivait aussi dans des conditions inimaginables pour l'époque actuelle, mais manifestement il était intellectuel, professeur ou... Et il y avait à l'étage d'en dessous un monsieur Vidal qui lui... non juif probablement... c'est pas un nom juif, hein... qui lui était un ouvrier et qui... qui vivait à l'étage inférieur... et c'étaient les deux seuls immigrants que je connaissais dans le quartier... tout le reste étaient de bons Toulousains de vieille souche.

I. : Donc vous ne choisissez pas un quartier d'immigration où il y aurait une certaine population juive, à supposer qu'à Toulouse à l'époque il y en ait eu un ?

Jean Sirchis : Il n'y en avait pas à Toulouse, autant que je sache... les... les immigrés espagnols pour cause politique étaient très rares, ces immigrés se sont multipliés en 36 et 39. Il y avait des immigrés italiens qui ont fui le fascisme, mais eux, je ne sais pas tellement pourquoi, sont devenus fermiers ou métayers dans les environs de Toulouse. Plus tard, j'ai... dans une autre résidence... nous habitons près d'un épiciers italien, qui était le seul de Toulouse qui n'avait aucune ressemblance avec les épiciers toulousains, on voyait des gros saucissons pendre au plafond, du maïs, de la polenta, des fromages, mais vraiment aucune ressemblance... et c'est là que j'ai vu ces immigrés italiens de la campagne venir s'approvisionner en macaronis, etc. Mais Toulouse n'était pas une ville d'immigration à cette époque.

I. : Et quelle... que devient la société de vos parents ?

Jean Sirchis : Pardon ?

I. : Quelle devient la société de vos parents ?

Jean Sirchis : La société ?

I. : La société... les gens qu'on fréquente après le travail, s'il y en avait une...

Jean Sirchis : Non. Vous savez la sociabilité, ça dépend de la disponibilité que l'on a, hein. Bon. En matière de temps, mon père se levait à 5 heures du matin et rentrait à 8 ou 9 heures du soir... il prenait l'autobus avec ses malles pour aller dans les marchés des environs... en rentrant, vous savez, il n'était pas en état d'avoir une vie sociale. Néanmoins, en dehors de la famille de mon oncle, il y avait un certain nombre d'étudiants immigrés, c'était pas l'émigration traditionnelle, c'étaient des immigrants... des étudiants relativement aisés qui venaient de Pologne, de Roumanie et qui venaient faire des études à Toulouse. Pourquoi ? Toulouse était une université récente... et... les conditions d'admission y étaient un peu plus faciles qu'à Paris et dans les autres villes, c'est pourquoi ces étudiants dont les diplômes... n'étaient pas facilement homologables, avaient choisi Toulouse comme lieu d'études. Et ces étudiants venaient chez nous pour... parler qui le russe, qui le yiddish... qui boire un verre de thé... Voilà, ça c'était pendant un certain temps jusqu'à la guerre, la fréquentation de mes parents.

I. : Et le contact avec les Juifs de Toulouse alors... qui doit être aussi un choc pour eux ?

Jean Sirchis : La synagogue... mais là c'était un problème parce que mes parents et mon oncle et quelques autres étaient des Ashkénazes, alors que la population juive traditionnelle de Toulouse... celle qui tenait la synagogue dans ses mains, c'étaient des immigrés espagnols du XV^e siècle. Donc tout à fait... de rites séfarades tout à fait espagnols... on comprenait pas du tout ni le français de mon père, ni le yiddish... absolument pas le yiddish, ni même l'hébreu de la prière. Donc là l'intégra... nous étions très bien admis, très bien accueillis, mais pas de communication.

I. : Et vous alors... 6 ans... vous êtes scolarisé à l'école de la République ?

Jean Sirchis : Qui existe toujours, qui au moins de l'extérieur est identique à celle qu'elle était en 1931.

I. : C'est-à-dire ?

Jean Sirchis : C'est un bâtiment d'angle... en très bonne construction... de bonnes pierres meulières... elle a gardé exactement le même aspect, de bonne construction de l'époque fin des années 20... très bien conservée.

I. : Mais vous passez d'un cours privé, c'est-à-dire qui vous avait préparé au français avec cette dame à Kichinev et vous entrez à l'école là-bas c'est... et là, c'est aussi...

Jean Sirchis : Mon premier souvenir à l'école, c'était un souvenir d'obstacle de la langue... c'est mon cousin, le fils de mon oncle qui a tout juste trois mois de plus que moi, mais qui manifestement avait plus de maturité, je ne m'explique pas pourquoi, mais qui lui parlait couramment le français... c'est lui qui m'a pris par la main et m'a amené à l'école... je ne parlais pas un mot de français malgré la bienveillance de

mes parents qui m'ont mis dans un cours de français à l'époque, ça m'est revenu après, quelques mots, hein... je me souviens qu'assis sur les bancs de l'école, lorsque pris par l'émotion ou par un besoin particulier, je voulais aller à la toilette, je me suis levé et je faisais des signes à mon cousin qui était à l'autre bout, qui lui se levait : «Est-ce que je peux amener mon cousin [rire] aux cabinets ?»

I. : Alors Toulouse, vous avez... est-ce que vous vous souvenez de vos toutes premières impressions ?

Jean Sirchis : Non... mes premières impressions sont celles-là, hein ! Ensuite, je crois que je me suis adapté très, très facilement, comme les enfants de cet âge... je crois que j'ai même perdu l'accent... je me demande même si j'en ai eu un... Un de mes cousins de Paris en visite à Toulouse, peu de temps après, m'a fait remarquer que j'avais l'accent toulousain, donc l'intégration a été très vite. Donc j'ai passé là une scolarité, je crois, tout à fait normale jusqu'au certificat d'études...

I. : 31... 37... c'est en 37, alors ?

Jean Sirchis : 37... oui, 37.

I. : Alors vous par contre vous êtes un petit garçon, donc vous avez du temps libre, qu'en faites-vous ?

Jean Sirchis : Je joue dans le ruisseau, comme les petits enfants de Kichinev que ma mère m'a recommandé de ne pas regarder. Non, ce n'est pas une image, c'est la vérité, hein ! Il y avait un petit ruisseau qui coulait dans [sic] la maison, alors soit seul, soit avec mes petits camarades, notre jeu préféré était de mettre des allumettes dans le ruisseau, de percher une fourmi sur l'allumette et de suivre... voilà le genre de jeux que j'avais. Il y a quand même de bons souvenirs... le fils de cet Espagnol, Vidal... qui a joué un peu le rôle de mon grand frère à l'époque... était un garçon tout compte fait très sympathique avec lequel nous allions faire des promenades dans les environs, nous allions au cinéma le jeudi après-midi parce qu'il n'y avait pas d'école, et le jeu dans le ruisseau ça se passait après l'école en attendant que mes parents rentrent. Parce que ma mère a aussi travaillé dans l'usine de papier dont je vous ai parlé pour mon père.

I. : Alors dans un des textes que vous m'avez remis, un des deux textes dont vous êtes l'auteur, vous évoquez la Guerre d'Espagne et le passage par Toulouse de gens qui partent combattre, vraisemblablement dans les Brigades Internationales, et vous évoquez, mais très brièvement... les sympathies voire même l'engagement de vos parents, dans ce mouvement de... de transit en fait.

Jean Sirchis : Oui... étant donné les conditions économiques dans lesquelles nous vivions, mon père ne pouvait pas être un homme de droite et... je crois qu'avant de quitter la Roumanie, par hostilité aux conditions que les Roumains faisaient aux Russes, et je ne pense pas qu'elles étaient particulièrement terribles, hein, mais pour un homme de l'âge de mon père, il y avait une certaine révolte, donc par réaction il

ne pouvait que sympathiser avec la révolution russe dont on ne savait pas ce qu'elle était et... son frère aîné était là-bas, lui envoyait des lettres, probablement censurées, donc il ne pouvait pas dire de mal de la révolution de l'époque... donc pour toutes ces raisons mon père penchait... penchait à gauche... et dans les Brigades Internationales il y avait beaucoup de Juifs... je ne dirais pas la majorité, mais il y avait un certain nombre... et ce sont eux que mes parents s'efforçaient d'aider dans la mesure de leurs moyens. Soit les héberger dans des conditions excessivement modestes où nous étions, soit de les faire héberger par d'autres, soit de collecter des fonds pour leur permettre de gagner leur... leur lieu de regroupement.

I. : Mais ça suppose que vos parents soient membres d'un réseau ou d'une organisation de...

Jean Sirchis : Non. Non, non, ils n'étaient pas membres d'un réseau, ils avaient des...

I. : Ou sympathisants, soit socialistes, soit communistes ou...

Jean Sirchis : Vous savez, les... toute cette activité était plus ou moins pilotée par des communistes, juifs ou pas, et les communistes, comme l'histoire ultérieure l'a montré, se sont évertués... ont parfaitement réussi à s'intégrer dans des milieux de sympathisants et à faire collaborer ces sympathisants. C'est un petit peu le cas de mes parents qui... par l'intermédiaire de ces étudiants juifs dont je vous ai parlé, ont peut-être été sollicités pour... pour aider ces gens.

I. : D'accord, donc ils ne font pas partie d'un... d'un comité formel d'aide à l'Espagne, ou de soutien aux Brigades, mais par le biais d'une organisation plus discrète, ou peut-être même des rapports individuels, on leur dit : "est-ce que tu ne peux pas donner un coup de main", quoi !

Jean Sirchis : Vous avez parfaitement bien formulé la situation.

I. : Alors là il y a quelque chose que... sur laquelle j'aimerais insister, c'est... là je brûle un peu les étapes en me référant aux textes... toujours ces textes que vous m'avez passés... c'est que vous allez au fond vous retrouver dans le mouvement de la jeunesse sioniste qui est lui-même une fusion de diverses organisations de jeunesse sioniste. J'en ai conclu peut-être hâtivement... donc c'est ma question... que vous allez, à un moment ou l'autre, vous retrouver dans une mouvance d'organisation de jeunesse juive, sioniste ou pas, ça je ne sais pas, alors que vos parents, ce n'est pas vraiment le chemin qu'ils ont pris, sans être organisés d'ailleurs ?

Jean Sirchis : Mais je crois que je l'explique un peu sommairement... probablement sommairement dans mon texte... mais c'était le résultat d'un hasard et le hasard a été là... le fait que mes parents par traditionalisme ont voulu que j'accomplisse la première étape de l'adulte juif, c'est-à-dire de passer la bar-mitsva. Alors je dis dans

mon texte qu'après avoir refermé la porte de la synagogue à l'issue de la cérémonie... tout contact avec la jeunesse juive pour moi ne m'est pas venu à l'esprit... j'avais des camarades à l'école et ce sont surtout eux que je fréquentais... mais la défaite de 1940 et... et les premières mesures antisémites ont fait que certains de ceux avec lesquels j'étais en contact pour le passage de ma bar-mitsva, m'ont demandé de les rejoindre pour d'abord discuter ou chanter. A l'école que je fréquentais, ça s'appelait à l'époque le cours complémentaire, CM1 maintenant... et j'étais le seul Juif de ma classe et même de toute l'école... La population juive de l'école était relativement faible. Cette population s'est considérablement gonflée après la défaite. Et c'est ainsi que par des voies détournées, je suis passé de camarades non juifs de l'école, qui malgré eux subissaient la propagande de Vichy avec pour conséquence... je ne dirais pas d'ostracisme, ni de violence à mon égard, mais d'une certaine réserve à mon égard...

I. : Ça, vous l'avez vraiment senti ?

Jean Sirchis : Ah...

I. : Un changement d'attitude des amis qui étaient vos amis ?

Jean Sirchis : Comment voulez-vous ne pas le sentir quand la radio, la presse, abreuyaient sans arrêt... la population, l'opinion... avec des propos tels que "les Juifs sont responsables de notre défaite, de nos malheurs", "ce sont des facteurs de guerre", etc., etc.

I. : Oui, mais au point que vos petits camarades... enfin plus si petits que ça à cette époque-là, c'est déjà des préadolescents... modifient même imperceptiblement leur attitude à votre égard ?

Jean Sirchis : Les petits camarades avaient des parents, lesquels parlaient entre eux le soir, les petits camarades l'entendaient... ils savaient que je n'étais ni catholique, ni protestant... donc ils en ont déduit que j'étais Juif. Mon nom n'était pas un nom toulousain... Et je dois dire que la population toulousaine du fait de son histoire est certainement une des plus tolérantes de toute la France. Mais la propagande ayant les effets qu'elle a... les propagandistes ne sont pas innocents, ils savent ce qu'ils font et cette propagande a eu des effets... malgré la tolérance de mes camarades, j'ai senti une très nette réserve, une légère mise à l'écart.

I. : Et vous avez un souvenir ou des souvenirs précis de petits incidents de... pouvez-vous... écoutez, de toute façon, j'ai le sentiment qu'on a sauté un peu, on est allé un peu vite, je voudrais revenir sur votre bar-mitsva un instant... on va revenir après... on récupèrera le fil chronologique, mais... parce que là vous venez de me décrire... 10-12 ans... vous êtes à l'école avec des camarades qui ne sont pas juifs... vous passez au lycée, je suppose.

Jean Sirchis : C'est pas le lycée.

I. : Oui enfin, une école secondaire.

Jean Sirchis : Oui, l'enseignement secondaire, mais qui n'était pas le lycée.

I. : Donc qui était quoi... une filière professionnelle ?

Jean Sirchis : A ce moment-là, c'était pas un... l'orientation était le passage du brevet élémentaire qui était... je dirais le degré inférieur au baccalauréat, le baccalauréat ouvrant les carrières nobles, le brevet élémentaire ouvrant les carrières plus modestes de l'administration ou de l'industrie. Voilà.

I. : Donc dans tous les cas... vous approchez de 13 ans, mais dans un contexte où vos rapports avec les Juifs sont pratiquement réduits à... au respect de moments traditionnels dans l'année, hein, si j'ai bien compris... et puis vos parents par souci de respect de cette tradition... vont vous faire suivre des cours, je suppose... est-ce que vous vous en souvenez : avec qui ? comment ? dans quel contexte ? Est-ce que c'est quelqu'un qui vient vous enseigner à la maison ? Est-ce que vous allez à la synagogue avec votre père par exemple quand il y va ?

Jean Sirchis : Euh... après ma bar-mitsva, uniquement pour les grandes occasions... je dirais le Yom Kippour... je crois que j'ai jeûné une fois après la bar-mitsva... après je n'ai pas recommencé... peut-être deux fois.

I. : Mais avant la bar-mitsva, non ?

Jean Sirchis : Non.

I. : D'accord. Et donc, c'est par la synagogue qu'il fréquentait qu'il a trouvé quelqu'un qui allait vous enseigner ou comment ça s'est fait ?

Jean Sirchis : C'était le rabbin, le rabbin qui... avait pris en charge ce que les chrétiens pourraient appeler les cours de catéchisme et c'était... on n'appelait pas ça comme ça, on appelait ça les cours de judaïsme. Voilà... pendant trois ou quatre mois, j'ai été initié à la lecture de l'hébreu, à l'histoire du judaïsme et aux prières que j'aurais à prononcer.

I. : Donc vous fréquentez cette espèce de cours organisé par le rabbin... de la bar-mitsva, vous vous souvenez ?

Jean Sirchis : Oui, bien sûr.

I. : A part la cérémonie religieuse, est-ce qu'il y a... un petit événement social ou familial au moins autour...

Jean Sirchis : La cérémonie religieuse elle-même... elle a eu lieu dans cette synagogue et qui comme l'école est restée telle quelle, j'y suis allé la dernière fois...

I. : Vous connaissez son nom ou bien au moins l'adresse de cette synagogue ?

Jean Sirchis : Rue Palaprat. Oui, oui, je me souviens très bien. Ecoutez, je suis resté à Toulouse jusqu'en 1950, hein ! Synagogue de la rue Palaprat, comme ça se prononce. C'est un tout petit édifice d'angle... avec une... je dirais avec une recherche d'architecture plus ou moins byzantine n'est-ce pas, avec des inscriptions hébraïques à l'extérieur, mais c'était tout petit. J'y suis allé en 94 pour faire des photos, à l'occasion d'une commémoration que j'ai organisée à Toulouse... je me suis vu à l'âge de 13 ans faire ma bar-mitsva, rien n'a changé. Sauf peut-être une plaque commémorative des victimes de la guerre.

I. : Bon alors donc la bar-mitsva... est-elle collective ou individuelle ?

Jean Sirchis : Pardon ?

I. : Est-elle collective ou individuelle... c'est-à-dire est-ce qu'il y a d'autres...

Jean Sirchis : Elle était forcément collective... je ne sais... c'est un grand mot, puisque nous étions deux. Mais pour quelle raison ? Probablement une question de calendrier, peut-être étions-nous nés à la même date, je ne sais pas. Donc nous avons été deux à passer la bar-mitsva, mais nous n'étions pas seulement deux pour suivre les cours de judaïsme, les cours de judaïsme étaient réservés à ceux qui... étaient postulants pour une bar-mitsva ultérieure, donc nous devons être une dizaine.

I. : Et à l'issue de cette cérémonie, vos parents font une petite fête, un petit banquet ou un drink ?

Jean Sirchis : Bon alors là je suis de nouveau contraint de revenir à la situation sociale de mes parents, qui n'avaient pas la moindre réserve financière pour organiser quelque fête que ce soit, sauf peut-être offrir un verre de vin chez eux dans la petite pièce où nous habitions, ce qui était inadéquat... tant pour les gens qu'ils fréquentaient que... pour d'autres. Alors il s'est produit un événement... prévisible... le fils de mon compagnon de bar-mitsva était issu d'une très riche famille de commerçants de la ville... sépharades... et le président de la communauté juive de Toulouse, sépharade également, son... je dirais, sa fonction l'obligeait à honorer le riche commerçant en question... il a donc organisé un repas dans un très grand hôtel de la ville et pour moi ça a été une découverte, hein... [rire] découverte tant gastronomique que... que matière de comportement dans la société... c'était vraiment, vraiment une découverte.

I. : Est-ce qu'il vous reste des documents de tout ça, des photos, quelque chose ?

Jean Sirchis : Des documents de quel ordre ?

I. : Eh bien justement, des photos par exemple, ou bien...

Jean Sirchis : Je ne me souviens pas qu'il y ait eu des photos... s'il y en a eu, je me demande ce qu'elles sont devenues, mon compagnon de bar-mitsva est décédé il y a quelques années... non... et puis du fait de la disparité sociale entre mes parents et ceux des organisateurs de la fête... les liens se sont immédiatement rompus après.

I. : Ecoutez, il est midi dix, je vous propose de poursuivre encore un peu... jusqu'où les choses vont se nouer vers la Résistance... et puis on peut interrompre et puis déjeuner et reprendre par la suite ou... c'est comme vous voulez.

Jean Sirchis : Il y a peut-être une question que vous avez soulevée, j'ai pas l'impression d'y avoir répondu, c'était le climat à l'école...

I. : J'allais y revenir.

Jean Sirchis : Ah vous alliez... je vous écoute...

I. : Si vous voulez, c'est notre dernière question avant l'interruption, et après ça effectivement, puisque vous aviez déjà abordé le... la manière dont vos anciens camarades de préparation de bar-mitsva vous ont sollicité pour des activités, bon, revenons... août 40... je ne me trompe pas... la France bascule et comme vous êtes dans le Sud, donc, vous, vous êtes dans la France de Vichy.

Jean Sirchis : C'était juin 40, hein, la France !

I. : Oui... non... d'accord, c'est juste... mais août 40... est-ce que votre père est mobilisé ? Votre père est toujours étranger, lui...

Jean Sirchis : Oui, il l'est resté jusqu'à sa mort.

I. : Donc, il ne se présente pas... comme d'autres ont pu le faire... il ne se porte pas volontaire ou... et la période de la mobilisation, la drôle de guerre tout ça ?

Jean Sirchis : Il s'est porté volontaire, mais il n'a pas été accepté, je crois qu'on lui a donné pour... comme alternative... la Légion Etrangère, parce qu'il ne s'exprimait pas bien en français... Il a eu des réticences, hein, pour la Légion Etrangère qui avait déjà à cette époque plus que mauvaise réputation... et comme il se considérait encore, malgré sa détresse... économique... comme un individu honorable... il n'a pas voulu aller à la Légion Etrangère, alors on lui a dit que dans ce cas il pouvait être travailleur bénévole dans l'industrie d'armement. Et il travaillé en tant que tel à la poudrerie de Toulouse. Je dois dire que c'était une activité relativement dangereuse, puisque dans l'atelier où il travaillait il y a eu plusieurs explosions avec des morts, donc c'était relativement dangereux.

I. : Vous dites "travailleur bénévole", ça suppose qu'il n'y a même pas une solde de soldat ou quelque chose comme ça ?

Jean Sirchis : Il était nourri, il avait des frais de déplacement, mais c'est tout... donc c'était le bénévolat.

I. : Donc la situation de votre famille était encore plus difficile ?

Jean Sirchis : Ma mère travaillait. Ma mère travaillait. Ma mère a travaillé au début comme ouvrière non qualifiée dans cette usine de... de papier, et par la suite, elle faisait du porte à porte pour vendre de la marchandise. Et avec un certain succès d'ailleurs.

I. : Encore une seconde là-dessus. Donc votre père est volontaire, donc rien ne l'obligeait à la faire...

Jean Sirchis : Non.

I. : Donc alors il se porte volontaire avec quelles motivations ?

Jean Sirchis : Quelles motivations... quelles motivations... la motivation de ne pas être considéré comme quelqu'un qui fuit les responsabilités de tout citoyen pendant la guerre !

I. : Donc ce n'est pas un combat antifasciste particulier, c'est plus : "je ne suis pas un tire-au-flanc... si la France est en guerre, je..."

Jean Sirchis : Voilà. Voilà. Et aussi, il faut se dire, comme nous y reviendrons, puisque vous le voulez, sur l'école... la propagande de l'époque prenait pour cible les... les individus qui... les planqués... les planqués, les agents de l'ennemi, etc... mon père avait beau expliquer dans son entourage qu'on ne voulait pas de lui dans l'armée et qu'il ne voulait pas aller dans la Légion Etrangère, donc il a trouvé ce dérivatif, qu'on lui a proposé d'ailleurs, de travailler dans une usine d'armement... affecté spécial dans une usine d'armement. Mais il faut dire qu'en 1939, mon père avait tout de même 41 ans, donc il n'était pas parmi les classes d'âges faites pour servir de fantassin en première ligne.

I. : Mais... ce que vous avez expliqué, c'est qu'il y a quand même une petite part de pression sociale... qui vont le conduire à...

Jean Sirchis : Manifestement.

I. : Ce qui au fond m'amène à la question précédente, la pression sociale orchestrée par la propagande, par le sentiment qu'on est en guerre, etc... au fond, c'est aussi ce que vous commenciez à m'expliquer, c'est le climat, la pression sociale qui font évoluer un peu les familles de vos camarades, donc vos camarades et donc leur attitude à votre égard. Alors... bon ben... je disais... vous êtes dans le Sud, donc là vous êtes vraiment dans la France de Vichy... les débuts de... quels sont vos souvenirs à vous de quelque chose qui change et qui vous concerne vous particulièrement, parce que vous êtes Juif ?

Jean Sirchis : Donc j'avais 15 ans, je commençais à avoir un début de petit bagage intellectuel et... dans les premiers jours qui ont suivi l'armistice, ça devait être avant la fin juin 40... j'ai été frappé par le mot utilisé par un speaker très en cour à la radio de Toulouse, lequel a prononcé un mot... qui se voulait pour lui être péjoratif : «certains groupements ethniques»... n'est-ce pas... auxquels il attribuait en grande partie la responsabilité de la défaite.

I. : Ce speaker était déjà en poste avant ?

Jean Sirchis : Etait déjà en poste avant.

I. : D'accord.

Jean Sirchis : Donc il a tourné sa veste avec une facilité remarquable. Je me demande si c'était pas un certain Jean Roy, qui a eu une période de célébrité, une voix très radiophonique, un peu comme celle de... Maurice Schumann. "Certains groupements ethniques"... moi je voulais savoir qui étaient les responsables de la défaite de la France dans laquelle je vivais et que j'avais ressentie avec une certaine douleur. Et j'ai compris que dans "certains groupements ethniques"... en utilisant ce terme... il ne voulait pas employer le mot "juif"... parce que c'était trop prématuré, n'est-ce pas... donc voilà ma première rencontre avec l'antisémitisme de Vichy. Le reste était... à l'école notamment... se résultait de... de la culture chrétienne de l'école... la plupart de mes camarades étaient catholiques, il y avait quelques protestants et tous les instituteurs, les professeurs l'étaient également et il y a eu donc une réaction qui découlait directement de cette culture chrétienne, surtout catholique, dont tout le corps épiscopal... toute la hiérarchie catholique était favorable à Pétain, n'est-ce pas, le "sauveur de la patrie"... et cette attitude a eu comme un effet de projecteur sur le garçon de la classe qui lui n'était manifestement pas adhérent à la même culture... donc aussi bien les professeurs que les élèves se sont posé des questions affichées beaucoup à cette époque... et il y a eu un début de distanciation.

I. : Je sais que... je vous interromps parce que ma question va être un rien à côté de la plaque mais pas trop, parce que ce que vous êtes en train de me décrire... je trouve que c'est extrêmement... je crois que c'est sans doute un des moments les plus importants auxquels les historiens... à ma connaissance, hein, moi je suis loin d'avoir tout lu sur cette période... mais je parle des tout débuts de Vichy, c'est le passage... on s'est intéressé au passage politique de la République à Vichy... tout récemment... enfin bon, à la fin de la vie de Mitterrand, ça a fait un tollé... est-ce qu'il y a une continuité ou pas... est-ce que Vichy, c'est la République ou pas... bon bref... mais là ce que vous expliquez, c'est le passage de l'école républicaine qui baigne au moins officiellement dans l'idéologie de la République et voilà que tout d'un coup en très, très peu de temps, vous me le dites, on sollicite une toute autre idéologie, qui est la France... au fond qui est... le maurrassisme, qui est l'idéologie de l'Action Française, c'est l'autre France, pas du tout marginale, tout aussi importante que la première et peut-être même d'ailleurs quelque part recouvrant...

l'une et l'autre se recouvrant... ça moi j'en suis persuadé, mais c'est une intuition comme ça... et donc voilà que c'est la France catholique, profonde, nationale, le "nous" face à "eux", le certain groupe ethnique dont vous parlez, qu'on sollicite et apparemment ça marche très vite... ça, c'est très impressionnant, ça. Est-ce que... est-ce que... il faudrait plus... il faudrait peut-être... on y reviendra peut-être un jour, parce que je n'y avais pas pensé avant, hein... il faudrait plus questionner le côté républicain des choses, parce que s'il s'efface aussi facilement pour que l'autre côté réapparaisse ou vienne se mettre à sa place si vite, c'est que quelque part il y en a un qui est très fort, l'autre plus fragile que ce qu'on croit... je ne sais pas, voilà. Mais en tout cas, c'est vous... moi je n'ai même pas posé la question... qui... qui... a évoqué le catholicisme.

Jean Sirchis : C'est d'autant plus troublant dans le Languedoc que Toulouse, traditionnellement, en raison de son histoire, se situe en marge et en opposition à toute centralisation et... se situe également en opposition à tous les extrémismes et à tous les... à toutes les mises à l'écart d'une partie de la population... c'est d'autant plus troublant... mais il ne faut pas oublier que la raison de cet état de choses tient, je crois, à deux faits. Le premier est le savoir-faire de la propagande de Vichy... laquelle n'est pas l'œuvre de néophytes, ni de gens qui... n'ont pas d'expérience, ni de formation. Cette propagande de Vichy a immédiatement été prise en main par l'extrême, extrême droite française, héritière des royalistes antirévolution française et héritière des gens qui n'ont pas digéré... l'épilogue de l'affaire Dreyfus. Ce sont eux qui ont pris en main, avec un savoir-faire et une idéologie parfaitement déterminés, la propagande et les médias... qu'on appelait les médias de l'époque de Vichy. Il ne faut pas oublier non plus un autre fait, c'est qu'au niveau des institutions, la République... s'est sabordée par la responsabilité... avec, en première responsabilité, la... le Parlement élu par le Front Populaire... qui mieux que ces gens-là pouvait défendre la République ? Or ils se sont littéralement couchés pour donner les pleins pouvoirs à Pétain, sachant très bien qui il était, n'est-ce pas. Donc ces deux faits, je crois, expliquent le... le changement d'attitude à 180° d'une grande partie de l'opinion française, notamment ceux qui étaient attachés à la République, hein. En quelques jours, pour eux la République était une institution responsable de toutes les dégradations du pays, de tous les scandales, de toutes les démissions et de la défaite. Donc c'était une institution sur laquelle il fallait mettre une croix et comment voulez-vous que dans une... un tel bouleversement n'atteigne pas l'institution scolaire et l'institution universitaire, en dehors de quelques individus isolés, qui avaient d'énormes difficultés pour s'exprimer !

I. : Oui et quand vous dites "mettre une croix sur", au fond, le tout premier discours de Vichy... sauf erreur de ma part... c'est... dans le traumatisme de la défaite... c'est le résultat de nos fautes, il faut maintenant que nous fassions pénitence pour œuvrer au salut de la France... donc on se coule dans un discours et un mode de pensée tout à fait chrétien, etc. Si je... pour autant que ce soit possible, si j'isole de tout ça le côté antisémite... vous m'avez dit que vous aviez ressenti douloureusement la défaite, est-ce que même sur vous ce nouveau discours... est-ce que vous vous souvenez si il a un impact ?

Jean Sirchis : Là vous posez un problème de conscience très, très, très important... parce que je vais dire une chose terrible, hein, si je n'avais pas été juif, étant donné mon caractère passionné, qu'aurais-je fait ? Quelle aurait été mon attitude en matière de choix, entre la collaboration la plus exécrationnelle et... la Résistance ? C'est très difficile, parce que la Résistance en 1940 n'était pas connue... de Gaulle n'était pas connu, n'est-ce pas ! Qu'est-ce qui aurait déterminé le balancier vers la droite ou vers la gauche ? C'est vraiment terrible de se poser une question... une question pareille... et j'en arrive... pourquoi je me pose cette question... parce que j'ai eu des camarades qui... qui ont viré vers la Milice. J'ai connu des voisins qui ont collaboré avec la Gestapo et... j'en arrive à me dire pour... je dirais... résoudre ce dilemme auquel j'aurais eu à... heureusement que j'étais juif... personne ne peut dire de quel côté aurait penché le balancier... entre 40 et 42... surtout à l'âge de 15 ans.

I. : Oui... je pense, là aussi, bon, on est déjà un petit peu à côté de notre entretien, quoique... quoique... mais au fond ça a été le chemin de l'écrasante majorité des Français et surtout des élites qui ne se ressaisissent, si on peut le dire ainsi, que en 42, 43. Et comment n'aurait-ce pas été le chemin, justement ?

Jean Sirchis : Exactement. Exactement, les élites ont trahi, mais je me demande si elles ne trahissent pas toujours... excusez-moi, mais je pense aux... je pense aux élites communistes ou... après la guerre les plus grands noms de l'intelligence, de l'art, du spectacle, étaient communistes ou proches ou compagnons de route, donc... je crois que je m'arrête là dans des questions générales... mais Julien Benda a écrit un excellent livre qui s'appelle "La trahison des clercs"... et c'est un problème permanent.

I. : D'ailleurs vous dites vous-même dans le plus conséquent, le plus important des deux textes, au fond, les choses basculent vraiment en 43, hein... je ne parle pas pour les Juifs là.

Jean Sirchis : Fin 42... fin 42.

I. : Oui, mais le... on dirait... il y a une conjonction, quoi... d'un côté Stalingrad indique que : tiens, l'Allemagne pourrait perdre cette guerre... ça, c'est le flottement... et puis il va y avoir le S.T.O... et vous, vous situez là un véritable changement... le vrai basculement se situe là... mais jusque là...

Jean Sirchis : Les événements de la guerre ont favorisé un changement radical de l'opinion... quant au S.T.O., ça a été le... la cause matérielle, si je peux m'exprimer ainsi... qui a vitalisé la Résistance, lui a donné des troupes.

I. : Là on y reviendra. Avant de clore maintenant, je reviens... revenons à ce que vous disiez de manière très, très... presque homéopathique... le changement d'attitude de vos camarades... est-ce qu'il se traduit par des mots qu'ils vous adressent ou simplement une froideur, une distance... et vos professeurs aussi, vos enseignants dans la classe...

Jean Sirchis : Rien du côté des professeurs qui puisse être blessant, mais dans leur perception de la situation dans laquelle j'étais, il en découlait de leur part une certaine réserve qu'un adolescent de 15 ans remarque immédiatement, hein. Des mots de la part de mes camarades... je me souviens d'un seul mot de quelqu'un qui... d'un camarade qui n'était pas le... le plus reluisant de la classe et qui un jour a prononcé le mot "juif"... avec une inflexion dans la prononciation... mais ça ne m'a pas touché, parce que venant de lui... venant de lui, on pouvait s'attendre à beaucoup plus, mais c'est la réserve des autres... des autres enfants de la classe... ce n'était pas une réserve perçue comme le résultat d'une imagination, mais une réserve... une réserve très nette.

I. : Dès les premiers jours ? Dès les premières semaines ?

Jean Sirchis : Dès les premières manifestations de la propagande de...

I. : Vichy.

Jean Sirchis : De la propagande vichyssoise, oui.

I. : Et à l'inverse, des manifestations de sympathie, des témoignages clairs de : "il ne faut pas se laisser aller à ça"...

Jean Sirchis : Une seule. Mais pas à l'école, hein.

I. : Pas à l'école...

Jean Sirchis : Non, à l'école il y a eu tout de suite une distanciation... j'ai tout de suite eu l'impression que tôt ou tard je deviendrais... je deviendrais moins fréquentable donc... donc j'ai quitté cette école en... fin 41, je crois. Mais ailleurs, des... des paroles en contradiction avec celles de Vichy... une seule... il faut dire que personne... presque personne n'osait s'exprimer... et je me rappelle, j'étais au marché derrière le stand de mes parents, qui vendaient leurs traditionnelles chaussettes... avec leur physionomie et leur accent qui les marquaient pour tout le monde d'une manière... d'une manière particulièrement nette... et j'ai vu un homme d'une quarantaine d'années, un bon... un bon Français traditionnel qui n'avait pas l'accent du pays, qui est venu avec une bicyclette... il parcourait le marché, il s'est arrêté devant le stand, il a regardé mes parents et... il leur a dit : «S'il n'y avait pas l'Angleterre, je me tirerais une balle dans la tête.» Et il n'a rien dit de plus, mais je m'en souviens très bien et ça m'a marqué encore jusqu'à ces jours. C'était en... à la fin 40, la seule parole [sourire]... pourquoi l'a-t-il fait, je n'en sais rien. Et ça m'avait l'air d'un homme parfaitement maître de lui-même, Français moyen, et... qu'il ait eu le besoin de s'arrêter pour dire ça à mes parents, ça tient de quelque chose de miraculeux.

I. : Ecoutez, on va s'arrêter là...

Jean Sirchis : Oui, je crois que vous avez respecté votre horaire.

I. : Ça fait deux heures... et on va voir là si on reprend après ou si vous êtes fatigué ou... c'est comme vous voulez, mais...

[Interruption.]

Deuxième partie – 16 février 2000

Mouvement de la jeunesse sioniste – Aide aux réfugiés – Premières persécutions anti-juives – Engagement dans la « Main forte » – David Knout – Faux-papiers – Armée juive – Relations avec les Eclaireurs israélites – Unité blanc-bleu – Actions de Résistance

I. : Bien, nous reprenons là où nous en étions restés, c'est-à-dire en gros, les toutes premières manifestations de l'influence antisémite... de la propagande antisémite de Vichy sur vos camarades de classe. Vous me parliez aussi de très rares exemples de manifestations de sympathie à votre égard ou bien à l'égard de vos parents... Maintenant si vous le voulez bien, voyons un peu, comment peu à peu vous allez glisser, je suppose que ça se fait vraiment très progressivement par petites touches, vers ce qui vous conduira à ce qu'on a appelé par la suite la Résistance. Donc nous sommes, je suppose, à la rentrée 1940, à l'école, et puis quoi ?

Jean Sirchis : Bien...

I. : Peut-être plus tard, puisque vous me parlez des premières manifestations antisémites de Vichy, le statut des Juifs, etc., donc... oui... ben si... l'automne quoi !

Jean Sirchis : Donc... la défaite de juin 40, a été... un traumatisme considérable pour la France et surtout à Toulouse, petite ville de province calme et tranquille qui vivait sur son passé historique où pratiquement il ne s'était presque rien passé depuis la croisade des Albigeois au XIII^e siècle à l'exception de quelques mobilisations des guerres qui ont été décidées et décrétées à Paris, soit la Révolution, les guerres de Napoléon... il y a bien eu l'affaire Calas, dont parle Voltaire, mais je me demande si les répercussions à Toulouse ont été aussi importantes qu'elles l'ont été ailleurs... donc la défaite a été extraordinairement traumatisante d'abord par l'annonce même de cette défaite, par la vue des milliers et des milliers de soldats débraillés qui affluaient du nord, et par l'afflux considérable de réfugiés du nord de la France. En quelques jours, Toulouse a vu son nombre d'habitants quadrupler ou quintupler avec des gens qui dormaient dans les squares, dans la rue, dans leurs voitures, etc. Donc le traumatisme a été considérable et pour les enfants de mon âge, j'avais 15 ans, c'était vraiment un bouleversement total, un monde... la vue d'un monde que nous n'avions pas pu imaginer. Pour les Juifs, comme j'ai eu l'occasion de vous le dire précédemment, il y a eu très rapidement

quelques signes annonciateurs de... de mise à l'écart de la population juive et en particulier des gens d'origine étrangère dont je faisais partie. Parallèlement, comme j'ai eu également l'occasion de vous le dire, à moins que ce ne soit que dans le texte que je vous ai passé, quelques garçons de mon âge et plus âgés, avec lesquels j'avais suivi les cours de judaïsme, ont pris l'initiative de regrouper tous ceux qui avaient suivi les mêmes cours que moi... peut-être avaient-ils conscience qu'un regroupement était nécessaire par une sorte d'autoprotection ou pour participer à la solidarité des gens qui seraient les plus menacés. C'est comme ça qu'à la fin de 40 et au début de 41, j'ai été invité à participer à ces genres... à des réunions d'abord, pour... arriver à une cohésion de groupe, réunions de discussions, réunions où on nous complétait l'enseignement que nous avions reçu quelques années auparavant pour la bar-mitsva, et des activités qui étaient tout à fait à la portée de notre âge, c'est-à-dire quelques sorties à l'extérieur de Toulouse, avec chants, danses et jeux, etc. Voilà quelle a été l'origine de mon retour à un judaïsme actif et... la toute première origine de mon activité de Résistance.

I. : Donc ces réunions... d'abord vous étiez combien... vous vous souvenez... il y avait plusieurs groupes ou c'était un seul groupe qui se réunissait... un peu comme un mouvement de jeunesse, quoi...

Jean Sirchis : C'était un seul groupe, comme nous avions à peu près tous... nous étions à peu près tous de la même tranche d'âge... c'était un seul groupe et contrairement aux Eclaireurs Israélites ou scouts en général, il n'y avait pas de hiérarchie, il n'y avait pas de distinction... nous avons simplement un meneur de jeu qui... était à l'origine mandaté par le rabbin... ensuite... ensuite il y en a eu d'autres, j'ignore comment ça devait se passer au sommet, mais nous avons des... des meneurs de jeu. La...

I. : C'était un groupe mixte ? Il y avait des filles ?

Jean Sirchis : Oui, oui, c'était mixte, oui, oui. Ah, c'était une grande découverte... découvrir les filles à l'âge de 15 ans, alors que l'école n'était pas mixte à l'époque donc, là c'est un point important sur lequel vous mettez l'accent et... mais il y en a un autre qui pour moi a revêtu une importance considérable, c'est... la rencontre de gens qui venaient de tous les horizons, il y avait beaucoup de Parisiens... c'étaient des réfugiés... beaucoup de Parisiens, des Juifs des provinces de l'est... des Français, des non-Français, des immigrés récents, d'autres immigrés qui apportaient une... un éclairage sur des aspects de la vie que je ne connaissais pas. Pour moi, Paris était une abstraction, l'Alsace et la Lorraine encore plus, et il y a eu là... je parle de... de mon... de quelque chose qui a trait à ma psychologie personnelle, un gage de développement que je n'aurais pas eu en restant à Toulouse avec la petite vie provinciale.

I. : Vous n'avez pas répondu à la question sur l'importance numérique de ce groupe...

Jean Sirchis : Alors l'importance numérique du groupe... suivant les activités, cela oscillait entre dix et trente garçons et filles de mon âge.

I. : Et donc ça, c'est fin 40, début 41, dites-vous, et ça dure sous cette forme-là...

Jean Sirchis : Ça débute fin 40.

I. : Oui, c'est ça, fin 40... début 41...

Jean Sirchis : Oui.

I. : Et ça dure combien de temps sous cette forme-là ?

Jean Sirchis : Sous cette forme-là, quelques... quelques mois... quelques mois à peine. Donc conférences, jeux... activités ludiques, intellectuelles et plaisir de se retrouver ensemble, mais...

I. : Et ça s'appelle déjà le "Mouvement de la Jeunesse Sioniste" ?

Jean Sirchis : Exactement.

I. : Ah oui, donc c'est quand même clairement affiché sioniste. D'accord. Et puis dans votre texte, vous parlez progressivement d'aide... alors là on arrive déjà à une action qui est en marge de la loi, qui sans encore être clairement clandestine est déjà un peu illégale... ou bien je me trompe, hein, vous me corrigerez... d'aide à des réfugiés, à des clandestins, dites-vous... alors de quels clandestins parlons-nous à cette époque-là ?

Jean Sirchis : Alors les tout premiers clandestins, c'étaient les internés des camps... qui avaient été internés comme... suspectés comme agents de l'ennemi, alors qu'ils étaient antinazis et ce sont des gens qui grâce à la synagogue étaient aidés... comme il existe actuellement des aumôniers chargés de visiter les prisons... il y avait une tolérance des autorités de l'époque pour que des rabbins ou des aumôniers visitent les camps où étaient internés des Juifs et... pour leur apporter le réconfort, officiellement de la religion, mais parallèlement les rabbins et leurs aides... essayaient de leur apporter aussi un réconfort matériel sous forme de colis, sous forme d'écoute de leur situation familiale.

I. : Donc là, nous parlons de camps, ces fameux camps dans lesquels il y avait à la fois les républicains espagnols, les réfugiés allemands, les... d'accord.

Jean Sirchis : Exactement, mais autant que je me souviens, ils étaient groupés dans des parties différentes des camps pour des questions... Alors, vous m'avez demandé, l'aide aux clandestins... Ces gens, tant qu'ils se trouvaient dans les camps, ne l'étaient pas, mais l'action des rabbins et d'autres organismes a favorisé l'évasion. Evasion qui était dans un premier temps parfaitement facile, parce que ces camps étaient mal gardés, très peu... mal organisés, mal gardés... le seul obstacle

qui s'opposait à l'évasion... c'était l'absence d'argent, le manque d'argent et... le manque de connaissance des lieux environnants. Donc, en apportant une petite aide matérielle, des informations sur la voie à suivre en sortant du camp, on obtenait... on favorisait un certain nombre d'évasions. Et par la suite, ces gens devenus effectivement clandestins, il fallait les loger, veiller à leur assurer la subsistance et éventuellement les aiguiller vers d'autres lieux plus sûrs.

I. : Et à ce stade-là de cette activité, vous vous souvenez d'une intervention personnelle, de ce que vous avez fait ?

Jean Sirchis : Oui, je me souviens d'avoir été envoyé dans un lieu de Toulouse pour réceptionner des... des gens qui étaient cachés là pendant quelques jours, qu'il a fallu convoier vers un autre lieu parce que dans le premier refuge ils étaient trop voyants ou peut-être que ceux qui les accueillaient n'en voulaient plus, donc... c'était le tout début d'une ébauche d'actions clandestines, aller chercher des gens d'un endroit, les amener dans un autre... Quand j'y pense maintenant, je m'aperçois que si la police avait été un peu plus... je dirais, perspicace, rien qu'à voir un jeune garçon précédant toute une famille avec des colis en carton traverser Toulouse, pour aller à un autre endroit, je crois qu'il n'aurait pas été difficile de les intercepter. Voilà le genre de...

I. : Et pendant ce temps-là, donc simultanément, se poursuivent vos réunions de la... du Mouvement de la Jeunesse Sioniste, réunions officielles avec les activités que vous avez décrites plus tôt.

Jean Sirchis : Exactement. Exactement. Et si vous permettez, pour rester encore un bref instant dans les actions clandestines, au sujet des évasions... il arrivait que... on nous demandait de faire le guet sur une portion de route pour signaler telle ou telle intrusion suspecte qui aurait pu empêcher l'évasion, mais il s'agissait de moyens tout à fait improvisés et qui feraient... qui feraient hurler de réprobation des gens qui sont... je dirais, coutumiers de l'action clandestine, voilà.

I. : Et dans... au cours de vos réunions au M.J.S... est-ce qu'il y avait... est-ce qu'on parlait explicitement de ce type d'actions, est-ce qu'on les justifiait, est-ce qu'on vous motivait, est-ce qu'il y avait un... une sorte d'armement moral, si vous voulez, pour expliquer ce qu'on faisait, ou au contraire on restait très discret...

Jean Sirchis : Il n'y avait pas d'endoctrinement de ce genre, autant que je me souviens, ça allait de soi. Nous étions réunis entre Juifs, nous étions regroupés entre jeunes Juifs... à la suite d'une ségrégation qui s'annonçait, à la suite de mesures d'exception, c'était un regroupement d'autoprotection, un peu comme les... les oiseaux attaqués par un prédateur se regroupent pour faire face et dans cette... dans cette réaction, l'action de solidarité allait de soi. Des gens un peu plus menacés que les nôtres... que nous étions, avaient besoin de nous, il suffisait de nous le demander et ça allait de soi.

I. : Et alors évidemment question qui s'impose... on vous demandait d'aller là, de faire ceci, ce qui suppose qu'il y avait un "on", un peu plus organisé derrière, qui était ce "on" ?

Jean Sirchis : C'est justement... vous... vous anticipez sur la... sur la suite de mon cheminement... à l'âge de 15 ans, on ne se pose pas ce genre de questions. Nos chefs, nos dirigeants sans être aussi... suivis que l'étaient les chefs de patrouille des scouts... nous les avons acceptés comme dirigeants parce qu'ils étaient un peu plus âgés, ils avaient de l'autorité, des connaissances que nous n'avions pas... on les acceptait comme dirigeants, par conséquent nous ne nous posions pas de question sur les raisons pour lesquelles ils nous demandaient ce genre d'actions, ni sur une quelconque organisation qui faisait qu'ils avaient à... effectuaient telles ou telles démarches à notre égard. C'est un peu plus tard que c'est venu lorsque nous sommes devenus un peu plus familiers entre... je dirais... enfants de la base et dirigeants.

I. : Alors restons un petit peu dans cette période-là... ces réunions ont-elles lieu dans un local tout ce qu'il y a d'officiel... est-ce que c'est un local de la M.J.S. ou est-ce que c'est un local communautaire ou est-ce que c'est à la synagogue ?

Jean Sirchis : La synagogue. A cette époque-là il y en avait qu'une seule à Toulouse, actuellement il doit y avoir une... une dizaine, mais à cette époque-là il n'y en avait qu'une seule, une toute petite.

I. : Et donc dans une période où... à moins que vous me disiez le contraire... dans une période où l'on ne craint pas que tout d'un coup, je ne sais pas moi, des... des partisans du Maréchal viennent lancer des pierres, attaquer les jeunes, mettre à sac la synagogue, ce n'est pas encore le cas... quand vous faites des sorties, vous me parlez de sorties, vous ne... vous... peut-être que vous n'exhibez pas à tort et à travers votre identité, mais vous n'avez pas de raison non plus de vous dissimuler ou bien c'est déjà un peu le cas ?

Jean Sirchis : L'attaque de la synagogue, surtout dans la zone sud en 40, 41, ce n'était pas courant, je dirais même que si ça avait dû se passer, les autorités de Vichy y auraient mis bon ordre. A cette époque, il y avait... oui, il y a eu une gradation dans l'antisémitisme... non, le gouvernement de Vichy appliquait... une législation de la manière... d'une manière relativement stricte, mais n'allait pas au-delà, et à cette époque, les gouvernements extrémistes... les... les mouvements extrémistes surtout dans... dans le Sud... n'avaient pas la virulence qui a été la leur plus tard. La synagogue a été attaquée, mais... je crois vers... la mi-43. Quant aux sorties, nous trouvions des lieux relativement discrets dans les environs pour continuer nos réunions, nos chants et nos danses, mais en ce qui concerne une éventuelle dissimulation, c'était le contraire. Je me souviens notamment, j'ai rencontré une amie à Toulouse il y a quelques années... qui faisait partie de ce groupe, un peu plus âgée que moi, et qui m'a rappelé que dans le tramway qui nous menait vers la banlieue, nous chantions des... des airs juifs, nous chantions, nous

scandions "Israël vivra", etc., devant une... une insouciance complète de la part des autres passagers... mais en 40, 41, hein.

I. : Et... sioniste... Mouvement de la Jeunesse Sioniste... en quoi consistait le sionisme ou l'éducation sioniste que vous receviez ?

Jean Sirchis : C'était le sionisme de l'époque avant... avant la création de l'Etat d'Israël, c'est-à-dire que... peut-être aurais-je dû préciser que le M.J.S., Mouvement de la Jeunesse Sioniste... a été créé par un ensemble de mouvements politiques et religieux qui ont fusionné et qui étaient tous sionistes à des degrés divers et donc pour nous le sionisme à cette époque, c'était... favoriser la création d'un Etat Juif en Palestine. Je dois dire qu'à mon âge et à l'époque où nous étions, cela voulait simplement dire... faire de la propagande sioniste... mais on avait déjà tellement de mal à situer la Palestine, que le voyage en Palestine représentait un rêve, donc c'était une... c'était une nébuleuse.

I. : D'accord. Donc contrairement à l'activité de certains mouvements sionistes, beaucoup plus organisés, Hachomer Hatzair, Dror, Gordonia et tout ça, vous ne vous demandez pas encore la perspective de votre engagement personnel, individuel, vers un départ vers la Palestine... restait très nébuleux... c'est ça... si je comprends bien, à ce moment-là, hein...

Jean Sirchis : Progressivement... progressivement... presque tous d'entre nous... pour nous l'avenir, c'était... c'était la Palestine, hein... presque tous d'entre nous... mais sans bien réaliser ce que cela pouvait signifier.

I. : Alors est-ce que... moi je saute des étapes ou bien est-ce que c'est bien comme ça que les choses se sont passées... un moment donné, et dans votre texte, vous parlez de 41, mais vous ne précisez pas quand, il s'est passé quand même... vous finissez par vous poser des questions sur... le "on" dont je parlais tout à l'heure.

Jean Sirchis : Voilà, oui. Alors il y a eu une conjonction de deux événements... c'est l'aggravation de la persécution contre les apatrides, dont la plupart étaient des Juifs, qui... c'étaient des rafles organisées par la police de Vichy essentiellement... il n'y avait pas de police allemande qui venait rafler les gens à 5 heures du matin, les amener dans des camps et par la suite vers Drancy... il y a eu donc cette intensification de la persécution et parallèlement une intensification de la demande d'aide... à ces gens... dont certains avaient eu connaissance du risque qu'ils pouvaient courir et qui demandaient à être cachés dans la clandestinité, dont d'autres étaient déjà cachés et qui demandaient une aide matérielle. Donc cela a provoqué de la part de notre groupement... pour notre groupement... une intensification de l'aide à la solidarité. Comme nous augmentions en âge et en clairvoyance, nous avons commencé à nous poser des questions et à nous demander comment se fait-il effectivement que tel et tel nous transmettent... des instructions et d'où ces instructions pouvaient-elles venir. Et la tendance naturelle dans de telles circonstances, c'était non seulement d'en savoir plus, mais d'en savoir plus pour pouvoir avoir plus de responsabilités. Donc... la suite de cette évolution de

la pensée... que nous avons été amenés à nous poser des questions entre nous, et finalement à les poser à nos dirigeants, lesquels ont été réticents au début...

I. : Dirigeants qui avaient 18, 20 ans, c'est ça ?

Jean Sirchis : Quelquefois plus âgés...

I. : Quand même... d'accord.

Jean Sirchis : 18, 20, 22...

I. : D'accord.

Jean Sirchis : Qui ont été réticents et par la suite, autant que j'ai pu le comprendre... ils ont sélectionné quelques-uns d'entre nous qui leur paraissaient les plus déterminés... les plus aptes à recevoir la confiance et ils leur ont fait effectivement la confiance, à savoir que... il y avait une organisation qui s'appelait la "Main Forte"... Yad Khazaka, en hébreu... et que... les gens qui menaient le jeu, dont nous étions des acteurs et même des petits pions, étaient les fondateurs de cette association, les dirigeants de cette association, et que pour en faire partie, il fallait passer par la prestation de serment, voilà.

I. : Vous étiez dans la confiance ou... ou en tout cas vous avez fini par l'être ?

Jean Sirchis : Mais je crois que j'ai été parmi les premiers à... peut-être parce que j'ai été celui... parmi ceux qui insistaient le plus pour en savoir davantage. [Rire.]

I. : Donc ceci se passe vers la mi-41 ?

Jean Sirchis : Ça se passe vers la... vers la mi-41 effectivement. Plutôt vers la deuxième partie de 41.

I. : Donc au sortir de l'été ou quelque chose comme ça. Pour autant que je me souviens, on est déjà à l'époque du deuxième statut des Juifs de Vichy, hein... c'est juin 41, c'est ça ?

Jean Sirchis : Oui, oui.

I. : D'accord. Et alors là... ça m'échappe complètement, mais est-ce que vous devez porter l'étoile ou pas ?

Jean Sirchis : Pardon ?

I. : Est-ce que vous portez l'étoile ou pas ?

Jean Sirchis : En zone sud, il n'y a pas eu d'étoiles, non, non.

I. : D'accord, c'est bien ce qui me semblait...

Jean Sirchis : Mais il y a eu un tampon sur les papiers d'identité, en grosses lettres rouges le mot "Juif"... ce qui fait que... que ceux qui n'étaient pas dans la clandestinité, au moindre franchissement de barrage, devaient exhiber... et le cas échéant étaient pris.

I. : Alors on a laissé un peu vos parents de côté... que deviennent-ils dans cette période-là, vos parents ?

Jean Sirchis : Bien... alors mes parents ont un fils et leur grand souci, premièrement, c'est de le nourrir... les rémunérations de l'époque ne le permettaient pas et donc une grande partie de leur activité consistait à... pendant les temps libres, sillonner la campagne pour trouver de la nourriture et... avec des moyens qui étaient toujours ceux de l'époque, c'est-à-dire des moyens relativement dérisoires... mais ils avaient de la chance d'avoir un métier commercial, ce qui se prêtait au troc, et ce troc était très... avait une grande vitalité dans les campagnes où il suffisait d'apporter une paire de chaussettes ou une paire de bas pour revenir avec un kilo de beurre ou... ça a été le grand atout dont disposaient mes parents pour pouvoir subsister.

I. : Et eux mènent une activité... solidaire ou... on ne peut pas encore parler de Résistance... vous ne savez pas si ils étaient embarqués dans quelque chose...

Jean Sirchis : Solidaire, oui... nous avons hébergé chez nous des... des gens recherchés, à plusieurs reprises... je me rappelle même lorsque je suis rentré au Commissariat à l'Energie Atomique en France en 1952-53, j'ai été interrogé par un officier de la sécurité militaire, pas moins, qui a pu... qui ne m'a pas, en aucune façon, reproché mes sympathies communistes d'après la guerre, absolument pas, mais qui m'a demandé... qu'était devenu un Juif allemand dont j'ai oublié le nom, qui avait été hébergé par mes parents pendant une semaine en 1942. Donc... plus de... c'était sur les fiches, je ne sais pas comment, je n'ai pas cherché à approfondir... [Rire.]

I. : Et à l'époque, entendez-vous parler... y a-t-il... il faut qu'il y ait pour que vous risquiez d'en entendre parler évidemment... mais des actions de Résistance ou de sabotage ou... Résistance évidemment, on est en zone sud, hein, il n'y a pas d'Allemands en principe ou en tout cas il devait y en avoir très peu... mais le climat autour de vous, l'état d'esprit... est-ce qu'on écoute Londres ? Est-ce que les nouvelles circulent ? Est-ce qu'il y a une presse clandestine ? Est-ce que vous vous souvenez de ça chez vos parents ou dans votre mouvement de jeunesse ou...

Jean Sirchis : Non, je n'ai pris conscience d'une activité de Résistance proprement dite, ce qui suppose la lutte armée ou... que par les attentats perpétrés par les communistes et beaucoup plus tard, par la constitution de maquis en Savoie, beaucoup plus tard. Pour ce qui est des attentats communistes... je crois que toute la population y était hostile, hein, non seulement en raison de la propagande antisémite... euh... anticomuniste, je veux dire... mais je crois que même mes

parents et les amis de mes parents craignaient ce genre de... ce genre d'actions, pour la simple raison que les premières victimes étaient des Juifs... les otages et... et la législation qui devait s'ensuivre. Donc nous étions... nous ne pouvions pas à cette époque être en faveur... Nous avons entendu parler de l'appel du général de Gaulle, mais plusieurs mois après par un article du journal local qui a publié d'ailleurs sa photo, c'est la première fois que je le voyais, et «il y a... un général français n'accepte pas l'armistice et appelle... appelle tous les gens qui... tous les Français qui se trouvent à l'extérieur, à le rejoindre», c'est tout. Mais de véritable Résistance, je ne l'ai perçue que par l'annonce de la création des maquis de Haute-Savoie en 43, 44.

I. : Donc en fait à l'automne 41, vous entendez parler de la Main Forte et quoi... vous postulez ? On vous sollicite ? Comment ça se passe là ? Avant qu'on ne parle bien sûr de la Main Forte et de ses...

Jean Sirchis : Les premières réactions ont été : on ne veut rien savoir, nous voulons faire partie de la Main Forte. [Rire.] Ça a été la toute première réaction... je crois que cette réaction a persisté même quand on nous a expliqué intellectuellement les motivations... c'était secondaire... notre priorité, c'était l'action quelle qu'elle soit, mais l'action.

I. : Donc alors... avant de revenir un peu en amont et de parler de son fondateur et de ses militants et de leurs buts et compagnie, je préfère suivre votre cheminement jusqu'à la prise de conscience de tout ça... donc à un moment donné vous voilà postulant et quelqu'un a dû vous dire... «bon, d'accord»... et vous parlez d'un rituel, il y avait quelque chose d'ésotérique, de...

Jean Sirchis : Prestation de serment.

I. : Oui...

Jean Sirchis : Mais c'était tout à fait le type de prestation de serment que j'avais vu au cinéma... je crois que c'était pour les républicains irlandais... et c'était tout à fait pareil, hein ! Donc on entrait dans une salle sombre, accompagné par un parrain, quelquefois deux, il y avait... et à un certain moment il y avait... une torche électrique tenue par quelqu'un... s'est allumée en dirigeant le faisceau dans vos yeux [il se racle la gorge] et le parrain demandait de prêter serment de se battre avec la dernière énergie en obéissant à ses chefs immédiats, pour la création d'un Etat Juif en Palestine. Voilà. Alors une fois qu'on a prononcé le serment dont je ne me souviens pas les termes, qu'on m'a demandé d'apprendre par cœur avant de pénétrer dans la salle, il fallait terminer en disant : "je le jure"... la torche électrique s'est éteinte, on m'a fait sortir et puis voilà.

I. : Ça se passait en français ? Ce n'était pas en hébreu.

Jean Sirchis : Oui, oui, en français.

I. : Il y avait une Bible ou il y avait pas de Bible ?

Jean Sirchis : Pas de Bible.

I. : Je vous pose cette question parce que... et c'est curieux, vous-même venez de parler de républicains irlandais... et ce que vous dites ressemble assez fort à... au rituel d'adhésion à l'Irgoun.

Jean Sirchis : A l'Irgoun ?

I. : Oui, à l'Irgoun, c'est-à-dire que ça a quelque chose de béguiniste, enfin de cette mouvance-là. Alors évidemment, vu ce que vous avez écrit sur David Knout, je ne suis pas trop surpris, mais...

Jean Sirchis : Vous m'avez demandé s'il y avait une Bible, vous pouvez me corriger, il y avait peut-être une Bible sur la table, mais je ne me souviens pas si on nous a demandé de jurer sur la Bible... quand au rituel de l'Irgoun, vous avez tout à fait raison... pour la simple raison que l'un des chefs de la Main Forte, Abraham Polonski, je crois, était membre de l'Irgoun.

I. : Et le serment, même si ce ne sont plus les mots... ce n'est plus du mot à mot... c'est... s'engager à lutter jusqu'au bout pour la création d'un Etat en Palestine... ce n'est même pas contre les nazis, etc... c'est... l'objectif est clairement sioniste ?

Jean Sirchis : Euh... si ma mémoire est fidèle, je crois que la prestation de serment ne faisait pas mention des nazis ou de l'occupation allemande, mais faisait mention des ennemis du judaïsme... des ennemis du judaïsme et de l'objectif final qui était la lutte pour un Etat juif en Palestine.

I. : Et alors à partir de ce moment-là... et puis on va pouvoir élargir un peu le propos... à partir de ce moment-là, est-ce que vous vous voyez confier des tâches significativement différentes de celles qui étaient les vôtres avant votre adhésion ?

Jean Sirchis : Des tâches... non, dans une première étape, mais je dirais en complément de formation... vers... la formation nettement militaire, c'est-à-dire les sorties à la campagne avec des chants avaient toujours lieu, mais... à un certain moment les gens qui faisaient partie de la Main Forte, allaient à part. C'était... je crois que les autres n'y voyaient pas d'obstacle, n'y voyaient pas de matière à questions, parce que ceux qui allaient à l'écart étaient essentiellement des garçons et... par la suite il y a eu des filles, mais au début c'étaient des garçons, et comme dans la synagogue, les hommes et les femmes ne sont pas réunis, on ne se posait pas beaucoup de questions... mais la raison de cette mise à l'écart, sur laquelle bien entendu on me demandait le secret absolu... je crois que ça faisait d'ailleurs partie aussi du serment... on demandait le secret absolu... l'activité, c'était une activité militaire, c'est-à-dire... j'ai fait une carrière de militaire de réserve donc... quand j'emploie le terme d'activité militaire, c'était tout ce qu'il y a de plus sommaire. Tout ce qu'il y a de plus sommaire... bon, quelques notions de théorie des armes... le

revolver et le fusil... quelques notions de... ça, on y tenait beaucoup à l'époque, c'était le... ce qu'on peut appeler : l'ordre serré... marcher en rang, repos... ça paraissait assez surréaliste, mais ils y tenaient beaucoup. Voilà, donc... il y avait...

I. : Sans manipulation d'armes à l'époque ou bien déjà...

Jean Sirchis : Non, c'était surtout de la théorie... il y avait quelques clichés, très mal dessinés d'ailleurs, et vers la mi-42, je crois, j'ai vu arriver un revolver... on nous a expliqué comment ça fonctionnait.

I. : Alors est-ce qu'à ce moment-là vous avez conscience d'appartenir à un réseau qui s'étend au-delà de Toulouse... est-ce que c'est le cas d'ailleurs ou bien est-ce que c'est quelque chose de très circonscrit ou encore simplement vous... pour vous, à part Toulouse, vous ne savez pas ?

Jean Sirchis : Le rayonnement en dehors de Toulouse est venu de soi puisqu'il y avait beaucoup de non-Toulousains dans notre groupe, qui avaient des relations avec leurs lieux d'origine, donc on entendait parler de va-et-vient entre Toulouse et Paris, entre Toulouse et la Belgique, entre Toulouse et Grenoble, où il y avait une zone italienne, où les Juifs étaient dans une sécurité relative, et puis... alors il y avait les camps qui étaient dans la périphérie de Toulouse... il fallait aller dans les camps à 20 ou 30 kilomètres... et par la suite, il y a eu le maquis vers la fin 42, donc... le rayonnement est venu de lui-même.

I. : Mais le berceau est Toulouse ?

Jean Sirchis : Le berceau de la Main Forte, plus tard Armée Juive, c'est Toulouse, pour la simple raison que les deux initiateurs étaient des Polonais tous les deux, qui vivaient à Toulouse depuis, je crois, les années 20.

I. : Là vous parlez d'Abraham Polonski et Aron Lublin, c'est ça ? Donc c'est tous les initiateurs avant l'arrivée de David Fixman alias Knout ou bien...

Jean Sirchis : Oui... alors lui est arrivé avec le flot des réfugiés de Paris, dans lesquels se trouvaient beaucoup de Juifs. Il est arrivé je ne sais pas par quel mécanisme, il a pris contact avec Lublin et Polonski, mais ils ont formé un trio dont lui, Knout, a été l'inspirateur, le théoricien et les deux autres ont été les promoteurs.

I. : Et dans votre texte en tout cas, c'est assez tôt, puisque vous dites que dès 40, Knout a déjà toute une idéologie construite... se préparait... en fait dont l'objectif est bel et bien la Palestine et pas tellement la situation en Europe... il s'agit donc d'exfiltrer dirait-on aujourd'hui...

Jean Sirchis : Oui, exactement, mais c'était la tendance de l'A.J. au départ, hein... le but, c'était de ramasser des... de recruter des jeunes pour les acheminer vers la Palestine, donc je ne sais pas qui, si c'est Knout, Polonski ou Lublin... avait des connexions avec la Haganah, via la Suisse ou... probablement la Suisse. Donc par

cette filière, l'objectif numéro un, c'était... les Juifs en Palestine... l'objectif numéro un bis, c'était évidemment le sauvetage, parce qu'il fallait sauver les gens surtout les jeunes avant de les envoyer en Palestine.

I. : Mais... même si on devait les cacher, ce n'était que provisoire, le but étant de les faire passer dans un pays neutre, si je comprends bien l'Espagne, surtout quand on est à Toulouse.

Jean Sirchis : Exactement.

I. : Et de là vers la Palestine alors...

Jean Sirchis : La lutte contre Vichy et contre les nazis, comme je le dis dans mon texte, était secondaire dans la mesure où il fallait quand même se protéger de Vichy et des nazis pour poursuivre l'activité.

I. : C'est un point de vue très cohérent, hein, c'est une option... c'est une option possible. Après tout, je ne sais pas si on peut pousser le parallèle jusque là, mais dans certains ghettos à l'Est, je pense au ghetto de Minsk, très, très tôt le petit noyau de Résistance... communiste... parce que Minsk étant une ville soviétique, il n'y avait plus d'institutions juives du tout... donc ce sont forcément des Juifs communistes qui s'organisent, et dès le départ leur objectif a été de ne pas se battre dans le ghetto, ne pas résister dans le ghetto sauf pour survivre, l'objectif, c'est bien de faire sortir le plus de monde possible du ghetto vers les forêts. Donc on peut mutatis mutandis faire une comparaison donc.

Jean Sirchis : Une petite parenthèse qui me revient à l'esprit, si vous permettez, au sujet de Knout.

I. : Oui.

Jean Sirchis : Qui très certainement était proche de l'Irgoun... Knout avait deux filles dont l'une vit toujours et... dont l'autre Betty, qui est décédée dans les années 60, était elle déjà... à ce moment-là... elle avait à peu près mon âge, hein... très déterminée sur le plan de l'extrémisme palestinien et elle l'est restée tellement que en 1945, elle a été arrêtée en Hollande avec un rabbin qui ne voulait rien de moins que de mettre une bombe sur le trajet de Churchill, parce que Churchill à cette époque avait une attitude anti... contre l'émigration palestinienne, donc c'est pour vous situer le climat influencé par l'Irgoun à l'A.J., donc la fameuse Betty en question est restée en prison plusieurs mois, elle n'a été libérée que quand il y a eu des mouvements en Belgique aussi pour obtenir sa libération. Et elle est morte en Palestine.

I. : Et donc à partir du moment où vous faites partie de l'organisation, vous êtes amené à fréquenter ces dirigeants ou il y a un moment... je ne sais pas moi... systématique où on les rencontre ? Il y a des exposés ? Il y a une... des... des réunions idéologiques... comment ça se passe ?

Jean Sirchis : Non... les réunions idéologiques et intellectuelles petit à petit, se sont éteintes... en raison des contraintes de la clandestinité et la priorité a été mise sur l'action, action de sauvetage d'un côté, en premier lieu, action militaire en second lieu. Quant à l'articulation de l'action, elle était très simple... j'avais... en ce qui me concerne... j'avais un chef direct, lequel m'aiguillait en fonction des besoins vers tel ou tel autre... vers tel ou tel autre responsable. Donc en dehors de... de ce chef ou des responsables sur lesquels... avec lesquels j'étais mis en contact, il n'y avait pas de doctrine, il n'y avait pas d'activités... nous avons prêté serment, ça suffisait.

I. : C'est ce que j'allais dire... en fait le serment tenait lieu de... de doctrine, quoi ! Vous m'avez dit qu'en 41 vous quittez l'école... enfin l'école... vous êtes déjà dans le secondaire... pour quelles raisons ?

Jean Sirchis : Vous savez, pour toutes les questions qu'on peut se poser à l'époque, il y a plusieurs raisons, il n'y en a pas une seule... C'était la montée de... de l'antisémitisme qui... à l'école commençait à transparaître de la manière la plus évidente, c'était la croissance de l'insécurité... nous n'étions pas Français et les Juifs étrangers étaient en première ligne en matière de persécutions, d'arrestations arbitraires, de rafles, etc., et vers la mi-41 c'était le début de l'intensification. Et pour des questions de sécurité, il valait beaucoup mieux prendre la clandestinité plutôt que de continuer à fréquenter une école où de notoriété j'étais un élément... un élément... exogène.

I. : Donc le passage à la clandestinité ne se fait pas en catastrophe dans une conjoncture, disons, très brève quoi, en l'espace de deux, trois semaines où tout d'un coup il se passe quelque chose de tout à fait neuf, c'est aussi un glissement, si je comprends bien...

Jean Sirchis : Oui, c'est un glissement.

I. : Il y a bien un moment où tout d'un coup on est clandestin, mais je veux dire que ce n'est pas... c'est comme une opération de l'appendicite à froid, si je peux me permettre cette comparaison.

Jean Sirchis : Oui, c'est un glissement plutôt qu'une transition brutale, hein... petit à petit en parlant avec mes parents... cela a duré plusieurs mois, il est devenu évident qu'il valait mieux que je quitte l'école. Mes parents ont d'ailleurs changé de domicile, ont pris un domicile sous un autre nom, sans en avoir les papiers d'ailleurs, hein, ce qui... ce qui suppose une gymnastique assez délicate, mais grâce à des amis non juifs qu'ils avaient, pendant plusieurs mois ça s'est très bien passé... et... donc il y a eu un glissement progressif vers une clandestinité totale, avec faux papiers, etc.

I. : Donc ça c'est quelle période, c'est quarante...

Jean Sirchis : C'était la fin 41, le début 42.

I. : Et qui vous procure les faux papiers ? C'est l'organisation en question, la Main Forte ?

Jean Sirchis : Mais c'est d'abord nous-mêmes, hein, c'est-à-dire les membres de la Main Forte, qui ont procédé en deux temps... il faut savoir qu'à cette époque, il fallait acheter... les cartes d'identité vierges dans les bureaux de tabac, puisque les bureaux de tabac distribuaient les imprimés officiels comme le papier timbré, etc., et qu'avec ce document vierge il fallait aller avec une photo et des pièces justificatives au commissariat de police ou à la mairie, où on vous établissait... où on remplissait le papier avec des tampons. Bon, l'alternative était très simple, on achetait les... les papiers vierges et on les remplissaient nous-mêmes avec des tampons fabriqués, etc. Au début, c'était un travail très artisanal dont les papiers n'offraient que très peu de garanties... par la suite, l'expérience aidant, la qualité du produit s'est améliorée... en ceci que nous allions dans les mairies et avec des complicités plus ou moins déclarées, nous relevions des noms sur les registres municipaux qui correspondaient aux détenteurs futurs des papiers. Donc il fallait choisir un homme quand c'était un homme, un jeune quand c'était un jeune, etc. Donc on recopiait la date de naissance, le lieu de résidence, etc., sur la carte d'identité.

I. : Avec des complicités diverses... donc il y a déjà derrière, des contacts, des rapports des... sans doute avec des... des groupes ou peut-être déjà des réseaux, qui ne sont pas juifs là, puisque ce sont les municipalités.

Jean Sirchis : Nous avons d'excellents intermédiaires entre ces... ces complices et nous-mêmes qui étions visés... nous avons de très bons intermédiaires en la personne des Eclaireurs Israélites qui avaient d'excellentes relations avec le scoutisme, lesquels avaient d'excellentes relations avec les administrations, la hiérarchie religieuse et là il y a eu tout un tissu de connections. Mais il y a eu en cas de nécessité des improvisations... alors j'ai l'exemple d'un cas où je me suis trouvé dans un village proche des Pyrénées pour essayer de recruter des jeunes, dont on m'avait signalé l'existence et... je me suis trouvé devant une situation imprévue à savoir qu'on nous avait dit, sur place, que des bruits couraient sur une rafle prochaine de tous les Juifs du village, qui étaient en majorité des gens assignés à résidence et... donc j'ai été accueilli un petit peu comme un messie, venant de la part d'une organisation qui recrutait des combattants, mais... un messie sans... sans le moindre moyen, qui n'avait absolument aucun dialogue avec... avec Dieu, ni avec une autre autorité qui pouvait apporter de l'aide... alors j'ai réfléchi quelques instants, j'ai pris une bicyclette et je suis allé dans un petit village avoisinant et j'ai frappé à la porte du curé, de la sacristie, et je lui ai tout expliqué. En lui... dissimulant le fait que j'étais juif et qu'il s'agissait de Juifs, j'ai parlé d'Alsaciens, d'Alsaciens recherchés par des Allemands. Je n'ai demandé rien d'autre comme aide que de me dire si le secrétaire de mairie était un homme de confiance ou pas. Alors il est parti avec son bréviaire... méditer dans... dans son jardin, qui était manifestement un très beau jardin... il est arrivé et il m'a dit : «Il ne faut surtout pas dire que vous venez de ma part, mais vous pouvez peut-être tenter votre chance...» Voilà. C'est comme ça que je suis allé voir le secrétaire de mairie, lequel m'a dit : «Revenez demain, je vais réfléchir.» Je suis revenu demain... le lendemain... il n'était pas là, il avait jugé

prudent de s'abstenir et c'est en présence de ses... de sa secrétaire, une vieille dame qui ne comprenait rien à l'affaire, que j'ai tamponné les cartes d'identité en disant : « Il vous expliquera... c'est lui qui m'a donné... » [Rire.] Ça a été ma première démarche du genre, voilà. Et grâce à cela, les... les intéressés, ils étaient une dizaine, ont pu partir prendre le train et se réfugier dans un autre village.

I. : Et ça c'est à quelle époque ? Vous situez ça à quelle date ?

Jean Sirchis : C'était... ça devait être au début 42. Et le lieu, le lieu exactement en fait c'est Bagnères-de-Bigorre, près de Tarbes.

I. : Mais vous êtes loin de Toulouse là... enfin loin, vous n'êtes pas à Toulouse là, vous opérez déjà dans toute une région ?

Jean Sirchis : C'était une mission exceptionnelle, hein. On m'a dit : il faut aller là et essayer de trouver des gens... on m'avait demandé... on m'avait donné un contact... mais c'était le genre de mission exceptionnelle. Les autres missions c'étaient les camps, et plus tard les maquis, mais je résidais à Toulouse. Et...

I. : Là j'ai un peu du mal, si vous voulez, à tirer maintenant un fil qui serait un fil chronologique, parce que j'ai le sentiment qu'il doit y avoir à un moment ou l'autre un saut qualitatif que je... je ne sais pas quand le situer et je ne sais pas non plus quelle est sa nature, parce que là au fond vous êtes déjà en Résistance... avec des faux papiers...

Jean Sirchis : Résistant, clandestin... je dirais intéressé à des actions qui pouvaient avoir des sanctions pénales très dures, sans parler de la déportation, mais c'est effectivement déjà un travail de Résistance.

I. : Et... je crois que mon désarroi au fond vient du fait que vous avez fort bien décrit le passage progressif. C'est pas... justement, on n'est pas dans l'imagerie héroïque de la Résistance où du jour au lendemain des gens s'organisent, ont des mitraillettes Sten et partent faire un sabotage, c'est vraiment tout à fait autre chose.

Jean Sirchis : C'était effectivement très progressif, ça... je crois, le tout début, comme je vous l'ai expliqué, c'était de convoier des gens à travers la ville avec leurs paquets pour des lieux sûrs... il y a eu ensuite la familiarisation avec des armes, qui pour nous était déjà un saut important... par la suite le transport de faux papiers, confectionnés par des gens que je ne connaissais pas, que j'ai connus par la suite, il fallait prendre des faux papiers à un tel endroit pour les amener...

I. : Vous parlez d'un autre type de faux papiers que les vraies cartes que vous achetez dans les bureaux de tabac et que vous tamponnez avec des vrais ou des faux tampons ?

Jean Sirchis : Au début, c'était...

I. : Comme ça...

Jean Sirchis : C'étaient des papiers autofabriqués, hein... par la suite il y a eu une évolution de qualité... qui s'est avérée très efficace d'ailleurs. Donc il s'agissait d'aller chercher des papiers dans des ateliers de fabrication, de les porter soit à un intermédiaire, soit de les remettre à l'intéressé proprement dit et il y a eu donc ensuite des visites dans des camps, pour apporter des colis de nourriture, mais ça c'était déjà moins clandestin, puisque l'entrée dans les camps était autorisée, mais... au travers de cette action légale... il y a eu la collecte de renseignements pour favoriser les évasions et par la suite la participation aux évasions par... une action de surveillance, de guet.

I. : Question tout à fait prosaïque, de quoi vivez-vous... parce qu'on ne peut pas faire tout ça sans se nourrir et se loger... d'où vient l'argent ?

Jean Sirchis : Au début, des subsides de papa et maman, voilà... tout à fait normal... tout à fait normal... ils avaient un stock très important de marchandises qui était garé dans une remise appropriée et ils ont vécu de ça jusque... pratiquement jusqu'au moment où eux-mêmes sont rentrés en clandestinité et par la suite ils ont vécu de... de l'aide apportée par les gens chez qui ils ont trouvé refuge, qu'ils ont dû rembourser par la suite. Ils ont eu... à la Libération, un important passif à éponger, mais je crois que c'était au prix de leur vie, hein. Donc c'étaient mes parents qui ont subvenu... vous savez, à cette époque, les besoins en dehors de la nourriture... frugale... en dehors d'un peu d'argent de poche pour prendre le tramway et la... les vêtements... ne comptaient pas beaucoup.

I. : Oui, mais... en tout cas ce n'est pas une organisation qui subvient ?

Jean Sirchis : Non, l'organisation m'a défrayé par la suite, à partir du moment où je suis entré dans une clandestinité totale, où il m'était difficile de loger chez mes parents, j'ai été pris en charge par l'organisation.

I. : Et quand vos parents eux-mêmes passent à la clandestinité, ils le font aussi, enfin si je me souviens, hein, de manière individuelle ? C'est-à-dire que c'est eux qui déménagent, s'installent sous un faux nom, sans en avoir les papiers... je suppose qu'après ils se procurent des papiers... et de quoi vivent-ils alors ?

Jean Sirchis : L'initiative était tout à fait individuelle. Il ne faut pas oublier que mes parents vivaient à Toulouse depuis une dizaine d'années avant la guerre et qu'ils avaient quand même des relations, ils avaient des amis... et chez l'un... des amis et des clients. Ma mère faisait le porte-à-porte pour vendre des... des vêtements et des sous-vêtements à des gens qui n'avaient pas le loisir d'aller sur les marchés, pour lesquels les magasins étaient trop chers et au travers de cette activité, elle s'est fait de très bons amis. Et c'est chez un... dans l'une de ces familles d'amis qu'ils ont trouvé refuge et où ils sont restés de... de fin 42 à la mi-44, à la Libération, deux ans.

I. : Oui, d'accord.

Jean Sirchis : Ils ont vécu d'abord de leurs réserves et puis ensuite ils ont vécu au crochet de cette famille... qu'ils ont remboursée, je crois... très largement après.

I. : Alors, à quel moment la Main Forte devient-elle l'A.J., vous indiquez 43, mais 43 quand ? Est-ce que vous vous en souvenez ?

Jean Sirchis : Bon, je n'ai pas la chronologie, je la trouverai certainement dans les archives du C.D.J.C., mais à ma connaissance la transformation est contemporaine de la création du maquis juif, c'est-à-dire fin 42, début 43.

I. : Donc il y a plusieurs développements quantitatifs et qualitatifs, si je comprends bien, d'une part l'A.J. essaime à partir de son berceau toulousain vers... eh bien, les villes, Lyon, Paris, Toulouse et...

Jean Sirchis : Grenoble et Nice.

I. : Grenoble, Nice. Donc, à l'exception de Paris, c'est quand même surtout le Sud ?

Jean Sirchis : Pardon ?

I. : A l'exception de Paris, c'est surtout le Sud ?

Jean Sirchis : Oui, oui, je crois que l'essentiel de l'activité était dans le Sud parce que tous les Juifs avaient fui, il en restait quelques-uns à Paris mais... et je crois que les sites d'implantation des Juifs en France étaient Paris et l'Est, or l'Est avait été évacué, hein.

I. : Donc d'un côté de l'activité en zone urbaine et puis alors vous parlez fin 42, début 43, de l'unité... je suppose que vous faites référence à l'unité Bleu-Blanc dans le corps franc de la Montagne Noire, c'est ça ?

Jean Sirchis : Là, ça a été... la création de cette unité Bleu-Blanc a été... a marqué le virage très net vers une activité militaire.

I. : Très net c'est-à-dire... sauf que l'action militaire... c'est là aussi... enfin si je prends le modèle de la Résistance communiste... il n'y a pas de distinction entre action militaire dans les villes et maquis. C'est pas les mêmes opérations, mais... il y a sabotage, il y a attaque de patrouilles, il y a expropriations, il y a tout ce qu'on veut, tandis qu'ici est-ce que... il y a aussi de l'assaut militaire dans les villes, c'est-à-dire de type que les Allemands appelleront terroriste, ou bien c'est essentiellement l'apanage, c'est même uniquement l'apanage, du maquis, l'action militaire ?

Jean Sirchis : Euh... à Toulouse il n'y a pas eu d'actions militaires dans la ville du même genre que celles dont s'est rendu célèbre Marcel Langer dont vous avez entendu parler, et d'autres... il n'y en pas eu... d'actions militaires... dans la mesure où on peut appeler ça "une action militaire", je crois qu'il y en a eu à Nice et à

Grenoble, après la capitulation de l'Italie et la prise en main par... les Allemands... et surtout à Nice il y a eu des actions commando contre les dénonciateurs et je crois qu'à Nice surtout plusieurs dénonciateurs ont été exécutés par des commandos de l'A.J., pas par des communistes, hein. Je ne sais pas s'il y en a eu à Grenoble, je ne sais pas s'il y en a eu à Paris.

I. : Et pour revenir à Toulouse... bon, on est en 43... les... vous avez des liens ou bien des rencontres, purement fortuites, je suppose, ou est-ce qu'il se passe de temps en temps quelque chose de conjoint avec d'autres organisations, F.T.P. ou autres d'ailleurs, je ne sais pas... bon, vous m'avez parlé surtout des Eclaireurs Israélites, mais là ça reste encore une organisation juive, mais au-delà de ça, est-ce qu'il y a des passerelles à votre niveau ?

Jean Sirchis : A Toulouse, proprement dite, non... les seules relations qui existaient à ma connaissance, sont les relations avec les E.I., mais dont certains ont rejoint l'A.J., donc il y a eu une sorte d'action de vases communicants. Il y en a eu pour des organisations non juives avec le scoutisme par l'intermédiaire des Eclaireurs Israélites, qui nous apportaient une certaine aide, il y en a eu avec des organisations chrétiennes ou même... laïques... mais en dehors de toute activité militaire... surtout des activités de... de sauvetage. Quant aux organisations juives communistes, j'ai été le témoin et l'acteur d'une rencontre, délégué par un grand chef dont j'ai fait la connaissance à cette époque d'ailleurs, à cette occasion-là, hein... qui... donc un de mes chefs directs m'a dit que je devais rencontrer un certain Léonard... que j'ai rencontré et qui m'a confié la mission de... rencontrer un délégué de la Résistance communiste juive, pour examiner avec lui les possibilités d'actions communes... c'était au début de 44, je crois, hein. Et... ma mission, mes instructions s'arrêtaient là, je n'avais aucune mission de négociations, ni de propositions, et le brave garçon, qui vit toujours, et en face duquel je me suis trouvé m'a fait un très grand exposé mais vraiment brillant, hein, sur la nécessité de l'unité d'action, un exposé d'une demi-heure, hein... il est devenu avocat célèbre depuis d'ailleurs... très, très brillant... si ça n'avait été mon serment j'aurais dit : "fini l'A.J., je viens chez vous". [Rire.] Mais... il y avait le serment et il y avait aussi la mission que j'avais reçue. Il a été désappointé quand j'ai dû après son exposé lui dire que ma mission se limitait à... à répercuter ses paroles... il a été extraordinairement déçu, mais c'était comme ça et donc j'ai répercuté ses paroles à mes chefs... qui n'en ont rien fait d'ailleurs. Donc le fait même que quelqu'un de mon grade, qui était très modeste à l'époque, ait été envoyé... ait été chargé de cette mission devant un garçon de l'importance de celui qui m'a accueilli, marquait la résolution de nos chefs de ne rien faire qui aille dans le sens de l'unité d'action.

I. : Et qui était-ce ?

Jean Sirchis : C'était Jules Borker, qui s'appelait Antoine à l'époque... voilà... que j'ai revu récemment à Paris. Et il y a eu une autre tentative, mais alors à la Libération, elle a failli tourner au drame, parce que les hommes de Jules Borker ont occupé la veille de la Libération ou le jour de la Libération, le... le commissariat aux questions juives. C'était un lieu symbolique, hein, d'ailleurs très bel immeuble, très

bien placé dans un endroit résidentiel de la ville et les chefs de l'A.J. se sont demandé comment riposter... prendre un immeuble aussi prestigieux pour installer l'A.J. Ils n'ont pas trouvé et ils n'ont rien trouvé de mieux que de me demander à moi et à un autre camarade... bien armés... d'accompagner Polonski au siège de Borker et de lui dire : «Non, c'est pas juste que vous occupiez tout seuls, c'est nous qui devrions être là et pas vous. A la rigueur, on accepterait de vous donner une petite annexe !» [Rire.] C'était le langage, hein... ça a failli très, très mal tourner, parce que mon camarade et moi ont été désarmés en un clin d'œil. [Rire.] Et voilà, nous sommes partis la tête basse.

I. : Bon, moi je suis en train de... "struggle" [sourire]... de me battre avec la chronologie là, parce que est-ce qu'on peut dire que vous avez... vous recevez une sorte de mission systématique à partir d'un certain moment... est-ce que vous avez un grade qui va de pair avec une fonction... est-ce que vous êtes par exemple chargé de convoier des gens qui quittent les villes vers le maquis ou... puisque là bon on est... donc dès 42, enfin en tout cas la mi-42, l'été 42, les choses sont claires, là vous êtes vraiment clandestin, bon, la Main Forte est bien devenue l'A.J.

Jean Sirchis : Oui.

I. : Et vous me dites aussi que se constitue ou s'est constituée un petit peu avant... au cours de l'hiver ou si je comprends bien, fin de l'hiver 42...

Jean Sirchis : Fin de l'hiver 42, oui.

I. : Fin de l'hiver 42, début 43.. l'unité de l'A.J. dans... au corps franc de la Montagne Noire, c'est ça ? Comment ça se passe ? Parce que là on a eu l'occasion de... d'en toucher un mot, je voudrais y revenir... c'est que d'un côté on a affaire à une organisation dont l'objectif est : économisons nos forces, combattons le moins possible, pas par lâcheté évidemment, les nazis, puisque notre objectif, c'est la Palestine, et d'un autre côté, voilà une unité qui est incorporée dans un corps franc, dont l'objectif est l'inverse, c'est-à-dire...

Jean Sirchis : Le combat à outrance contre l'ennemi.

I. : Voilà. Encore que j'ai envie d'ajouter une complication supplémentaire à laquelle je n'avais pas pensé au moment où on en a parlé la première fois, c'est qu'au fond, la Résistance, surtout les corps francs et compagnie, c'est même pas la Résistance communiste... mais la Résistance française, au sens général du mot, même s'il y a beaucoup de Juifs dedans, c'est pas ça la question, est inscrite dans une stratégie générale de l'état-major allié... dont le but est d'instrumentaliser cette Résistance pour le moment où il y aura le débarquement, c'est-à-dire que on économise les forces jusqu'au moment où on les jettera dans la bataille pour... saboter les voies de communication de l'ennemi, fixer le plus de troupes possible sur les arrières... pour favoriser, faciliter la tête de pont, bon, que ce soit en Normandie ou ailleurs, on les utilise peut-être pour des missions de sabotage ou de renseignement, mais... et la preuve, les Glières et le Vercors... ce genre d'erreur colossale, vous le signalez

d'ailleurs dans votre texte de ce point de vue-là, l'erreur stratégique que ça peut représenter, c'est de concentrer des troupes en se disant : le moment venu, on les jette dans la bataille.

Jean Sirchis : Oui.

I. : Ça, on peut dire que la Résistance en général s'inscrit dans une stratégie comme celle-là, qui va à l'encontre, de nouveau même de ce point de vue-là, l'A.J. n'a pas ça du tout comme stratégie, puisqu'il s'agit d'acquérir éventuellement un peu de formation militaire et puis de passer vers l'Espagne ou... et de partir tôt ou tard vers la Palestine... du moins dans cette période-là, hein, puisque vous dites qu'il y a un changement après le départ de Knout, mais pour le moment, c'est encore ça. Et donc il y a là une sorte de double commandement... je me mets maintenant à la place de chefs militaires des corps francs, comment je me débrouille avec ces gens-là ? Voilà.

Jean Sirchis : C'est une question très judicieuse, mais je voudrais... remarquez, l'A.J., comme je le dis dans mon texte, n'était pas la seule dans ce cas, puisqu'il y a eu un groupe homogène d'Eclaireurs Israélites... Eclaireurs Israélites qui arboraient sur leurs bérets de maquisards, les Tables de la Loi et le Lion de Juda, hein, donc l'A.J. n'était pas un cas singulier avec les épaulettes bleu-blanc. Mais... je... je voudrais faire un léger commentaire à votre exposé de la stratégie alliée en matière de maquis, elle était effectivement celle des... des Anglais, des Américains et des Gaullistes, effectivement d'attendre le débarquement pour agir et les deux maquis en question, celui dans lequel étaient incorporés les Eclaireurs Israélites et le nôtre, étaient des maquis... donc de ce genre... il ne fallait agir qu'après le débarquement et la période précédant le débarquement devait servir à une intensification du regroupement, de... du... de la constitution d'un armement aussi performant que possible et d'une instruction très poussée. Mais encore une fois les militaires qui font ce raisonnement dans un pays... occupé par une armée allemande et une armée très forte... se livrent à un raisonnement théorique et... font l'impasse de la question que pourraient se poser les occupants : peut-on laisser ces gens tranquilles jusqu'au moment où les Anglais et les Américains vont débarquer ? Et la réponse des Allemands a été négative, puisqu'ils ont tout de suite attaqué les maquis dès que les maquis ont pris une certaine importance, ça a été le cas notamment du corps franc de la Montagne Noire, qui a été attaqué, je crois... en avril 44, donc... trois mois avant le débarquement. Donc la stratégie... la stratégie des Alliés et des résistants, je dirais, militaire traditionnelle, a été prise en défaut. Maintenant, pour revenir à votre question... concernant l'attitude de nos hôtes dans le maquis, aussi bien les hôtes des Eclaireurs Israélites que les nôtres, il y a eu un accord préalable entre l'A.J. d'une part et les Eclaireurs Israélites d'autre part, avec leur maquis respectif. Et cet accord, pour ce qui concerne l'A.J., portait sur deux points... l'homogénéité du groupe et la liberté pour l'A.J. d'une part et des Eclaireurs Israélites d'autre part, de gérer leurs effectifs, c'est-à-dire que... je connais évidemment surtout la situation de l'A.J., c'est-à-dire que l'A.J. était libre... tout en obéissant au chef du corps franc de la Montagne Noire... était libre de... recruter et de "dérecruter", terme barbare qui

signifie qu'elle était libre de prélever sur les effectifs du bataillon Bleu-Blanc, ceux qu'elle décidait aptes à passer en Espagne pour aller en Palestine. Voilà.

I. : Ça, c'était son objectif... caché... c'est-à-dire qu'il n'était pas question de le dire aux officiers ou aux supérieurs du corps franc ? Le... le bataillon juif, donc Bleu-Blanc, a le droit de prélever sur ses effectifs un nombre X de... de combattants pour les envoyer en Espagne, ça on peut le dire ?

Jean Sirchis : Oui.

I. : Mais on ne va pas jusqu'au bout et dire : "pour aller en Palestine"... quand on en parle aux chefs du corps franc ou bien si ?

Jean Sirchis : Moi je ne connais pas... je ne connais pas les termes de l'accord, je ne sais pas si il existe un accord écrit, mais je... je peux témoigner de la tolérance des chefs du corps franc en ce qui concerne les effectifs du bataillon Bleu-Blanc. Quand un recruté du bataillon Bleu-Blanc arrivait au corps franc, il était dirigé vers les chefs du bataillon Bleu-Blanc et n'avait à répondre que devant eux. Lorsque les chefs du bataillon Bleu-Blanc avaient reçu instruction de prélever certains de... de leurs subordonnés pour leur faire suivre le périple vers la Palestine, ça se faisait et je n'ai pas eu connaissance de difficultés avec le corps franc à ce sujet. Donc il y avait une subordination dans l'action, mais une liberté en matière d'effectifs et une homogénéité.

I. : Alors, avant les combats consécutifs au débarquement où... vous parlez d'avril... le... au fond, l'offensive prise par les Allemands... est-ce que les combattants du bataillon Bleu-Blanc sont engagés dans des actions militaires décidées par l'état-major ou en tout cas des autorités militaires du corps franc, est-ce qu'on les engage dans un combat ou pas ?

Jean Sirchis : Oui... Alors la réponse est positive et le... le corps franc n'engageait pas, jusqu'à la première attaque qui a eu lieu dans la région de Lacauene en avril... fin avril 44... à ma connaissance, le corps franc n'engageait pas d'actions contre les Allemands, il engageait des actions clandestines pour se procurer de la nourriture, pour se procurer... des actions illicites, je veux dire... pour se procurer des habillements et des armes. Donc, il y a eu des parachutages, il y a eu récupérations d'armes dans des caches créées par l'Armée de l'Armistice, il y a eu pillage de quelques dépôts de Chantiers de Jeunesse pour les vêtements et pour certains stocks de nourriture et quelques... je dirais, quelques coups de main sur des bureaux de tabac pour apporter des cigarettes [sourire] aux troupiers selon l'usage de l'armée d'active, hein ! Mais... des attaques contre... délibérées contre des unités allemandes, je n'en connais pas.

I. : Ou la Milice déjà.

Jean Sirchis : Oui, ou la Milice. La Milice ne s'aventurait pas seule, je crois qu'il y a eu quelques exécutions de miliciens, mais... le début de l'entrée du corps franc dans

la... l'action militaire, ça a été l'attaque de Lacaune en avril 44... c'était quelque chose d'assez considérable, puisque il y avait plusieurs centaines de jeunes bien armés, qui devant l'importance des effectifs adverses n'ont eu comme seule alternative que de désigner quelques unités pour retarder l'avance et de fuir, donc ça a été une fuite continue. Et l'unité Bleu-Blanc... s'est également repliée dans un... dans un site en bon ordre. Elle n'a pas eu de perte.

I. : Je pense tout d'un coup à une remarque de Raisky qu'on évoquait tout à l'heure, il disait : au fond, il y a une différence de temporalité formidable... pour les Juifs, la guerre devait être gagnée en 42, globalement... globalement sur toute l'Europe, puisque c'est l'été 42, en gros juillet jusque en automne, si vous voulez... les grandes exterminations massives... donc pour les Juifs, c'est à ce moment-là qu'il faut avoir gagné la guerre... ou perdu la guerre. Or, c'est un temps où nulle part en Europe n'est encore constituée une véritable Résistance, et à supposer que cette Résistance... telle qu'elle existera fin 43, début 44, un peu partout en Europe... à supposer qu'elle eût été prête à accueillir dans les maquis autant de Juifs que possible... ce qui n'était pas certain du tout, songeons à la Pologne, songeons même à certains coins d'Ukraine... eh bien, de toute façon au moment où cette Résistance existe, ça n'a plus aucun sens pour la masse des Juifs, ça en a pour quelques Juifs.

Jean Sirchis : Oui.

I. : Et... j'ai oublié de vous poser une question tout d'un coup, le corps franc, lui, se constitue vers quelle année ?

Jean Sirchis : Le corps franc se constitue... enfin, vous verrez d'après mon texte que le corps franc existait avant de s'appeler corps franc. C'était une unité de l'Armée Secrète, je crois, ou de l'organisation de Résistance de l'armée... ça reste à préciser, mais... il se constitue... si ma mémoire est fidèle... il se constitue vers la fin de l'année 43... dans le lieu que j'ai cité dans l'article, c'est-à-dire dans la région de Lacaune.

I. : Alors avant de vous poser une question bien précise sur vos rapports directs avec cette unité Bleu-Blanc, est-ce que vous allez au maquis... à quel moment... la première fois... bon... tout ça... que dit-on dans ces milieux, de votre organisation, enfin ou peut-être un rien plus large, où vous gravitez... Que sait-on, que dit-on, qu'apprend-on de ce qui se passe ailleurs en France, à l'est, de ces Juifs qui partent, de... de ces transplantations vers l'est, de travail à l'est, etc. ? Qu'est-ce que vous en savez, pour autant que vous vous en souvenez ?

Jean Sirchis : De quel milieu... à quel milieu faites-vous...

I. : Par exemple, je ne sais pas, dans votre... dans la Main Forte qui devient l'A.J., parle-t-on de ça, et que sait-on... et à quel moment le sait-on ?

Jean Sirchis : A quel moment... pardon ?

I. : Ben, à quel moment sait-on, pour autant qu'on le sache avant la Libération, ce qui se passe à l'est de l'Europe ?

Jean Sirchis : Ah oui ! Vous faites allusion au...

I. : Au sort des Juifs.

Jean Sirchis : Au début de la Solution Finale...

I. : Voilà, mais que... au début évidemment, on ne sait pas que c'est ça.

Jean Sirchis : Je crois que la conscience des événements est venue tardivement dans le courant de 43, quand presque tout le monde s'est rendu compte que les convois vers l'est partaient vers des destinations d'une part inconnues et dont les personnes transportées ne donnaient jamais plus signe de vie. Donc... ça a été la première raison de se poser des questions. Et la deuxième raison, c'est que les... les signes envoyés par la Résistance polonaise à Londres et ailleurs ont fini tout de même par parvenir en France et même à Toulouse avec un certain retard et il était presque évident dans l'esprit de tous qu'il s'agissait d'une extermination.

I. : Mais vous pouvez situer à quel moment ça devient une évidence pour vous ou pas... ou c'est trop difficile parce que il y a tout ce qu'on sait après ?

Jean Sirchis : Oui, c'est assez difficile, mais je dirais que pour les gens de mon entourage, c'était quand même contemporain de... des premières initiatives pour rentrer dans une clandestinité totale, c'est-à-dire la deuxième moitié de 43. Donc la raison d'entrer dans une clandestinité totale, c'était cette conscience que l'on avait par des bruits, des échos divers, colportés, dont on n'avait pas l'origine, mais... conscience du danger de se faire prendre dans un mécanisme destiné à une extermination totale.

I. : Et par exemple, avez-vous eu des échos... parce qu'il y a des émissions de la BBC, il y a une presse clandestine qui circule à l'époque en France... mais par exemple de l'insurrection du ghetto de Varsovie ou bien d'événements comme celui-là...

Jean Sirchis : Non... le ghetto de Varsovie... je crois que même Londres n'en a parlé que très tard.

I. : Oui, par la suite, bien sûr.

Jean Sirchis : N'en a parlé que très tard, mais il est vrai que la BBC s'est très rapidement faite l'écho des avertissements lancés par la Résistance polonaise, que cet écho s'est amplifié dans tous les territoires occupés et y compris dans les zones dans lesquelles j'habitais et... mais le ghetto de Varsovie... je crains que nous n'en ayons eu connaissance que... la révolte du ghetto de Varsovie... que très peu de temps avant la Libération et surtout après.

I. : Maintenant, revenons à vous, personnellement, est-ce qu'on peut... oui enfin si ça va... ou vous voulez qu'on arrête et qu'on...

Jean Sirchis : Mais peut-être pourrais-je vous demander de faire une pose de cinq minutes...

I. : Sans problème. Mais ou alors on arrête carrément parce que sinon reprendre, il sera déjà 4h1/4, 4h1/2 et on décide qu'on se revoit une deuxième fois.

Jean Sirchis : C'est vous qui menez le jeu. Si vous voulez arrêter à 4h1/4, continuons alors, dans ce cas-là.

I. : Je vous propose d'aller jusque là et puis on arrêtera et puis on se reverra encore une fois, une demi-journée ou une journée, si vous êtes disponible bien sûr...

Jean Sirchis : D'accord. Tout à fait, ma journée était pour vous.

I. : D'accord. Alors, donc est-ce que je résume correctement les choses en disant que en gros à partir du début de 43, d'une part, vous participez au sauvetage de Juifs en trouvant des planques, en leur fournissant des faux papiers, en les acheminant, etc., et puis à un moment ou l'autre, en conduisant des groupes vers le maquis... et d'autre part... ben, et d'autre part justement, c'est ça que je voulais vous demander... et d'autre part quoi ? Quel est le sens du texte que vous m'avez donné, du petit texte qui s'intitule "De Biques à Martinou", est-ce que c'est un "one shot" comme on dirait en anglais... est-ce que c'est une fois seulement que vous convoyez des gens vers le maquis ou est-ce que vous êtes là à l'origine du maquis... est-ce que vous jouez un rôle quelconque... comment ça se passe ? Je parle du maquis Bleu-Blanc.

Jean Sirchis : Oui, alors du point de vue chronologie, la... l'action de solidarité, licite, a commencé dès la fin de la guerre... dès l'armistice. Elle s'est poursuivie sous des formes diverses en fin 40, toute l'année 41, une bonne partie de l'année 42, avec un glissement progressif vers l'action illicite, clandestine, qui consistait surtout, au début, à la confection de faux papiers et à la recherche de sites d'accueil clandestins. L'action... en direction du maquis... en ce qui me concerne personnellement, elle a commencé à la fin 42, hiver 42-43... elle a commencé par un stage auquel j'ai été convié dans un maquis essentiellement juif... je le dis dans mes trois pièces... qui n'avait de maquis que de nom, sauf qu'il était clandestin, c'est évident, mais... ce n'est pas l'idée qu'on se fait actuellement du maquis, il n'y avait pas d'armes ou presque... et donc... c'est en hiver 42-43 qu'on m'a demandé d'aller faire un stage dans ce maquis, situé dans le département du Tarn... entre Castres et Albi, où je devais subir un complément de formation militaire, et effectivement ça a été le cas. Mais à l'issue de ce stage, de retour à Toulouse, on m'a demandé de convoyer des gens vers ce maquis, des jeunes, plus particulièrement. Donc... vous voyez que la progression était très logique, d'abord une instruction personnelle et une fois cette instruction acquise, l'entrée dans le vif de l'action par le convoyage.

I. : Donc le début correspond à la période de constitution de ce groupe ?

Jean Sirchis : Pardon ?

I. : Le début de votre histoire, c'est-à-dire le stage de formation, coïncide ou correspond à la période de formation de l'unité Bleu-Blanc ?

Jean Sirchis : Elle précède.

I. : Elle précède...

Jean Sirchis : Elle précède. Elle est... elle correspond à l'existence d'un maquis juif ou soi-disant maquis juif de quelques dizaines de personnes dans une ou plusieurs fermes de la région qui surplombe Albi.

I. : Mais il est soi-disant maquis, mais il n'est pas soi-disant juif... il est juif ?

Jean Sirchis : Entièrement juif... entièrement juif et entièrement A.J.

I. : Ah d'accord, A.J., voilà, c'est ça que je voulais mettre au clair...

Jean Sirchis : Entièrement juif et entièrement A.J. Créé à l'initiative de l'A.J.

I. : D'accord.

Jean Sirchis : Mais je l'ai appris par la suite... l'A.J. ne s'est pas posée là comme... comme un oiseau migrateur qui cherche un site de repos... le choix a été fait en accord avec la Résistance française... l'Armée Secrète, grâce à l'intersection du Raoul dont je parle à plusieurs reprises, qui est à la fois membre de l'A.J. et membre de l'Armée Secrète.

I. : Mais qui venait de l'Armée Secrète.

Jean Sirchis : Qui venait de l'Armée Secrète et qui a rejoint l'A.J. après, tout en restant dans l'Armée Secrète. Et donc lui a trouvé le... le gîte et l'accord... des résistants qui contrôlaient le secteur, voilà. Donc au début, jusqu'à la fin... jusque la mi-43, c'était un maquis de l'A.J., essentiellement de l'A.J., mais en liaison avec des autres maquis, voilà.

I. : Donc qui n'est incorporé... enfin qui ne trouve sa place dans le cadre du corps franc qu'après.

Jean Sirchis : Qui... qui a rejoint physiquement le corps franc à la suite de l'arrestation de quelques agents de liaison locaux, lesquels faisaient la liaison avec... donc l'Armée Secrète qui nous aidait en matière de fournitures, de nourriture et autres choses, et qui ont été arrêtés soit par la Milice, soit par la Gestapo dans un

village qui était très proche de notre maquis et ce qui a amené... le chef en poste du maquis, Pierrot, en concertation avec Raoul qui avait un grade supérieur et qui était auréolé du rôle d'intermédiaire avec la Résistance française... ça les a amenés à décider très rapidement d'un départ vers le maquis de Lacau, qui n'était pas encore le corps franc.

I. : Bon, d'accord, o.k.

Jean Sirchis : Et la migration s'est faite... s'est faite en une journée... une nuit plutôt.

I. : Et combien de combattants... potentiels, en tout cas... combien d'hommes, combien d'individus, ça représente à ce moment-là ?

Jean Sirchis : Du temps où ce maquis vivait dans une relative indépendance, je crois que cela a duré plusieurs mois, les... les effectifs n'ont jamais excédé une vingtaine de garçons [il tousse], donc il y a eu... et déjà à ce moment-là, certains partaient vers l'Espagne à partir de ce maquis [il tousse], ce qui explique la fluctuation des effectifs.

I. : De toute façon, c'est ça... ce n'est pas un effectif qui était destiné à gonfler, gonfler, puisqu'on arrêtaient pas d'opérer des ponctions.

Jean Sirchis : [Il tousse.] Mais la migration vers... [il tousse] l'ébauche du corps franc, elle a intéressé une vingtaine de garçons.

I. : Et à l'époque où ça devient vraiment le bataillon Bleu-Blanc, ça reste une vingtaine de personnes ou c'est...

Jean Sirchis : Au total, les effectifs... au total, les effectifs ont atteint entre quarante-cinq et cinquante jeunes, mais avec une fluctuation continuelle, et cet effectif de quarante ou cinquante personnes...

I. : Allez-y, continuez.

Jean Sirchis : Cet effectif de quarante ou cinquante personnes... s'étend sur une période de six mois, avec des arrivées vers le maquis et des départs vers la Palestine.

I. : Et donc pour conclure... parce qu'on me fait signe qu'on arrive au bout de cette bande... sur toute la période de son existence, combien de personnes sont passées... donc celles qui sont restées, d'autres qui s'en vont... mais au total ça a concerné combien de personnes... Bleu-Blanc... en gros... enfin aussi précis que possible ?

Jean Sirchis : Je n'ai pas les chiffres exacts. Je sais que par le maquis, essentiellement juif... il y a toujours eu sur place une vingtaine de personnes... que

ceux qui ont rallié le corps franc ont atteint à des périodes... au total, un effectif de cinquante personnes, donc les mouvements étaient très fréquents...

I. : Bon, je crois...

Troisième partie - 1er mars 2000

Armée juive – Dirigeants de l'Armée juive – Actions militaires – Actions de convoyage
– Intermédiaire dans la fourniture de faux-papiers – Raoul Léons

I. : Deuxième partie de l'entretien... je voudrais qu'on essaye de synthétiser, de faire un tout petit récapitulatif concernant l'A.J., alors je vous le propose et puis vous me dites ce qui colle, ce qui colle pas ou... de manière à pouvoir repartir après sur la suite... je crois qu'il y a plusieurs pistes qu'on pourrait suivre. Donc, au cours de l'hiver 42-43, un groupe... très secret qui s'appelle la Main Forte, Yad Khazaka, organisée principalement à Toulouse par David Knout et deux ou trois autres personnes, se transforme en A.J., en Armée Juive et... et va rayonner... alors là, comment... nous ne l'avons pas examiné précédemment... comment vont s'établir les contacts avec d'autres villes... comment se constituent les noyaux... de Grenoble, de Lyon, de... bon, Toulouse, on le sait... de Nice, si je me souviens bien, et même de Paris. A peu près dans le même temps s'organise une unité dans un maquis des corps francs, donc une unité qui a son autonomie et qui ne l'a pas en même temps... nous en avons déjà parlé assez longuement la fois passée... ce que nous n'avons pas encore vu, c'est... ou nous n'avons, à mon avis, pas été assez précis... c'est donc d'une part comment l'A.J... pour autant évidemment que vous, vous ayez un témoignage précis à apporter là-dessus... comment l'A.J... fédère des noyaux dans d'autres villes... et puis surtout sur votre rôle personnel... dans l'A.J... c'est-à-dire, il y a un volet... maquis... mais l'A.J. en dehors de ce maquis-là a toutes sortes d'activités... nous n'avons pas été... je ne vous ai pas assez questionné là-dessus à mon sens. Et puis alors il y a le rôle d'un... d'un personnage qui, selon vous, a été absolument décisif, qui est Raoul Léons, ce serait bien qu'on revienne aussi sur lui, d'autant plus que vous estimez qu'il a... son rôle a été mésestimé, voire carrément ignoré, par des historiens qui ont travaillé après sur l'histoire de l'A.J. Et puis alors il y a évidemment l'engagement militaire soit de noyaux de l'A.J., soit du maquis, la fin de la guerre et puisque une des missions implicites, explicites, ce n'est pas non plus toujours bien clair, du maquis, était principalement de servir de terrain d'entraînement militaire pour des gens qui étaient destinés à partir en Palestine combattre pour l'indépendance, la création d'un Etat juif, etc., ben, qu'est-ce qui se passe avec ces gens-là ? Donc la fin de la guerre... qui va vraiment partir en Palestine, etc., etc. Donc je vous propose de revenir un instant sur la manière dont le foyer toulousain essaime ou bien noue des contacts ou intègre des groupes qui existaient peut-être indépendamment de lui, ou au contraire... enfin voilà, je ne sais pas quel peut être votre témoignage là-dessus.

Jean Sirchis : Nous commençons par quel point ?

I. : Eh bien, je vous propose par celui-là, c'est-à-dire : de Toulouse, comment le noyau toulousain de l'A.J... enfin de ce qui devient l'A.J. au cours de cet hiver... comment les contacts s'établissent avec d'autres villes ? Est-ce qu'il y a d'autres

noyaux qui existent sans contact avec Toulouse ? Est-ce que Toulouse envoie des gens pour créer des noyaux ailleurs ? Comment est-ce que ça se passe ?

Jean Sirchis : Non... le rayonnement de l'A.J. à partir de Toulouse... je crois que ce rayonnement a commencé déjà avant l'A.J. au travers... dans le cadre de la Main Forte et ce rayonnement s'est appuyé sur des noyaux sionistes qui existaient déjà dans les villes de... de forte concentration juive due à l'exode. Donc c'était Nice, Grenoble, Lyon et Paris. Donc... pour contacter ces... ces noyaux qui n'avaient pas de coordination entre eux dans l'action, qui étaient quelque peu désarmés, sans objectifs précis autres que celui du sauvetage, eh bien, les dirigeants de l'A.J. de Toulouse ont envoyé des émissaires pour contacter les responsables de ces noyaux et faire des adeptes, et je crois qu'ils y ont réussi, puisque dans ces villes il y a eu d'assez fortes implantations groupées autour de l'objectif unique qui était d'envoyer des volontaires en Palestine, principalement via Toulouse. Toulouse était le centre, puisque le lieu de passage privilégié était l'Espagne. Comment ces émissaires ont agi ? Je vous répondrai, comme d'ailleurs à toutes vos autres questions, que, à l'époque, j'étais un jeune, tout jeune résistant, je me contentais, par la force des choses, d'exécuter des ordres, et je n'étais pas dans... dans les secrets des dirigeants ou des gens plus âgés que moi. Je peux simplement vous dire que je me souviens de quelques noms de ces émissaires, il y avait... notamment Maurice Hausner, actuellement... qui est parti en Israël tout de suite après la Libération, après la guerre... il y avait les... les frères Roitman, dont deux étaient particulièrement actifs dans ce genre de liaisons. C'était Léon Roitman et Jacques Roitman et... un certain nombre d'autres dont les noms ne me reviennent pas en mémoire, mais ce que je peux vous dire, c'est qu'il s'agissait bien d'émissaires qui avaient pour objectifs de cristalliser l'action sur place autour de la Main Forte d'abord, puis de l'A.J. ensuite. Et effectivement, les... les gens... les jeunes que nous avons convoyés vers l'Espagne, venaient... notamment de ces endroits-là, après la cristallisation de l'action grâce à ces émissaires. Vous parlez de rayonnement vers Paris et les villes que je viens de citer, mais il y a eu aussi un rayonnement vers la Belgique et vers les Pays-Bas. Et... ce rayonnement s'est fait, non à l'initiative d'émissaires venant de Toulouse, mais de Juifs belges ou néerlandais qui passaient par Toulouse et avec lesquels des contacts ont été pris et qui à leur tour ont jeté les ponts, entre les volontaires néerlandais et belges et le centre de Toulouse.

I. : Ceci, c'est ce que vous m'expliquez parce que vous l'avez appris a posteriori ou bien parce que déjà à cette époque-là, sans être dans le secret des dieux, vous avez eu des contacts ou vous avez d'une manière ou d'une autre eu vent de cette activité... ou bien c'est quelque chose que vous apprenez a posteriori ?

Jean Sirchis : C'est... non... a posteriori je n'ai rien appris... ce que j'ai fait a posteriori, c'est que j'ai recoupé des bribes d'informations qui me sont revenues en mémoire au sujet de cette époque. Je savais qu'un tel allait à Lyon ou à Nice... et par la suite j'ai appris, même durant la période de l'Occupation, ce qu'ils faisaient. Mais je n'étais pas directement impliqué dans... dans ce genre d'activités, je me contentais de recevoir des ordres et de les exécuter.

I. : Ceci me fait penser à une question... sur les règles de clandestinité, le cloisonnement, etc., est-ce que c'était très strict dans l'A.J. ?

Jean Sirchis : Le seul point sur lequel on peut parler de rigueur en matière de clandestinité... c'était le domicile. Nous avions pour instruction de ne révéler notre domicile à personne et... le deuxième point qui était un peu moins respecté, qui a été mis en application beaucoup plus tard, c'est le... le système de rendez-vous... Il pouvait se faire que pour une raison ou pour une autre, nous ne pouvions pas aller à un rendez-vous, il y avait donc une règle automatique, venir... le lendemain à la même heure ou une heure avant ou une heure après... une autre règle a consisté à... se munir aussitôt que possible de faux papiers, puisque très tôt nos cartes d'identité véritables étaient tamponnées d'un immense, d'une immense lettre rouge... "Juif"... mais je dois dire, du point de vue des règles de clandestinité en général, la rigueur n'était pas de règle, hein ! Faute d'expérience... on ne devient pas clandestin en observant des règles, qui à l'époque étaient celles des espions des romans d'espionnage... ce sont des choses qui s'apprennent et qui s'apprennent malheureusement au travers d'expériences... d'expériences douloureuses. Et... le document que je vous ai remis au sujet de l'affrontement avec la Milice rue de la Pomme attire l'attention sur les... le manque d'observation de règles de sécurité, c'était... à cet endroit-là, il y avait un va-et-vient continu... l'appartement se trouvait au troisième étage d'un immeuble du centre de la ville, un escalier étroit y menait et tout au long de la journée il y avait une cavalcade de haut en bas et de bas en haut, ce qui fait que les... beaucoup de jeunes allaient là comme... s'ils allaient dans un bureau officiel, n'est-ce pas. Donc là, manifestement il y a eu un manquement très grave aux règles de sécurité.

I. : Est-ce que... est-ce qu'on pourrait dire que c'est le passage d'une sorte de mouvement de jeunesse à un véritable mouvement clandestin, qui a été difficile et douloureux... vous venez de le dire... par exemple, est-ce que vous rencontriez les autres membres que vous connaissiez d'avant la clandestinité, pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec l'activité même du réseau par exemple ? Est-ce que c'était le cas... est-ce que vous les fréquentiez... est-ce que vous alliez faire des sorties ensemble, des choses comme ça ?

Jean Sirchis : A vrai dire, non. Dès que nous sommes entrés dans la clandestinité avec des responsabilités et des tâches précises, nous ne rencontrions en principe que les gens à qui nous avions à rendre compte ou ceux à qui nous avions à transmettre des ordres. Mais Toulouse était une petite ville et donc il arrivait que nous nous croisions dans les rues, mais là je dois dire que les règles... ces règles-là étaient bien observées et nous... nous n'échangions pas de confidences sur ce que nous faisions les uns et les autres.

I. : Et vous... est-ce que vous aviez des pseudonymes ou bien est-ce que vous utilisiez vos noms... comment ça se passait ?

Jean Sirchis : En général, nous avions le pseudonyme de nos faux documents d'identité.

I. : D'accord, oui. Bon alors donc... en tout cas, ceci confirme que Toulouse est bien le foyer à partir duquel tout commence et qui continue à fédérer les choses.

Jean Sirchis : Manifestement.

I. : Et puis dans un des documents que vous m'avez remis ou plus exactement dans une de vos narrations... il y a une chute, une chute importante, puisque vous venez de l'évoquer... c'est le noyau dirigeant qui... ou une partie en tout cas du noyau dirigeant qui est arrêté et qui sera exécuté, mais pas David Knout...

Jean Sirchis : Oui... David Knout pour sa part, après avoir contribué à créer la Main Forte et l'avoir mise en quelque sorte sur les rails, est très tôt parti en Suisse. Il est parti en Suisse avec l'objectif d'établir des liens avec les organisations sionistes mondiales et d'obtenir des fonds, notamment du K.K.L., du Keren Kayemeth, et il est resté en Suisse pendant toute la guerre, il n'est rentré qu'à la Libération.

I. : Donc c'est sa femme, son épouse, qui est arrêtée dans la fameuse chute de la rue de la Pomme, lui-même reste en Suisse. Mais alors du coup qui prend la direction ? Qui devient le noyau dirigeant de l'A.J. ?

Jean Sirchis : Le noyau dirigeant a toujours été le noyau d'origine. Knout étant un inspirateur et un théoricien, mais les hommes d'action, c'était Polonski et Lublin, entourés de... d'hommes de confiance comme... Zupraner... et... et disons un adjoint très efficace qui était Albert Cohen... ce sont eux qui constituaient le noyau dirigeant. Petit à petit, ce noyau dirigeant a été... s'est étoffé... avec l'adjonction de responsables qui ont montré leurs qualités comme Maurice Hausner, comme Jacques Roitman, comme Léon Roitman et d'autres.

I. : Bien... maintenant je procède un peu arbitrairement, mais venons-en à l'activité militaire proprement dite de l'unité Bleu-Blanc. Vous m'avez dit tout à l'heure avant qu'on commence cet entretien, qu'elle avait changé de nom plusieurs fois, que les gens du corps franc l'appelaient...

Jean Sirchis : L'appelaient le Peloton des Israélites. Et c'est d'ailleurs resté dans les archives, hein. Peloton, c'est une unité militaire, hein, c'est un petit groupe. Donc, les membres de ce peloton ont rapidement demandé à s'appeler, tout au moins officieusement, Peloton Bleu-Blanc, d'une couleur inspirée des couleurs du futur drapeau israélien, et par la suite, c'est devenu le groupe Trumpeldor.

I. : Le groupe Trumpeldor ? Alors du coup ça me... si je rapproche ceci de ce que nous avons déjà évoqué lors du premier entretien, ça m'amène à une question... Trumpeldor, bon, c'est presque une signature du mouvement révisionniste, sioniste bien entendu, et j'en reviens juste en arrière un instant... la Fédération qu'on vient d'évoquer... donc au départ de Toulouse, les contacts avec les autres noyaux qui se formaient de façon autonome et qu'on finit par fédérer, mais qui étaient quand même issus du milieu sioniste, venez-vous de me dire... est-ce que vous... plus alors les

filières avec la Hollande, la Belgique... est-ce que vous avez le sentiment que c'est quand même un milieu généralement révisionniste... proto-Irgoun ou peut-être déjà d'ailleurs Irgoun, des réseaux de l'Irgoun à l'étranger... enfin quand je dis "l'étranger", là, c'est hors Palestine... et que donc les noyaux de l'A.J. qui se fédèrent et qui deviennent l'A.J., ce seraient les milieux plutôt révisionnistes, ou bien là je me trompe complètement ?

Jean Sirchis : Knout était très nettement révisionniste, je dirais même au-delà, il était probablement... il aurait probablement inspiré le groupe Stern, si le groupe Stern avait existé à l'époque... Polonski était lui très nettement révisionniste... quant à son... son collègue, son cofondateur, Lublin, lui, était d'un bord tout à fait différent, il était membre du Mapaï... avant la guerre, donc socialiste... et l'orientation, tant de la Main Forte que de l'A.J. par la suite, était une orientation duale... par conséquent, les deux tendances cohabitaient, n'est-ce pas. Mais... l'influence de l'un ou de l'autre d'une manière directe ne s'exerçait pas sur le comportement des membres. Il y avait chez nous autant que je m'en souviens, des gens qui étaient nettement révisionnistes et d'autres qui étaient nettement sionistes, il y avait même des... des religieux de gauche... je ne me rappelle plus comment... Akhdut Haavoda ou quelque chose comme ça... je ne me souviens pas du nom exact. Donc toutes les tendances de l'éventail sioniste étaient représentées, il n'y avait pas prédominance de l'une ou de l'autre, il n'y avait pas conflit... les conflits sont nés après la guerre, donc la cohabitation était... Lorsque... lorsque l'on est tous soumis au même danger, je suppose que... c'était la même chose en... en Palestine au moment de la guerre d'indépendance, toutes les tendances font front, c'était le cas chez nous.

I. : Alors les missions militaires de cette unité, de ce Peloton Israélite, ou bien de cette unité Bleu-Blanc ou de ce groupe Trumpeldor... de notre entretien précédent, j'ai retiré l'impression que... tout en étant incorporé au corps franc, ce groupe a son autonomie, et que là où ça devient paradoxal, sinon carrément contradictoire, c'est qu'on est bien dans un maquis, on est armés, mais en même temps il s'agit de se préserver au maximum parce que le véritable combat auquel on se destine sera en Palestine.

Jean Sirchis : Oui.

I. : Donc d'une part on devrait contribuer à la lutte armée du maquis du corps franc et en même temps on devrait essayer de s'y soustraire pour se préserver et garder ses forces. Est-ce que je résume bien la situation ?

Jean Sirchis : Oui. Ecoutez... La préservation des hommes du groupe et la soustraction au combat doit quand même être nuancée dans les termes, puisque le fait d'être armé, d'être une unité constituée et de participer à des manœuvres de... entrant dans le cadre de la stratégie générale du corps franc, c'est déjà un acte de Résistance tout à fait caractérisé. Il est vrai que... les dirigeants de l'unité ont reçu pour mission, pour ordre, de préserver au maximum la vie de leurs hommes, ça, c'est un fait, il y a aussi un fait, c'est qu'il n'y a eu aucune perte parmi eux malgré de très nombreux combats et malgré de très lourdes pertes subies par les autres unités du

corps franc. Cela ne veut pas dire que... ils se sont efforcés de rester en retrait... cela ne veut pas dire qu'ils ont fui le combat, je crois que la vérité serait à rechercher dans... dans les archives et dans les témoignages. Je n'ai participé à aucun combat, ni à aucune manœuvre de cette unité, je ne peux pas en dire davantage, mais je sais que les membres de ce groupe étaient armés et qu'ils étaient prêts au combat, hein, pour les avoir vus et pour les avoir vu manœuvrer.

I. : Oui, moi je ne cherche pas non plus... nous ne portons pas un jugement, là ! J'essaye d'établir une sorte de constat. Vous me parliez de quarante pertes du côté du corps franc, et aucune perte, en tout cas aucun mort du côté... enfin au sein de l'unité Bleu-Blanc... vous m'expliquez aussi que lors de l'attaque, si je me souviens bien, en avril 44... est-ce que je me trompe... l'attaque par les Allemands du maquis en général le... alors que des unités du corps franc ont été engagées dans ce combat et ont subi des pertes... quatre hommes, c'est ça ?

Jean Sirchis : Cinq.

I. : Cinq hommes... par contre l'unité Bleu-Blanc a décroché, s'est repliée.

Jean Sirchis : Oui.

I. : Voilà.

Jean Sirchis : Mais je suppose qu'elle l'a fait en accord... en accord avec les dirigeants du corps franc... Le corps franc comptait à cette époque, autant que je m'en souviens... puisque j'ai quitté l'unité quelques jours avant l'attaque, appelé en mission à Toulouse... le corps franc comptait à l'époque entre 3 et 400 personnes... donc est-ce un fait du hasard que les cinq tués appartenaient à une unité qui a été chargée de retarder les... les attaquants pour permettre à l'ensemble de décrocher... je n'en sais rien. Pourquoi le Bleu-Blanc a décroché... mais il n'a pas été le seul à décrocher.

I. : Quant aux effectifs de l'unité Bleu-Blanc, vous m'avez dit qu'en permanence, sur place... donc au sein du corps franc, il y avait environ 25 hommes... mais que en raison même de sa raison d'être, si je puis dire... des jeunes venaient, d'autres partaient et qu'au total, là vous venez de me remettre une liste que nous allons analyser par ailleurs... ça ferait en gros soixante... soixante personnes qui sont passées par l'unité Bleu-Blanc.

Jean Sirchis : Oui.

I. : Et qui sont...

Jean Sirchis : Plus exactement trente-neuf, d'après la liste que je vous ai remise.

I. : Ah bon, donc c'est moins que ce que je viens de dire. D'accord. Alors, votre mission... enfin ou vos missions... alors là vraiment on revient sur vous, donc, si j'ai

bien compris, vous faites la liaison entre diverses villes, pas seulement Toulouse, et le maquis, vous y conduisez de futurs maquisards, voilà une chose... et je ne me trompe pas, c'est bien de plusieurs villes, ce n'est pas toujours au départ de Toulouse, ou bien c'est toujours au départ de Toulouse ?

Jean Sirchis : En ce qui me concerne, c'était toujours au départ de Toulouse ou vers Toulouse. Lorsque j'allais chercher des gens du maquis pour les amener à Toulouse et les remettre aux responsables de la filière pour l'Espagne, c'était du maquis vers Toulouse... à l'inverse, je partais de Toulouse avec des volontaires pour le maquis et également, je recevais des missions au départ de Toulouse pour convoier des gens vers des points de regroupement avant le passage en Espagne. Le passage proprement dit était l'affaire de professionnels, hein, c'étaient des guides de montagne, qui avaient été contactés, qui étaient même rétribués comme guides de montagne travaillant dans des circonstances particulières, donc très bien rémunérés. Et c'est à des intermédiaires de ces guides que je remettais l'effectif convoyé à partir de Toulouse.

I. : Alors comment ça se faisait, ces voyages... par train, par camion, à pied... comment est-ce que... tout ça était quand même... on avait affaire à des gens qui étaient dans l'illégalité là quand même ?

Jean Sirchis : C'est... essentiellement par bus et par train avec des compléments à pied quand il s'agissait de continuer le voyage à partir du terminus du bus ou du train.

I. : Ça suppose... enfin on peut imaginer... qu'il y avait des contrôles, qu'il y avait des patrouilles, qu'il y avait des gendarmes, de la Milice, de la police, je ne sais pas, des barrages... je ne sais pas... là, je suis peut-être dans l'imagerie...

Jean Sirchis : Nous étions dans des conditions particulières de la zone dite libre, qui l'est restée jusqu'à la fin 42, avant l'occupation par l'Allemagne. C'est toute la problématique du gouvernement de Vichy, où il y avait des... des unités très durement engagées contre la Résistance, contre les Juifs et qui cohabitaient avec des administrations et des unités... beaucoup plus laxistes sur le plan de l'application des règles politiques et policières de Vichy. Donc à la longue, il suffisait de quelques informations pour connaître les itinéraires pratiquement sûrs et... les endroits les moins surveillés. Maintenant il faut dire que même après l'occupation de la zone sud par les troupes allemandes... les troupes allemandes ne se risquaient pas à faire des patrouilles... de faibles effectifs dans la campagne... elles restaient cantonnées dans les casernes et ne se livraient qu'à des opérations... contre le maquis... en mettant les moyens très lourds en action. Donc... la circulation dans la campagne était... présentait très peu de risques dans la majorité des cas. Je ne me souviens pas de contrôles dans les trains, il n'y en avait pas du tout dans les autobus, quant à la circulation à pied dans la campagne... elle donnait l'impression d'une sécurité presque... presque totale.

I. : Et au cours de ces pérégrinations... est-ce que vous aviez des relais... est-ce que vous vous arrêtiez dans telle ferme où la population française... enfin les paysans... ou dans les villes ou les gros bourgs... vous voyaient passer... les gens dans les bus, etc. Vous convoyiez... vous acheminiez des groupes de combien de personnes ?

Jean Sirchis : Oh, ça ne dépassait jamais dix personnes, mais... l'expérience aidant, nous avons... adopté des règles de sécurité un peu plus strictes qu'au début. Au début, les cinq, dix personnes étaient dans le même compartiment groupés ensemble, arrivaient même à chanter, ce qui était un... c'est un comble. Petit à petit, malgré l'apparence de sécurité dans laquelle nous vivions, nous avons quand même adopté des règles un peu plus strictes en dispersant le groupe dans plusieurs compartiments, même plusieurs wagons, et lorsqu'il s'agissait d'autobus, on fractionnait le groupe en prenant deux autobus différents quitte au deuxième groupe à devoir attendre quelques heures avant que le... l'horaire du bus suivant.

I. : Quoi qu'il en soit, il y a eu au moins pendant une période... ces groupes ne passaient pas inaperçus, je suppose, et vous avez bien eu... enfin, voilà je vous pose la question... avez-vous eu des... des témoignages de gens qui vous repéraient... enfin qui se doutaient de quelque chose... des témoignages ou de sympathie ou au contraire des alertes...

Jean Sirchis : Attention, nous n'étions pas en armes... nous étions en civil... à l'époque, les moyens de transport étaient surencombrés... beaucoup de gens voyageaient sur le toit des autobus et d'autres agrippés sur les marchepieds des trains... donc, nous étions très... je dirais, il était très facile de se noyer dans la masse... la seule caractéristique qui pouvait nous faire remarquer, c'est que nous étions tous jeunes, n'est-ce pas, donc... et c'est pour ça qu'avec une certaine expérience, nous avons pris l'habitude de nous disperser dans les moyens de transport. Maintenant, en ce qui concerne l'attitude de la population à la campagne... une fois descendus du train et de l'autobus, il est évident que là, marcher en groupe... et c'était indispensable puisque... un seul ou deux d'entre nous connaissaient le chemin, il fallait donc marcher en groupe... les paysans n'étaient pas dupes... d'abord les informations se transmettent à une grande vitesse à la campagne, même en dehors de la radio, qui était très peu répandue, a fortiori d'internet qui n'existait pas, mais on avait l'impression que les informations se transmettaient à la vitesse de la lumière. Quand on voyait un groupe de jeunes descendre d'un autobus à Alban, on savait qu'il allait... qu'il allait à Biques puisqu'Alban, le terminus de l'autobus... était situé à quelque 8 km d'une des premières fermes que nous avons occupée... et tous les gens d'alentour étaient au courant... non seulement au courant, mais très accueillants, compatissants, et je dirais, faisant des paris sur l'avenir, n'est-ce pas, parce que beaucoup d'entre eux n'avaient pas une conscience tout à fait tranquille à cause du marché noir et... qui était d'ailleurs un moyen de subsistance indispensable pour eux... et le fait de s'engager du côté des... des futurs vainqueurs, ce dont ils ne doutaient pas, était pour eux une certaine garantie. Donc l'accueil local était, sans restrictions, favorable.

I. : Et ça se traduisait par quoi ? On vous donnait des victuailles, on vous hébergeait ?

Jean Sirchis : Donner, non [rire]... vendre ! Mais effectivement une de nos activités sur place était... guidée par la nécessité du ravitaillement... lorsque nous allions dans des fermes acheter des victuailles, nous étions parfaitement, très bien reçus... on nous offrait d'ailleurs un bon repas... certains d'entre nous étaient même conviés à dormir dans la grange quand... la nuit était tombée... qu'il fallait revenir et qu'il était trop tard... donc très, très bien accueillis. Je me souviens même de... quelqu'un qui est venu nous apporter un veau, qu'il a fallu traiter sur place... je me souviens d'un paysan du coin qui est venu nous apporter une énorme charrette remplie de pommes de terre, donc là... c'était presque le temps de paix.

I. : Est-ce que ces gens-là faisaient la distinction entre... se rendaient-ils compte que vous étiez Juifs ou bien c'étaient pour eux des maquisards ou des futurs maquisards ?

Jean Sirchis : Ils l'ont appris progressivement... par quelle indiscretion, j'en sais rien... et je dois dire qu'ils n'y ont fait aucun... ça n'a déterminé aucunement... aucun changement d'attitude de leur part... ce sont des gens simples, tolérants, dans la région, sans aucune agressivité... de plus les Juifs étaient poursuivis, donc ça leur donnait une bonne conscience de les aider... donc il n'y a eu aucun changement dans leur attitude.

I. : Et avec le clergé local... vous vous souvenez de contacts ou de...

Jean Sirchis : Autant que je me souviens, il n'y avait pas de clergé local. C'était une région de petites fermes dispersées avec des hameaux de... de très faible population... cinquante, soixante personnes. Je ne garde pas le souvenir d'un quelconque contact avec le clergé local. Il est vrai qu'au début nous avions pour chef un rabbin. J'ignore... je ne crois pas qu'il ait établi des liens avec le curé qui se trouvait dans le hameau à 5, 6 km... je ne pense pas.

I. : Et les représentants de l'administration, de ce qui était l'autorité française, je parle des maires, des gardes-champêtres des secrétaires de mairie, je ne sais pas, je dis ça...

Jean Sirchis : L'autorité locale qui représentait en même temps l'autorité du maintien de l'ordre, c'étaient les gendarmes, or je crois me souvenir que des relations avaient été établies avec les gendarmes et qu'ils étaient dans la confiance et qu'ils s'étaient même engagés de nous renseigner en cas de danger venant à leur connaissance, donc les gendarmes étaient compatissants. Les autorités administratives, je n'en sais rien, mais cette tranquillité de façade a eu quand même pour conséquence l'arrestation de deux de nos contacts à Alban... donc il y a eu de la part de tout le monde, y compris de nous-mêmes et de ceux qui nous aidaient une grande désinvolture, n'est-ce pas, une désinvolture qui était compréhensible en raison du climat local très tolérant, très compatissant. Donc il y a eu un laisser-aller,

une désinvolture qui a eu pour conséquence l'arrestation par la Gestapo de... quand même des... tout de même dans des villages... des animosités entre personnes... et cette arrestation est probablement la conséquence de dénonciations... deux de nos contacts ont été arrêtés, déportés, l'un d'eux n'est pas revenu et l'autre est revenu avec un très fort handicap.

I. : Alors je poursuis sur vos activités, donc en dehors de ce qui de près ou de loin concerne le maquis, on vient d'en parler un peu... que faites-vous d'autre... quelles sont vos autres missions éventuelles ?

Jean Sirchis : Mes autres missions personnelles ?

I. : Pour l'A.J.

Jean Sirchis : En dehors des convoyages proprement dits, j'avais un rôle d'intermédiaire dans la commande et la fourniture de faux papiers. Nous avions des spécialistes, j'étais déjà très admiratif à l'époque pour des coreligionnaires qui se livraient à des actes de faussaires, mais avec, je dirais, une virtuosité remarquable, j'ai eu par la suite quelques informations sur leurs procédés et ça m'a... encore intensifié mon admiration à leur égard. Donc il y avait des spécialistes qui fabriquaient des faux papiers, je leur apportais les coordonnées de gens qui étaient des demandeurs... la plupart étaient des volontaires pour le maquis, il fallait qu'ils aient une... une identité en bon ordre et quelques autres étaient tout simplement des personnes clandestines qui se cachaient. Donc mon rôle était de collecter des... des informations sur les personnes demanderesses des papiers, de les transmettre aux exécutants, de récupérer les papiers et de les distribuer. C'était une de mes fonctions... une autre...

I. : Attendez... on peut rester là-dessus un instant... les faussaires, les fabricants de faux papiers... travaillaient dans un atelier ? Où se trouvaient-ils ?

Jean Sirchis : Vous savez, ça ne demandait pas un matériel très conséquent, il suffit d'une petite chambre et d'un tiroir... qui dissimulait tout le matériel... c'était suffisant. Je crois que le matériel consistait... en tout premier lieu, autant que je me souviene, le matériel principal consistait en une pomme de terre coupée en deux... sur laquelle on dessinait avec une encre spéciale les... les caractères et les motifs d'un tampon à l'envers et... il s'agissait ensuite de reproduire le positif sur papier, de le découper avec un rasoir... et de l'appliquer sur une feuille de caoutchouc et le tampon était prêt... je simplifie, mais je suppose que l'exécution était beaucoup plus délicate, mais ne nécessitait pas un matériel considérable.

I. : Et concrètement ils étaient où ? Ils étaient à Toulouse... ils étaient... enfin ceux auxquels vous aviez affaire.

Jean Sirchis : Ils étaient à Toulouse, dans des domiciles... clandestins, inconnus... et les transactions se faisaient par rendez-vous.

I. : Et vous alliez jusque chez eux ou bien en un endroit qui n'était pas chez eux où on vous remettait des papiers ?

Jean Sirchis : Non... par rendez-vous...

I. : Est-ce que vous vous souvenez de certains noms de ces...

Jean Sirchis : Pardon ?

I. : Est-ce que vous vous souvenez de certains noms de ces gens-là ?

Jean Sirchis : Un des... des "faussaires", entre guillemets, les plus connus, dont je me souviens, c'était Léon Roitman. Les frères Roitman ont joué un très grand rôle dans toute la vie clandestine de l'A.J.

I. : Et l'argent ?

Jean Sirchis : Pardon ?

I. : L'argent... il fallait de l'argent pour faire ça ?

Jean Sirchis : L'argent arrivait de Suisse par des filières que je ne connais pas. Nous étions jusqu'à la fin 42 en relation avec une société dite fiduciaire, à Toulouse, qui recevait cet argent et qui nous le restituait. Par la suite, j'ai été chargé, au cours d'une mission, d'aller chercher une somme très importante dans une banque de Toulouse, sous la protection de quelques amis en armes, mais... j'avais en main un chèque, on m'a remis de l'argent, je ne sais pas d'où il venait et je l'ai simplement transmis à un de mes chefs qui m'accompagnait. Donc là, c'était une filière complexe et que je ne connaissais pas très bien.

I. : Et donc ce ne sont pas les demandeurs de faux papiers qui payaient ?

Jean Sirchis : Pardon ?

I. : Les demandeurs... les personnes qui avaient besoin de faux papiers ne payaient pas pour avoir ces papiers ?

Jean Sirchis : Ah non, non, non, certainement pas. Certainement pas. L'argent qui nous était destiné, c'était de l'argent... qui permettait de payer ce qu'on peut appeler la solde des... des membres de l'A.J. et de subvenir à leurs frais, par exemple les voyages, les repas et autres. Non, non, les documents n'étaient pas vendus.

I. : Alors donc, ça c'est le deuxième type de mission... est-ce que vous aviez en d'autres ?

Jean Sirchis : Toujours à Toulouse, j'avais la charge de quelques dépôts de vêtements... Il fallait pour traverser, pour franchir les Pyrénées, surtout en hiver, il

fallait un équipement adéquat, qui était de très loin ressemblant à l'équipement actuel, mais il fallait de bonnes chaussures, il fallait des vêtements chauds et... j'ai été chargé de louer quelques appartements dans le centre ou les environs de Toulouse, pour y entreposer un certain nombre... une certaine quantité de vêtements. Donc j'étais un de ceux qui après avoir loué les dépôts étaient en charge de leur surveillance, nous étions plusieurs d'ailleurs et... c'était l'une de mes missions.

I. : Et comment vous vous y preniez pour louer un appartement ? Vous utilisiez votre fausse identité ?

Jean Sirchis : J'avais une fausse pièce d'identité bien sûr, et j'avais surtout des papiers de représentant de commerce, qui... et aussi des papiers d'étudiant... selon le cas, je présentais l'un ou l'autre. Mais ce papier de représentant de commerce m'a beaucoup aidé dans ce genre de transactions.

I. : Encore d'autres missions à ajouter à celles-là ou bien ?

Jean Sirchis : D'autres missions... écoutez, il y en a certainement eu d'autres, mais je ne les ai pas toutes inventoriées dans ma mémoire, je m'en souviendrai peut-être au cours de la discussion, mais pour le moment je n'en ai pas souvenance.

I. : Alors si vous le voulez bien, on peut peut-être évoquer maintenant, ce personnage dont le rôle semble avoir été d'après vous si important, Raoul Léons donc... Belge, Juif je ne sais pas, alors là je vous laisse en parler parce qu'au fond, si je me souviens bien de ce que vous m'avez dit, lors du premier entretien et hors entretien, c'est d'abord quelqu'un du corps franc, ce monsieur... Je vous laisse en parler à votre aise.

Jean Sirchis : Oui... D'abord, Léons, c'était un personnage très complexe... très attachant. Ma première rencontre avec lui, c'était au tout début d'un maquis... du maquis juif avant son intégration dans le corps franc, lequel corps franc d'ailleurs n'a été créé qu'en... qu'après avril 44, hein. Donc je l'ai rencontré dans cette ferme qui avait pour nom Biques, et... il apparaissait...

I. : Vous vous souvenez de la date approximative au moins de cette rencontre ?

Jean Sirchis : Début 43. Il était... on pouvait le... on le remarquait très facilement d'abord par son aspect physique, il était grand, blond... très volubile et en même temps il affectait volontiers un flegme... anglais et... il avait une... une expérience manifeste dans la direction des hommes, hein ! C'est quelqu'un qui savait donner des ordres et qui savait les expliquer. Socialement, il était très attachant, il plaisantait très souvent... étant donné son âge, il avait à l'époque, autant que je me souviens, 25 ans... il apparaissait plutôt comme notre grand frère dans le maquis tout en ayant l'autorité nécessaire pour nous donner les ordres qu'il fallait et nous diriger. Et quand je disais que c'est un personnage complexe, cela vient de ce qu'on connaît de sa personnalité aujourd'hui. A l'époque pour nous tous, il était Belge, or je crois vous

avoir dit que j'ai vu au cours de mes recherches un passeport de Raoul Léons selon lequel il était néerlandais. Pour nous tous il était officier de réserve de l'armée belge, et il s'est présenté comme... à nous... comme lieutenant de l'armée belge et en même temps comme étudiant en médecine... donc vous voyez il y a là une... il n'y a pas une confusion, mais si il était étudiant en médecine et officier de l'armée belge, il ne pouvait être que médecin auxiliaire, je crois, à moins que dans l'armée belge il ait... il ait dissimulé sa qualité de médecin et qu'il se soit contenté de servir comme cadre de l'armée belge. Autre information que nous avons de lui, il s'est replié avec l'armée belge en France et... pour éviter d'être fait prisonnier... et il est resté en France surtout dans la région de Toulouse... il a pris contact avec la Résistance française et est devenu rapidement un important responsable local, plus exactement chef de secteur de l'Armée Secrète, important mouvement de Résistance français... et cette information-là, elle est beaucoup plus, je dirais, tangible, que les informations précédentes que je viens de donner, puisque elle est reprise dans plusieurs documents, dont celui... le livre de Anny Latour et le livre de... de David Knout. Donc il était manifestement chef de secteur de l'Armée Secrète. Dans quelles circonstances a-t-il prêté serment à l'A.J. ? Était-il Juif ou demi-Juif ? Je n'en sais rien. Je ne sais pas. Pour ajouter au mystère de Raoul Léons, je précise que son frère qui vit à Bruxelles et qui est le seul survivant de sa famille, est un catholique fervent. Donc, mystère supplémentaire. Pourquoi et comment Raoul Léons a prêté serment à l'A.J., c'est une inconnue. Mais étant donné sa qualité de militaire de carrière ou de réserve, étant donné ses attaches avec la Résistance française, dès sa prestation de serment à l'A.J., il a été requis pour exercer des responsabilités importantes, et la mi-43 était l'époque du tournant de la politique et de la Résistance en France, n'est-ce pas ! C'était l'époque où la Main Forte, au travers de l'évolution de la situation... militaire en France... s'est transformée en A.J. avec objectif affiché tout au moins, de participer au combat pour la libération de la France et c'est dans ce cadre-là que Raoul a été chargé par les dirigeants de l'A.J., de prendre contact avec la Résistance française, d'une part pour aider militairement au passage en Espagne et d'autre part pour la création d'une unité armée de l'A.J. au sein d'un maquis... d'un maquis de la Résistance française. Pourquoi cette unité a-t-elle été constituée au sein du corps franc de la Montagne Noire : c'est un domaine qu'il faudrait creuser. Pourquoi cette unité n'a-t-elle pas été constituée au sein d'un maquis de l'Armée Secrète... et pourquoi le maquis des Eclaireurs Israélites, lui, a été constitué dans une autre unité de la Résistance ? Là, il y aurait des recherches à faire et tout ce que j'ai tenté dans ce domaine ne m'a pas permis de répondre à la question, les informations que j'ai essayé d'obtenir auprès des témoins de l'époque, ne m'ont pas satisfait et c'est une question importante parce que le corps franc de la Montagne Noire est une unité qui... se particularise d'une manière très précise au sein de la Résistance dans le Midi de la France. C'est un maquis créé par l'Intelligence Service anglais, hein, plus particulièrement par des membres du SOE, Special Operations Executive. Le... le maître d'œuvre, c'était un certain Richardson, parachuté en France pendant l'Occupation et son adjoint était un Français qu'il a recruté, un certain Sévenet. Tous deux membres du SOE et... ce SOE a en premier lieu, et même par la suite, recruté au sein de l'Armée française de l'Armistice, de l'armée de Vichy, donc la plupart des membres étaient très politisés, ils étaient à la fois maréchalistes et à la fois... je dirais très portés sur la revanche contre l'Allemagne.

Cette armée de Vichy, une fois dissoute, a constitué des... avant d'être dissoute, a constitué des dépôts d'armes clandestins dont beaucoup ont été livrés aux Allemands, mais dont certains ont pu être sauvés. Donc le corps franc de la Montagne Noire est parti de là, c'était une unité très nettement orientée à droite, hein, et je dirais même fortement anticommuniste. Les... les quelques conversations que j'ai eues sur place avec des cadres... m'ont dit : «Oui, nous, pour le moment, on s'attaque aux Allemands et après on règlera nos comptes avec les communistes.» Voilà la mentalité... la mentalité de l'endroit. Il faut dire que ce maquis a eu beaucoup de difficultés avec les dirigeants de la Résistance locale. On n'aimait, ni sa tendance à grouper beaucoup de gens au même endroit... on n'aimait pas son... son ambiguïté vis-à-vis de Vichy... on n'aimait pas l'influence anglaise et... Donc pourquoi l'A.J. a-t-elle atterri là, alors que Raoul Léons était un membre de l'Armée Secrète ? Peut-être que l'Armée Secrète n'a pas voulu d'un corps autonome... mais là il y a quelque chose à creuser. Voilà ! Que puis-je ajouter d'autre sur cet épisode ? Oui... donc après l'arrestation de nos deux contacts à Alban, je me trouvais à Biques à ce moment-là, nous avons décidé en l'espace d'une heure d'abandonner les lieux...

I. : Donc c'est toujours le début de 43 ?

Jean Sirchis : Non, là ça se situe... le début de 43, c'est l'implantation du maquis...

I. : Oui.

Jean Sirchis : Mais cet épisode-là, l'abandon... se situe au début de 44, donc presque un an après.

I. : Donc à la suite de l'arrestation...

Jean Sirchis : Un an au cours duquel Biques a servi de lieu de passage et de lieu d'instruction, avec des changements d'implantations dans d'autres fermes suivant les effectifs, etc. Donc après, au début 44, nous apprenons l'arrestation de ces deux... de ces deux liaisons à Alban. Donc la décision d'abandonner les lieux a été prise très rapidement, c'était la tombée de la nuit, nous avons bivouaqué dans la nature, comme nous attendions des instructions pour savoir où aller. Nous avons passé la journée dissimulés dans la nature et ce n'est qu'en fin de soirée que nous avons appris notre destination, c'était Martinou à 5 ou 6 km au-dessus de Lacau. Et nous avons marché, nous avons effectué le trajet pendant la nuit, nous sommes arrivés le matin et après quelque repos, nous avons été intégrés dans le corps franc, l'unité Bleu Blanc n'existait pas encore. Nous étions le corps franc... non, excusez-moi de rectifier... le corps franc n'a pris naissance que quelques semaines plus tard, après l'attaque de la fin avril. Là, c'était le maquis je ne sais pas de quoi, probablement de l'Organisation de Résistance de l'Armée... mais nous étions intégrés individuellement... et pendant, je dirais, deux semaines, j'ai vécu la vie... même trois semaines... j'ai vécu la vie de cette armée dont je dis quelque part... qu'il ressemblait à une garnison de temps de paix... Biques aussi ressemblait à un lieu de vacances du temps de paix, alors que le maquis de Martinou, lui, du fait de son

effectif et de son encadrement et de son armement, c'était un casernement du temps de paix, donc avec toutes les activités... d'instruction, de discipline militaire, de corvées... de corvées et autres. Voilà. Alors jusqu'à l'attaque de fin avril 44 à laquelle je n'étais pas présent, nous étions donc incorporés individuellement et... tout en gardant des liens avec Raoul et Pierre Loeb qui était son adjoint... contacts qui nous ont appris que des pourparlers avaient lieu pour constituer une unité spécifique des gens qui venaient là-bas. Voilà. Donc... que puis-je ajouter d'autre ? Je crois vous étiez parti sur...

I. : On était partis sur le rôle et la personnalité de Raoul Léons.

Jean Sirchis : La personnalité de Raoul... Effectivement j'ai fait une grande parenthèse.

I. : Non, mais très importante.

Jean Sirchis : Mais c'était toujours autour du rôle de Raoul. Eh bien, Raoul ne nous a pas accompagnés durant la marche de nuit pour rallier le maquis de Lacauene... Martinou-Lacauene... c'est Pierre Loeb qui nous a conduits... nous avons retrouvé Raoul là-bas sur place. C'est vrai que Raoul à Biques venait nous voir en voiture... donc c'était un personnage... et il a rallié le maquis là-bas en voiture et... dès l'abord, il avait un rôle très important dans ce maquis, il était l'un des quatre chefs d'escadron. Pourquoi escadron ? Parce que le noyau de ce maquis était constitué d'une unité de cavalerie de Castres ou d'Albi. Donc ces gens ont gardé la terminologie... une section d'infanterie était un escadron et... les membres s'appelaient des cavaliers... sans chercher des chevaux ou des chars, il n'y en avait pas, nous étions néanmoins des cavaliers... et Raoul était l'un des quatre chefs d'escadron de ce maquis. Il faisait partie de l'état-major. Encore une question : quel lien a-t-il gardé avec l'A.S., l'Armée Secrète, dont il était chef de secteur ? C'est probablement avec des... des problèmes qu'il est passé de l'Armée Secrète au maquis de l'Organisation de Résistance de l'Armée, puisque ça s'appelait comme ça à l'époque, mais je suppose que son personnage, son rôle a dû souffrir de ce passage. Mais encore une fois je ne pense pas qu'il s'agisse de versatilité de sa part, de fantaisie ou d'esprit d'aventure... je suppose, mais sans la moindre preuve, que il a cherché un maquis où constituer une unité de l'A.J. L'Armée Secrète n'ayant pas marché, il s'est orienté vers l'Organisation de Résistance de l'Armée. Voilà. Donc la dernière image que je garde de Raoul, dans ce maquis, c'est un rassemblement... à l'occasion du lever des couleurs, c'était traditionnel... le matin, lever, le soir, baisser les couleurs... et c'est lui qui dirigeait la cérémonie... nous étions à peu près 200 groupés autour du drapeau avec... exécution des instructions de Raoul et... un petit avion de reconnaissance s'est mis à tourner au-dessus du site. Evidemment tout le monde l'a remarqué, mais discipline militaire oblige, nous étions au garde-à-vous, nous sommes restés sans bouger. Raoul a regardé l'avion, il a donné discrètement l'ordre de se mettre au repos... l'avion a tourné, il est parti et après donc... mais on a tous été impressionnés par son calme, parce que cet avion qui tournait autour du site ne pouvait être qu'un avion de reconnaissance allemand... il n'existait pas d'aviation de tourisme à l'époque... et pour nous ça avait une assez grande

signification... est-ce que cet avion allait être suivi d'une escadrille de bombardement ou pas... donc il est resté d'un calme que nous avons tous admiré avant de... d'ordonner la dispersion. Dans l'après-midi de ce rassemblement, Raoul m'a donné pour instruction de monter la garde sur un chemin... il y avait la garde toutes les deux heures comme dans l'armée... sur le chemin qui menait au site... et c'est la dernière fois que je l'ai revu avant la Libération. J'ai quitté aussitôt après avoir monté la garde... j'ai quitté l'endroit et je n'y suis revenu qu'une dizaine de jours après, pour m'informer sur ce qui s'était passé, c'est-à-dire l'attaque. Alors j'ai revu Raoul après la Libération... j'ai revu Raoul... mais j'en ai beaucoup entendu parler [toux] avant, à cause du fameux épisode de la rue de la Pomme... rue de la Pomme où, je rappelle, il y avait des va-et-vient qui étaient absolument injustifiés et... irresponsables à l'époque... je ne sais pas si Raoul en porte une part de responsabilité, mais je m'apprêtais un jour sur ordre à venir rue de la Pomme avec un paquet de vêtements que j'avais... que j'avais pris dans un des dépôts dont j'ai parlé... destiné à des jeunes qui s'apprêtaient à aller au maquis le lendemain et que je devais d'ailleurs convoier... et ces jeunes attendaient, il y en avait cinq ou six, ils attendaient rue de la Pomme, hein, donc... c'était presque un... un lieu de rendez-vous officiel. Et arrivé rue de la Pomme avec mon paquet, je suis monté au troisième étage et j'ai remarqué que... que la porte était entrebâillée et en essayant de la pousser, j'ai remarqué qu'elle était fermée par une ficelle très fine avec un petit bout de carton et sur ce bout de carton il y avait un tampon. Bon, je n'ai pas pris le temps de lire le tampon, j'ai immédiatement réalisé qu'il y avait eu quelque chose d'inhabituel et je suis redescendu tranquillement, toujours avec mon paquet, mais en empruntant un autre itinéraire et sur cet itinéraire, j'ai remarqué, à quelques mètres de la maison, des longues traces de sang... Donc là bien sûr, ça m'a... j'ai eu la confirmation qu'il y avait eu un drame et j'ai... je suis rentré chez moi, puisque c'était la fin de la journée, j'ai... je suis allé le lendemain au rendez-vous de repêchage, qui n'était pas la rue de la Pomme pour de bonnes raisons, mais qui était à un autre endroit... et c'est là que j'ai rencontré Albert Cohen, lequel m'a raconté que... m'a raconté ce qui s'était passé. Donc... Sarah Fixman et Thomas Bauer étaient là avec quelques jeunes en partance pour le maquis... la Milice est arrivée... Sarah Fixman et Thomas Bauer... je ne sais pas comment, il l'a... il l'a appris... mais ont commencé à jeter sur les miliciens tous les objets qui leur tombaient sous la main. Je crois qu'ils l'ont appris par un des jeunes qui a été arrêté par la Milice, emprisonné et libéré à la Libération... donc les miliciens ont ouvert le feu, tué Sarah Fixman et blessé Thomas Bauer. Là-dessus Raoul arrive, n'est-ce pas... et là c'est le témoignage de Raoul... il ouvre la porte et il voit le... le cadavre de... de Régine et le presque cadavre de Thomas Bauer, puisque il n'est décédé que le lendemain, mais il était déjà très grièvement blessé... il voit les miliciens... c'est alors qu'il a eu un... un réflexe... il a bousculé les miliciens qui lui ont tiré une balle dans la cuisse, mais... il a eu un réflexe en descendant, malgré sa blessure, les escaliers quatre par quatre, il s'est mis à crier : «A moi, la Milice !», n'est-ce pas. Donc les miliciens ont été un peu... surpris... il semblerait qu'il y ait eu un milicien de garde en bas qui a été complètement... encore plus surpris et Raoul en a profité pour filer et je crois que les traces de sang que j'ai relevées en partant, c'étaient celles de Raoul. Il a été... d'après le médecin que j'ai interrogé sur la blessure... c'était une blessure qui saignait beaucoup. Donc... je crois que je suis arrivé là... au départ des miliciens qui se sont mis à courir après

Raoul et ont réalisé leur erreur et dont l'un a eu le temps et le réflexe de ficeler la porte et de mettre le tampon de... tampon qui devait être celui de la Milice. Malheureusement, plusieurs autres jeunes sont venus au rendez-vous, parce qu'ils avaient des rendez-vous échelonnés et ceux-là ont été pris et on n'en a plus eu aucune nouvelle. Nous n'avons eu de nouvelles que des trois jeunes qui ont été amenés par la Milice après la fusillade et... ils ont dû probablement... je crois que l'effectif des miliciens... ils étaient deux en haut et un en bas... ils se sont partagés les rôles... l'un d'eux a dû courir après Raoul, un autre a dû mettre la ficelle et un troisième a dû tenir en joue les jeunes qui... qui... n'ont pas participé au combat, qui ont dû se tenir dans un coin de la pièce sans savoir quoi faire et... donc ces trois jeunes-là ont été emprisonnés à la prison Saint-Michel... je crois qu'ils ont côtoyé André Malraux qui était aussi à la prison Saint-Michel à l'époque... ils ont été battus, torturés, mais ils s'en sont tiré. Quant aux jeunes qui sont montés après, à un moment où la Milice avait installé une souricière, ils ont été pris et il n'y a jamais eu de nouvelles. Donc... alors je termine... quand j'ai revu Raoul, c'était à la caserne Caffarelli de Toulouse, en uniforme de... de chef de bataillon du 1^{er} régiment des Forces Françaises d'Intérieur de la Haute-Garonne. Donc, il boitait un petit peu...

I. : A quelle date ?

Jean Sirchis : C'était vers la... c'était le 20, 21 août 44. Donc il boitait un petit peu... il avait un uniforme parfaitement soigné et... il était quelqu'un d'important dans cette caserne, donc il faisait partie de l'état-major. Comment a-t-il pu aller là... bon, je suppose que ce sont ses relations avec l'Armée Secrète, son... son fait d'armes lors de l'affrontement avec la Milice et je crois qu'après avoir été secouru une première fois par un médecin ami qui habitait dans les environs du lieu de l'attentat, il a été conduit chez un médecin résistant qui a dû répercuter ce qui s'était passé, donc cela a pu probablement favoriser le choix de Raoul comme un des cadres importants du régiment. Et je ne l'ai plus revu depuis. Ce que je sais par des témoignages indirects, c'est que vers la... vers septembre ou octobre... alors que son unité était en ordre de marche pour rejoindre le front des Vosges... ou de l'Alsace, je ne sais pas... on lui a dit qu'à la suite d'un accord franco-belge, à la demande de la Belgique, tous les ex-militaires belges devaient rejoindre la Belgique sous peine d'être privés de la nationalité belge. Voilà. Alors on lui a proposé de rejoindre la Légion Etrangère, il a refusé, il est... il est parti et il n'a plus donné signe de vie, donc... il n'a plus donné signe de vie à la Résistance, ni française, ni à l'A.J. Voilà.

I. : Donc à ses anciens camarades de combat, disons. C'est-à-dire que vous... vous et vos camarades n'avez plus eu de signe de vie ?

Jean Sirchis : Plus de signe de vie. Je suppose qu'il a tenu rigueur à l'A.J. de ne pas l'avoir suffisamment défendu, de ne pas lui avoir proposé peut-être d'aller en Palestine... peut-être ne voulait-il pas aller en Palestine. Mais je crois qu'il a été très, très profondément affecté par... cette page qu'il a été forcé de tourner de la Résistance française. Donc il est reparti en Belgique, il n'a plus voulu entendre parler de Résistance, je crois qu'une partie de sa vie qui a suivi... a eu pour cadre le

Congo, et il est mort à Bruxelles en 88... je crois qu'il devait avoir une soixantaine d'années. Voilà.

I. : Alors... commencent alors l'histoire et le travail des historiens... et vous dites dans votre conférence, enfin dans la retranscription de votre conférence que vous m'avez passée, que les historiens qui se sont intéressés à cette histoire le... ou bien le passent carrément sous silence ou lui consacrent vraiment très, très peu de place, alors que vous en faites quelqu'un de clé. Comment expliquez-vous ça ?

Jean Sirchis : Les historiens qui se sont interrogés... à l'A.J... sont très peu nombreux. Le plus célèbre d'entre eux, c'est Lucien Lazare... mais j'ai été le témoin de travaux d'historiens récents... effectués dans l'entourage d'un noyau pourtant très confirmé dans l'histoire de la Résistance et l'histoire de la Résistance du Midi toulousain et j'ai été témoin notamment d'une thèse effectuée par une étudiante, laquelle constitue une falsification... volontaire ou... je l'espère que non... mais inconsciente... du rôle de Raoul dans la Résistance. Les deux seuls ouvrages qui parlent le plus objectivement du rôle de Raoul sont deux ouvrages anciens qui paradoxalement sont des ouvrages qui dans l'ensemble ne sont pas objectifs, puisqu'ils ne reflètent que les vues de quelques anciens de l'A.J. et... mais qui par le fait de circonstances sont... traduisent de la façon, à mon avis, la plus vraie, le rôle de Raoul et la raison pour laquelle Raoul a été oublié par la suite.

I. : De quels ouvrages s'agit-il alors ?

Jean Sirchis : Alors, l'ouvrage le plus documenté c'est celui d'Anny Latour, qui s'appelle : "La Résistance Juive en France" et... le premier, c'est celui de David Knout, qui s'appelle également : "La Résistance des Juifs en France". Les deux disent de la manière la plus claire que Raoul est le créateur du maquis juif du Tarn, l'initiateur de l'incorporation de ce maquis dans le maquis de Lacaune et expliquent... surtout Anny Latour... pourquoi Raoul a eu des difficultés non seulement au corps franc par la suite, mais pourquoi le rôle de Raoul a été minoré. Et Anny Latour explique très bien la raison par cette dualité de commandement et la difficulté dans laquelle s'est trouvé Raoul... elle l'explique de la manière la plus claire. Et je peux dire que les quelques bribes de souvenirs que j'ai de l'époque, à des places qui n'étaient pas déterminantes, confirment les dires d'Anny Latour.

I. : Mais dans ce cas-là... il n'y a pas occultation, ni même sous-estimation alors de son rôle... aux termes mêmes de ce que vous venez de me dire ?

Jean Sirchis : Bon... ce que je viens de vous dire, n'est pas tout ce que j'ai à dire, puisque j'ai quand même parlé de la thèse qui a été faite, où il y a non seulement occultation, mais une vraie falsification, mais... il existe dans l'ouvrage de Lucien Lazare... des interviews d'anciens de l'A.J. et... il existe d'autres ouvrages, notamment un ouvrage qui est paru à l'occasion du cinquantième de la Libération où ces mêmes interviews sont... reproduites et où des anciens de l'A.J... je regrette de le dire pour mes camarades... se donnent un rôle qu'ils n'avaient pas eu et que Raoul avait à leur place, n'est-ce pas. Alors, pourquoi... l'ont-ils fait ? Il y a une

grande part de responsabilité de Raoul qui a fermé la porte et qui l'a voulu, par... par rancœur personnelle du sort qui lui a été réservé, il n'a plus jamais voulu reprendre contact ni avec les anciens de la Résistance française, ni avec l'A.J., qui dans une certaine mesure aurait pu mieux le défendre qu'elle n'a fait. Et il y a eu d'autre part un adage... il y a eu d'autre part... l'application d'un adage dont je vous ai parlé avant de venir ici, c'est la... la nature a horreur du vide... une expression plutôt qu'un adage... Lorsqu'une place est à prendre, il existe beaucoup de gens qui s'engouffrent pour... pour la prendre, hein, et c'est malheureusement... c'est malheureusement ce qui s'est passé... et ça s'est passé jusqu'à... jusqu'à... je dirais... à un niveau qui peut être ridicule, puisque j'ai lu au travers des relations de souvenirs personnels, qu'il y a eu jusqu'à quatre adjoints de Pierre Loeb... premier adjoint, hein, parce qu'il y en avait qu'un seul... mais il y a eu jusqu'à quatre adjoints de Pierre Loeb dans le commandement du groupe... du groupe Trumpeldor. Il faut dire que... l'histoire n'a pas été aisée en raison de la complexité des faits. On peut voir par-ci, par-là, y compris dans le document que je vous ai remis du corps franc de la Montagne Noire... que le chef du groupe Trumpeldor était un certain... Lévy Leblond, qui a été d'ailleurs fusillé par les Allemands dans les premiers jours d'août 44, et... mais c'est toujours cette histoire floue... les uns admettent qu'il était le chef du groupe juif et d'autres le contestent. Lévy Leblond n'a jamais été membre de l'A.J., c'est un officier de carrière, converti au protestantisme qui s'est trouvé après le départ de Raoul Léons vers le 20 juillet 44... départ en plein accord avec les gens du corps franc et départ qui fait suite à un ordre donné par Toulouse, pour qu'il constitue, à Toulouse, un corps franc de l'A.J. en prévision des combats de la... de la Libération. Il se trouve que il a dû anticiper ce combat, puisqu'il a été blessé deux jours plus tard rue de la Pomme. Donc Raoul s'en va et on cherche un chef pour le groupe Trumpeldor. Pierre Loeb ne faisait pas l'affaire, puisque il était sous-officier, il était adjudant, or dans un autre maquis on l'aurait probablement nommé officier et l'affaire aurait été conclue. Mais chez les anciens de l'Armée de l'Armistice, pas question, un adjudant est un adjudant, il faut qu'il soit coiffé par un officier. Et l'officier qu'on a trouvé était Lévy Leblond qui loin d'être chef de l'unité Bleu Blanc a remplacé Raoul comme chef d'escadron d'une unité d'une centaine de jeunes dans lequel il y avait l'unité Bleu Blanc. Donc voilà certains aspects historiques qui sont quelquefois soit occultés, soit aliénés, mais... en compulsant plusieurs documents on arrive à la vérité.

I. : On arrête ici, parce qu'on me fait signe qu'il nous reste trois minutes de cassette.

Jean Sirchis : Ça continue à tourner ?

I. : Alors là on va arrêter... on va arrêter sur ceci, évidemment nous reprendrons plus tard.

[Interruption.]

Quatrième partie – 1^{er} mars 2000

Dernières actions avant la Libération – Presse clandestine – Etudes de chimie –
Début de la vie professionnelle – Retour sur la possibilité d'un départ en Palestine –
Associations mémorielles – Archives de l'Armée juive

I. : Je pense qu'on est arrivés au point où nous pouvons aborder la fin de la guerre, la libération de Toulouse notamment... je suppose que vous étiez à Toulouse... et peut-être après faire un bilan... un bilan presque quantitatif de l'A.J., c'est-à-dire de : qui finalement est vraiment passé du côté de l'Espagne, ou en tout cas qui est parti de France, qui arrive vraiment en Palestine, qu'est-ce qu'ils y deviennent, que deviennent les autres, etc. Mais d'abord, la fin de la guerre. On en était restés à avril 44 et l'attaque des Allemands, le décrochage... que se passe-t-il alors après... c'est-à-dire le débarquement, puisque tout ça fait partie d'une stratégie globale qui vise à utiliser les grands maquis de France sur les arrières des Allemands dans la perspective d'un débarquement allié massif qui va se produire évidemment en juin 44. Alors donc à partir de ce moment-là que devient le... non seulement l'unité Bleu Blanc ou groupe Trumpeldor à ce moment-là et l'A.J. plus généralement ?

Jean Sirchis : Après l'attaque de la fin avril 44, le corps franc s'est transporté, tout au moins le maquis qui a formé le corps franc par la suite... a décroché après l'attaque allemande et s'est replié vers le sud du département du Tarn aux confins de l'Aude et l'escadron ou le peloton Bleu Blanc pour sa part a occupé un site qui était près d'un village du nom de Lespinassière et il est resté là un certain nombre de semaines jusqu'au moment de l'attaque généralisée des Allemands contre les différents sites d'implantation du corps franc de la Montagne Noire qui avaient été créés à ce moment-là. Cette dénomination vient de l'appellation de la région Montagne Noire... vers lequel le corps franc s'est replié après l'attaque d'avril 44. Mais les combats devenant de plus en plus intenses, parce que les Allemands voulant garder la route stratégique de la Méditerranée après le débarquement du 6 juin... a harcelé le corps franc... harcèlement qui est devenu de plus en plus intense après le débarquement en Normandie... le corps franc, à un certain moment a dû se fractionner en unités plus petites et ordonner la dispersion à un certain nombre d'effectifs de ses unités en leur laissant le choix de leurs mouvements. C'est ainsi que l'effectif du groupe Bleu Blanc Trumpeldor a été réduit et qu'un certain nombre d'entre eux ont regagné Toulouse dans l'espoir de reprendre contact avec l'état-major de l'A.J. Cet afflux d'effectifs soudain a désarmé l'état-major en question, qui a eu à faire face à la recherche de logements et de prise en charge. L'affaire n'a pas été très bien gérée, puisque l'un des membres du corps franc a été arrêté en pleine rue de Toulouse, reconnu par un Allemand qui avait été fait prisonnier au corps franc et qui avait été... qui s'est échappé lors du harcèlement des unités allemandes sur le corps franc... donc il a reconnu ce garçon qui a été arrêté à Toulouse, emprisonné à la prison Saint-Michel, où il a retrouvé les trois garçons arrêtés rue de la Pomme. Et... une autre victime de cette dispersion a été David Blum qui, cherchant le contact, est aussi allé rue de la Pomme et il a été intercepté là par la Milice et déporté.

Donc... cette dispersion décidée sous l'emprise de la menace qui régnait sur... les unités armées dans le Tarn... a été improvisée et a eu des conséquences... assez dramatiques. En dehors de l'unité Bleu Blanc, un autre membre du corps franc, à la suite de l'ordre de dispersion, a regagné Toulouse dont il était probablement originaire et il a été tué lors des combats de la Libération. Donc son nom figure sur le mémorial du corps franc. Que puis-je ajouter à cela sinon que entre le débarquement du 6 juin 44 et la libération de Toulouse qui est intervenue à la fin août... non, le 19 août exactement, le... notre activité a été marquée par beaucoup d'improvisation et de recherche d'objectifs. Il faut dire que les voies de communication avec l'Espagne étaient de plus en plus dangereuses du fait premièrement d'un renforcement du contrôle des Allemands sur le trafic, du fait du sabotage de la Résistance sur les lignes de chemin de fer... donc au lieu de convoier ces gens vers l'Espagne, il fallait en prendre à charge une grande partie, les loger... et il était difficile de les envoyer dans le maquis dont on ne savait pas très bien où il se trouvait. Donc... entre juin, disons la mi-juin 44 et la libération de Toulouse, il y a eu beaucoup de... beaucoup de tâtonnements, beaucoup de recherches de... d'objectifs, de sorte que nous étions plusieurs à Toulouse à essayer d'envisager des solutions par nous-mêmes, à nous demander si nous ne devions pas nous-mêmes perpétrer des attentats contre... contre les Allemands, soucieux que nous étions de rester inactifs[?]. Et néanmoins nos tâches telles que... les tâches semblables à celles que nous avons accomplies auparavant, se poursuivaient dans des conditions beaucoup plus difficiles... j'ai normalement participé à un convoi vers l'Espagne de quatre garçons et nous nous sommes trouvés devant... ce qu'on appelle un transbordement... la voie avait sauté et il fallait parcourir un certain nombre de kilomètres à pied pour trouver un autre train qui nous attendait près d'une gare proche. Nous avons dû chercher refuge dans un bois pour passer la nuit, nous avons été contrôlés par des patrouilles, heureusement notre tenue nous classait parmi les gens fréquentables et présentables et les papiers étaient suffisamment convaincants donc... ce convoi s'est passé d'une manière plus imprévue que les autres, mais il a tout de même eu lieu. Et puis un jour, la veille du 19 août 44, nous avons été alertés par une série d'explosions qui se déroulaient dans les environs immédiats de Toulouse et nous en avons déduit que les Allemands se retiraient, puisque quelques jours auparavant les Alliés avaient débarqué en Provence, donc les Allemands de cette région, craignant d'être pris en tenaille entre les troupes alliées du débarquement de Normandie et celles qui avaient débarqué en Méditerranée, se retiraient. Et s'est normalement retirée en passant par Toulouse, la fameuse division Das Reich, division blindée qui a eu l'attitude que l'on connaît à Oradour-sur-Glane et sur tout son parcours. Rien n'a été fait dans la région de Toulouse pour empêcher cette division et les autres troupes à rejoindre leurs objectifs, ce n'est que beaucoup plus au nord que... dans le Limousin... que les accrochages ont eu lieu. A Toulouse, proprement dit, il y a eu des escarmouches... il y a eu des escarmouches entre différents groupes de Résistance et les arrières-gardes allemandes. Ces escarmouches ont été très coûteuses en victimes du côté de la Résistance parce que encore une fois, la Résistance était mal armée, mal commandée... mal informée sur la tactique à adopter et il y a eu beaucoup de pertes dans les environs de Toulouse, à Toulouse même, à différents endroits de passage des troupes qui se repliaient et essentiellement à la gare principale de Toulouse, la gare Matabiau où les résistants

armés de la gare, essentiellement des cheminots, se sont mis en tête de vouloir faire prisonniers les Allemands qui occupaient la gare et qui n'étaient[?] parmi les Allemands les plus virulents de l'armée allemande. Et c'est ainsi que ayant récupéré des armes des dépôts, les cheminots se sont mis à harceler les quelques dizaines d'Allemands qui étaient retranchés dans la gare et qui étaient néanmoins fortement armés, les coups de feu ont... attiré... le bruit des coups de feu a attiré d'autres groupes de la Résistance qui sont venus en renfort. Beaucoup d'individus n'appartenant à aucun groupe qui étaient venus là individuellement, dont moi-même et deux camarades, nous n'étions pas du tout délégués... nous avons simplement été attirés par les coups de feu et nous avons comme tout le monde fait un peu le coup de feu sur des objectifs réels ou illusoires... et je crains que beaucoup de victimes de cette gare, de ce combat à la gare centrale, aient été victimes par... par les résistants... il y a eu une centaine de morts à cet endroit... et l'un de mes camarades qui était parmi ceux du groupe Bleu Blanc dont on a recommandé la dispersion... s'est trouvé là lui aussi attiré par les... par le bruit des combats et il a eu une attitude très, très efficace en ceci que il a réussi à s'emparer d'une arme automatique appartenant à un Allemand qui était sorti de la gare et... qui avait été tué. Donc il a eu une attitude très efficace avec son arme automatique... malheureusement il a été pris à revers par des miliciens qui se trouvaient sur les immeubles faisant face à la gare et il a été très, très gravement blessé. Donc il est resté entre la vie et la mort pendant plusieurs jours à l'hôpital de Toulouse. Voilà. Par la suite pendant encore deux jours il y a eu des combats contre les miliciens sur des toits... j'ai moi-même participé à un combat qui a eu lieu autour de la cathédrale Saint-Etienne de Toulouse et j'ai appris aussi... de même qu'à la gare Matabiau les Allemands qui ont été faits prisonniers ont été évacués par l'arrière... et moi-même je... à la cathédrale Saint-Etienne, j'ai fait partie d'un groupe qui tirait sur les cloches... sur les clochers de la cathédrale et j'ai appris par la suite que les miliciens qui se trouvaient dans ces clochers avaient été interceptés, alors qu'ils essayaient de fuir mais par l'arrière de la cathédrale. Donc c'était... de Gaulle a parlé de tartarinade, quand il y a eu un échange de coups de feu, lorsqu'il est arrivé à Paris, à Notre-Dame... ça ressemblait un petit peu à de la tartarinade... malheureusement, il y a eu beaucoup de victimes... beaucoup de victimes faute de... d'ordres précis, faute de chefs compétents. Voilà. Donc la Libération est arrivée...

I. : Et alors que se passe-t-il ? Est-ce que vous avez des consignes ? Vous vous regroupez... parce que là il y a toute une période un peu d'improvisation.

Jean Sirchis : D'improvisation, de flottement.

I. : Voilà, flottement... et puis il y a la Libération, là, je suppose quand même qu'il y a un minimum de reprise en main des membres de l'A.J., spécifiquement... mais pour en faire quoi ?

Jean Sirchis : Eh bien, le flottement a continué pendant... pendant au moins une bonne dizaine de jours, hein, on ne savait pas très bien à qui on avait affaire, ni ceux que nous devions... quelles tâches nous devions accomplir. Mais il est vrai qu'en dehors de l'état-major dont... qui consistait essentiellement en Polonski, parce que

Lublin était parti à Lyon diriger un groupe qui s'était étoffé entre-temps. Donc restaient à Toulouse, Polonski, Zupraner, un membre de l'état-major... et... Albert Cohen. En dehors de cet état-major, nous étions, autant que je me souviene, encore deux... membres de l'A.J... en liberté, dont moi-même et un autre camarade, lequel s'est trouvé immédiatement engagé comme chauffeur de Polonski, parce qu'il avait le permis de conduire. Voilà. Donc Polonski s'est procuré une voiture, il avait un chauffeur. Voilà. Quant à moi-même, j'avoue que cette période de flottement me laisse un souvenir très, très amer, parce que je voyais des groupes constitués avec des chefs... armés et participants à des parades, à des revues, à des opérations... des opérations de nettoyage des environs de Toulouse et moi-même j'avais effectivement récupéré une mitrailleuse entre-temps, mais vraiment je recevais très, très peu... très, très peu d'informations. Le premier ordre concret qui m'a été donné, c'était, autant que je me souviene, le 21 août... Polonski et Zupraner ont convoqué une réunion publique des Juifs de Toulouse, en rela... réunion publique qui a été organisée en relation avec d'autres mouvements de la Résistance juive. Les représentants des E.I. qui se trouvaient... des Eclaireurs Israélites qui se trouvaient à Toulouse, les représentants de la M.O.I. et les représentants de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide... dont on apprenait l'existence à ce moment-là... on n'en avait jamais entendu parler auparavant. Et pourquoi m'a-t-on convoqué à cette occasion ? Je devais représenter l'Organisation Juive de Combat... au cours de cette manifestation et prononcer quelques paroles. L'Organisation Juive de Combat pour moi était une inconnue, je ne connaissais que l'A.J. et on m'a rapidement expliqué : «A partir de maintenant, nous nous appelons "Organisation Juive de Combat"». D'accord... bon. Donc j'ai discuté avec Zupraner de ce que je devais dire, il m'a donné quelques... un petit canevas... j'ai rédigé mon texte et je suis intervenu dans cette salle qui existe toujours, qui a très peu changé, et à ma grande surprise, la salle était remplie de Juifs. Je me demandais d'où pouvaient-ils venir, n'est-ce pas, parce que pour moi tous les Juifs étaient cachés ou dans les maquis ou déportés, et à ma grande surprise il y avait une salle d'à peu près 500 à 600 personnes, qui était remplie de gens apparemment juifs, hein, et en bonne forme... et qui évidemment ont applaudi à tout rompre les résistants qui s'exprimaient là. C'était le 21 août... donc... le 21 ou le 22... très peu de temps après la Libération. Après quoi, on m'a également demandé de m'associer à quelques groupes de résistants qui étaient venus demander des renforts à l'A.J., pour faire des opérations de nettoyage à Toulouse, dans les environs de Toulouse. Donc j'ai participé à quelques... quelques patrouilles sans grand résultat et je mesure maintenant les risques que j'ai courus, hein, parce que j'ai accompagné à un certain moment des gens dont je ne connaissais ni l'appartenance, ni la mission, rien du tout... on a simplement téléphoné à tous les groupes de Résistance pour demander des renforts et l'A.J. m'a demandé de constituer un de ces renforts et je n'ai jamais compris quelle était la mission de ces gens et donc... je crois que rétrospectivement j'en éprouve quelques craintes. Et j'ai également participé donc à quelques opérations de combat sur des toits, sans voir très bien à qui j'avais affaire ni autour de moi, ni en face, comme tout le monde... Et puis la normalisation étant venue vers la fin du mois d'août, les autorités civiles et militaires se mettant en place... l'unité Bleu Blanc... tout au moins ceux qui n'avaient pas été dispersés et qui étaient au nombre d'une quinzaine de personnes... avaient réussi à rallier Toulouse et... pendant que cette unité Bleu

Blanc se familiarisait avec la vie urbaine, après avoir passé un certain nombre de temps dans les maquis, j'ai été chargé de tenir un bureau de recrutement. Voilà. Alors un certain nombre de jeunes sont venus, et là aussi, encore une équivoque, fallait-il les inscrire pour qu'ils s'engagent dans l'armée pour la durée de la guerre ou fallait-il leur dire qu'il s'agissait d'aller se battre en Palestine... Donc là aussi j'ai traversé une période d'incertitudes et je crois que mes chefs en ont aussi été conscients, puisqu'ils ne m'avaient pas donné des ordres très précis, ni des instructions très précises. Voilà... L'unité Bleu Blanc s'étant acclimatée à Toulouse, ce bureau a été repris par Pierre Loeb, qui donc m'a succédé, et apparemment il n'a pas eu beaucoup plus de succès que moi dans le recrutement, puisqu'il est très rapidement allé à Paris avec Albert Cohen pour ouvrir ce qu'on a appelé : le Bureau de Liquidation de l'Organisation Juive de Combat. Il est resté là pendant un an ou deux, à délivrer des certificats à des anciens, à faire la liaison avec d'autres mouvements de la Résistance et puis il a repris la vie civile. Alors que Albert Cohen, lui, en 48 est parti... même en 47, est parti en Israël et... il y est toujours, je crois... il a participé aux combats de la Libération et il y est toujours. Alors qu'est-ce que j'ai fait après avoir tenu le bureau de recrutement de l'A.J. à Toulouse ? J'étais un des rares à avoir un bagage universitaire, puisque j'avais été reçu au concours d'entrée à l'Institut de Chimie en 1942 et... pour apprendre aussitôt que je ne pouvais pas être intégré en raison des lois antisémites. Donc j'avais un petit bagage universitaire et en fonction de ce bagage on m'a choisi comme administrateur d'un journal qui s'appelait "La Renaissance" et qui est paru à Toulouse d'une manière bihebdomadaire... bimensuelle pendant... je crois, plusieurs mois... qui ensuite s'est replié à Paris et qui n'a pas eu de... qui n'a pas eu d'avenir particulier, mais c'était un journal qui exprimait très nettement la doctrine sioniste, hein... la doctrine sioniste et la doctrine dure. Alors je n'écrivais pas dans ce journal, j'étais tout simplement administrateur chargé de... la logistique des abonnements et de la diffusion. Je dois dire que j'ai aussi été choisi... pour tenir ce poste dans ce journal parce que pendant la clandestinité j'avais participé à la diffusion du journal "Quand Même" qui... exprimait en termes beaucoup trop couverts, à mon avis, la volonté juive de participer à la Résistance, hein... donc je ne participais pas à la rédaction de ce journal, mais je participais à sa diffusion, je faisais partie de l'équipe qui... organisait la diffusion du journal. Jusqu'au moment où le responsable a été arrêté en même temps que l'imprimeur et les responsables de plusieurs réseaux de Résistance qui éditaient leur journal chez cet imprimeur. Donc le responsable a été déporté, lui a succédé Thomas Bauer dont j'ai parlé tout à l'heure, qui n'a pas réussi à réimprimer le journal... il fallait trouver un imprimeur, il fallait trouver des rédacteurs, il n'a pas réussi, donc ce journal n'a pas eu de suite, je crois, qu'à l'exception d'un numéro qui est paru à Paris après la libération de Paris. Voilà donc mon activité journalistique a eu une certaine continuité entre "Quand Même" et "La Renaissance". Voilà. Alors je crois avoir dit précédemment que les membres de l'A.J., ceux qui sont revenus du maquis, ceux qui ont rejoint l'A.J. après la Libération, ont été dissuadés de souscrire un engagement pour la durée de la guerre.

I. : Dans l'armée française ?

Jean Sirchis : Oui... s'engager dans l'armée française et de continuer la guerre. Certains sont passés outre, quelques-uns... surtout ceux qui avaient des liens avec les Eclaireurs Israélites lesquels sont partis au front en formation, hein. Donc ceux de l'A.J. qui avaient des liens avec les Eclaireurs Israélites les ont suivis et quelques autres membres aussi, mais en tout petit nombre. Donc nous avons été dissuadés parce qu'on nous a dit : «La guerre peut très bien se terminer en Europe sans nous... notre priorité, c'est la Palestine.» Alors comment faire ? Eh bien, il fallait continuer à acheminer des gens vers la Palestine, les filières ont changé, ce n'était plus l'Espagne, c'était l'Italie avec la complicité d'Anglais favorables à la cause, hein, avec la complicité de la Résistance française qui au lieu de rendre les armes... s'est trouvée dans l'alternative de rendre les armes aux autorités... aux autorités légales... a préféré, pour une raison ou pour une autre, d'approvisionner les réseaux sionistes et de les... de donner ses armes pour qu'elles soient acheminées en Palestine.

I. : Vous parlez de toute la Résistance française ou d'un groupe bien particulier parce que...

Jean Sirchis : Non, non, localement.

I. : Oui, d'accord. Localement.

Jean Sirchis : Ceci dit, la France a été impliquée, sous une forme ou sous une autre, dans l'aide à Israël... est-ce par anglophobie... pour des questions de rivalités franco-anglaises au Moyen-Orient... je n'en sais rien, mais en tout cas il y a dû y avoir une aide matérielle. Alors, ma position personnelle dans cette affaire, c'est que j'ai trouvé beaucoup trop d'ambiguïtés, d'imprécisions dans ce genre d'attitude et j'ai décroché de l'A.J. au début de 45, quelques mois avant la fin de la guerre où l'engagement n'avait plus aucun sens, puisque la guerre était presque terminée et j'ai tout modestement repris mes études. Voilà en ce qui me concerne.

I. : Vous avez retrouvé vos parents ?

Jean Sirchis : Mes parents...

I. : Parce qu'on les a perdus de vue en 42... début 43, si je me souviens bien. Donc que sont-ils devenus entre-temps ?

Jean Sirchis : Mes parents, je crois l'avoir dit la dernière fois, ont dû prendre la clandestinité à la fin 42, quand... moi je l'avais prise déjà avant pour des raisons de Résistance. Ils ont dû prendre la clandestinité quand le parapluie de la nationalité roumaine a cessé de jouer. Et... ils l'ont fait sans trop de difficultés, parce qu'ils avaient des relations locales, ils avaient d'excellents amis et parmi ces amis s'est trouvée une famille qui les a accueillis généreusement... moyennant finances, hein, il fallait... il fallait payer un loyer, ce qui était la moindre des choses. Et mes parents sont restés clandestins jusqu'à la Libération, jusqu'en août 1944. Je connaissais leur adresse, j'allais les voir, eux ne connaissaient pas la mienne. Donc j'ai gardé le contact avec eux, nous nous sommes revus à la Libération, ils ont repris leur ancien

domicile qui avait été complètement pillé. Ils se sont installés là et ils ont repris leur travail de marchands ambulants.

I. : Donc vous avez repris ou commencé des études... enfin repris plutôt... des études universitaires à Toulouse... des études de ?

Jean Sirchis : Chimie.

I. : Chimie.

Jean Sirchis : Institut de Chimie de Toulouse.

I. : Que vous avez achevées à Toulouse ?

Jean Sirchis : J'ai achevé... les études dans l'Institut de Chimie de Toulouse en 1949 et j'ai mis un peu plus de temps que les autres, parce que la condition financière de mes parents ne me permettait pas de subvenir à tous mes besoins universitaires et j'ai donc dû interrompre une année pour travailler et donc j'ai obtenu ce diplôme à l'Institut de Chimie de Toulouse en 1949.

I. : On ne parle pas de doctorat alors.

Jean Sirchis : Pardon ?

I. : On ne parle pas de doctorat, c'est le diplôme de fin d'études ?

Jean Sirchis : Institut de Chimie de Toulouse... c'est le diplôme d'ingénieur.

I. : Oui, d'accord. Et puis par la suite alors, vous commencez une carrière...

Jean Sirchis : Alors par la suite ma carrière a été au début assez chaotique pour différentes raisons, l'industrie et l'activité économique en 1949 étaient encore très problématiques, elles souffraient de la guerre, donc il n'était pas facile de trouver un emploi. Ensuite, l'Institut de Chimie de Toulouse n'était pas le mieux coté parmi les instituts universitaires de chimie, il passait nettement après ceux de Paris, de Lyon et de Grenoble, et mon objectif au départ était d'aller travailler dans l'industrie. J'ai donc commencé à travailler en posant ma candidature dans des journaux techniques, dans... j'ai commencé à travailler... mon premier emploi, c'était la prolongation de l'année que j'avais perdue en travaillant à Toulouse, j'ai travaillé dans une sucrerie, donc j'ai demandé à être engagé dans cette sucrerie, j'y suis resté... plusieurs années de suite, mais c'était un travail... saisonnier. Donc la première année durant mes études, j'ai participé à une saison sucrière et je suis resté le reste de l'année pour l'entretien du matériel et... la préparation de la campagne sucrière suivante. Les années d'après, on ne m'a offert que la campagne proprement dite, puisque les autres postes avaient été déjà pourvus, donc j'ai travaillé à plusieurs campagnes sucrières... j'ai fait entre-temps des stages dans différentes usines, et j'ai fini par trouver un emploi dans une usine de peinture de la région parisienne, qui ne me

convenait pas du tout... en raison de la répétitivité des tâches et de l'absence de perspectives de croissance. J'ai donc frappé à des portes universitaires et j'ai réussi à obtenir une... une bourse pour la préparation d'une thèse d'ingénieur docteur... c'est pas une thèse universitaire... dans un laboratoire de recherche. C'était très modeste comme rémunération et après avoir soutenu cette petite thèse d'ingénieur docteur, j'ai été admis au Centre National de la Recherche Scientifique à Paris où je suis resté deux ans et où mes travaux ont intéressé un département du Commissariat à l'Energie Atomique. Il s'agissait de travaux de recherches à l'aide de traceurs radioactifs et c'était un travail qui en était tout à fait à ses débuts à l'époque et des biologistes du Commissariat à l'Energie Atomique ont été intéressés par une de mes... des publications quoi... que mon directeur de thèse et moi-même avons faites et on m'a proposé d'intégrer le Commissariat à l'Energie Atomique comme ingénieur. J'y suis resté quatre ans.

I. : C'est en quelle année ça ? Votre entrée au CNRS ?

Jean Sirchis : Laissez-moi reprendre la chronologie...

I. : Oui, je vous en prie.

Jean Sirchis : Je suis resté dans l'industrie de 49 à 51, dans la recherche scientifique de 52 à 54... au Commissariat à l'Energie Atomique de 54 à 60 et en 1960, j'ai été envoyé par le Commissariat à l'Energie Atomique à la Communauté Européenne de l'Energie Atomique, l'Euratom à l'époque, où je suis resté jusqu'à ma retraite en 1990. Alors il y a un petit hiatus dans la chronologie, c'est que entre 51 et 52, j'ai dû... contrairement à tous mes camarades français qui sont passés par la Résistance, j'ai dû effectuer mon service militaire. Pourquoi ? Parce que je venais d'être naturalisé français en 1949 à l'issue de mes études, naturalisation française qui a été obtenue très facilement eu égard à mes services dans la Résistance. Mais voilà que l'armée... grande muette, elle l'était surtout à l'époque, beaucoup plus que maintenant... n'a vu en moi qu'une jeune recrue et lorsque j'ai reçu ma convocation pour rejoindre les armées, je suis allé au bureau de recrutement avec des papiers. «J'étais dans la Résistance pendant... pendant deux ans... voici toutes les preuves.» «Vous intégrez l'armée. Dès que vos papiers seront en règle, on va vous libérer.» Résultat : je n'ai été libéré qu'après un an. Et toutes mes démarches par la voie hiérarchique sont restées infructueuses ! Lorsque j'ai réclamé par la suite, on m'a expliqué : «Oui, vous savez... vous n'avez pas fait des démarches dans les formes administratives voulues...» Voilà. Donc c'est un gag qui m'a coûté une année de ma vie professionnelle. [Rire.] Bon, je le regrette sans regretter, parce que par la suite, on m'a proposé des activités d'officier de réserve... c'était très sportif, je participais à des exercices qui étaient beaucoup plus sportifs que militaires, je ne l'ai pas regretté... bon... j'ai mis... j'ai oublié cet épisode.

I. : Revenons un tout petit peu en arrière, parce que je me rends compte que je n'ai pas été jusqu'au bout de la question... sur le bilan de l'A.J... c'est-à-dire si on considère que l'objectif explicite ou implicite était d'envoyer en Palestine des jeunes

futurs combattants, alors quel est ce bilan, c'est-à-dire combien sont partis, combien sont restés ? Vous n'êtes pas parti... est-ce que vous vous souvenez pourquoi, etc.

Jean Sirchis : Donc vous me posez la question de savoir si je me souviens pourquoi je ne suis pas parti ? C'est votre dernière question ?

I. : Oui, c'est la dernière.

Jean Sirchis : Alors je précise que ce que je vous ai dit en dernier lieu... il y a eu de la manière la plus évidente un cafouillage avant et après la Libération. Plusieurs de mes camarades sont partis en Palestine, l'un d'entre eux a été tué, je crois vous l'avoir dit ce matin, mais ils constituaient de loin une minorité. La tâche impartie à ceux qui sont restés, des cadres aux sans grade, était en principe de faciliter l'émigration des... des jeunes en Palestine. Il s'agissait de rien d'autre que de faire du recrutement parmi les jeunes qui entre-temps étaient beaucoup plus jeunes que nous... que nous ne l'étions, nous, au début de la guerre... on avait forcément quatre ans de plus... que ceux auxquels nous nous adressions. Il s'agissait de recruter et de les acheminer vers des filières... italiennes ou marseillaises, hein ! Donc... par conséquent, nous avons non seulement été dissuadés de partir au front avec tous des autres camarades non juifs... mais nous avons en quelque sorte été dissuadés même de partir en Palestine, parce qu'on avait besoin de nous sur place pour le recrutement. Il y a eu là... l'origine d'un malaise chez un certain nombre d'entre nous et certainement chez moi... j'ai commencé à douter très, très vivement de... la réalité sioniste et je me suis souvenu de ce que mon père, qui avait été en Palestine dans les années 20, pour travailler comme pionnier... il avait une définition du sionisme qui disait : «Le sionisme... le sioniste, c'est un Juif qui demande de l'argent à un deuxième Juif pour en envoyer un troisième travailler en Palestine !» Alors cette boutade m'est restée et j'ai commencé très, très sérieusement à douter devant... cet état de choses où je me suis transformé, sur ordre, en administrateur de journal, dont je n'étais pas tout à fait d'accord avec le contenu, parce qu'il ne reflétait pas le combat de la clandestinité et il disait à demi-mot quel était l'objectif sans avoir le courage de dire ce que nous cherchions en réalité... c'est la raison de mon détachement progressif. Pour... les autres... dont je souligne que seule une minorité est partie... les autres sont restés... une minorité également est allée combattre au front, mais vraiment deux ou trois individus, les autres ont repris la vie civile et ont essayé de se faire une place dans la société en oubliant. Mais c'était une situation très amère, parce que nous ne savions pas exactement où nous situer, entre les combattants du front, ceux qui allaient en Palestine et qui s'apprêtaient à combattre, et nous qui étions restés là sans trop savoir ce qu'on nous demandait. Je crois que l'A.J. s'est ainsi dispersée... à l'exception de quelques responsables qui ont fait ce que je peux appeler une carrière post-Résistance, c'est-à-dire ont... tant en Palestine qu'en France... ont joué de leur action dans la Résistance pour... obtenir des positions qu'ils n'auraient jamais eues sans cela.

I. : Pendant les années alors qui vont suivre, est-ce que vous avez un engagement politique ou communautaire, associatif dirait-on aujourd'hui, juif ou non juif ou les deux ou...

Jean Sirchis : Non, pour moi la rupture avec le milieu juif a été totale, pour le désenchantement en premier lieu, et en deuxième lieu, pour des raisons... pour des raisons tout à fait géographiques. Toulouse s'est vidée des... des Juifs que je fréquentais pendant la clandestinité... un certain nombre de Juifs toulousains de longue date ont été déportés donc... les quatre ou cinq ans que j'ai passés à Toulouse l'ont été, par la force des choses, tout à fait en dehors des milieux juifs, a fortiori lorsque je suis parti à Paris, je n'avais plus aucun contact et encore moins par la suite à Bruxelles. Quant à mes engagements politiques, j'ai été à un certain moment proche des communistes, séduit par leur engagement sans équivoque pendant la guerre pour ce qui les concerne, pendant la guerre et après. Il y a bien eu l'entracte du pacte germano-soviétique, mais je crois que cet entracte n'a pas concerné les communistes juifs, ils étaient toujours en première ligne. Donc j'ai été séduit d'une part par leur comportement sans la moindre équivoque pendant la guerre... j'ai été également... je dirais... séduit est un terme trop léger... par le rôle de l'Armée Rouge pour la victoire contre le nazisme et... il était évident pour moi que sans l'Armée Rouge, nous n'aurions jamais été libérés de l'occupation nazie. Et... en dehors de ces données, j'ai... je le dis sans la moindre gêne, j'ai été séduit par la doctrine marxiste pour plus de justice et plus de paix dans le monde, mais sans aucun engagement militant de ma part, autre que la fréquentation de quelques amis très nettement communistes et... ou proches du Parti communiste. Voilà. Et cette sympathie pour les communistes s'est malheureusement diluée avec le temps, après les événements de Hongrie, un peu comme tout le monde.

I. : Alors vous êtes venu vous installer en Belgique, à Bruxelles, en quelle année ?

Jean Sirchis : 1960.

I. : Donc ça c'est au moment où vous passez au Commissariat Européen à l'Energie Atomique ?

Jean Sirchis : Exactement.

I. : Vous vous êtes marié ?

Jean Sirchis : J'ai été marié à Paris en 1956, donc presque au début de mon indépendance économique. J'ai eu trois enfants qui m'ont suivi à Bruxelles et je dois dire que ma vie à Bruxelles en dehors de ma vie professionnelle et de mes obligations familiales, était suffisamment remplie pour que je puisse m'occuper d'autre chose.

I. : Je voudrais vous demander quelque chose maintenant qui concerne la... les associations d'anciens résistants... vous êtes, ou vous avez été membre... alors je ne sais pas si vous avez été membre fondateur, mais en tout cas vous êtes toujours membre d'une association qui concerne les anciens de l'A.J., ou plus largement d'anciens résistants du Sud, je ne sais pas...

Jean Sirchis : Non, je ne suis pas du tout fondateur de l'association qui regroupe les anciens de l'A.J. C'est une association dont j'ai eu connaissance très tard et par hasard, ça s'appelle l'A.R.J.F., Association des Résistants Juifs de France, qui est le pendant des anciens de la M.O.I. mais du côté sioniste. Association dont Lublin a été président sur la fin de sa vie et qui regroupe des associations de l'A.J., mais également d'autres résistants juifs, soit de la Résistance générale, soit des gens qui ont participé à ce qu'on peut appeler la Résistance civile, c'est-à-dire le sauvetage d'enfants, mais en dehors de toute structuration. Donc c'est une organisation assez mal définie, dont le président actuel est Loinger, et dont la présidente d'honneur est Rachel Cheigam. Voilà. En ce qui concerne mon passage au corps franc de la Montagne Noire, et de ce qu'était ce corps franc avant de prendre sa dénomination définitive, je suis membre de l'association des anciens du corps franc, dont le siège est à Castres.

I. : Et vous m'avez expliqué il n'y a pas longtemps que les membres de cette association envisageaient maintenant la dissolution ?

Jean Sirchis : C'est exact... le corps franc, hein.

I. : Oui, oui.

Jean Sirchis : Non seulement ils envisageaient, mais ils ont décidé que cette dissolution aurait lieu en juillet de cette année. C'est une décision qui a été prise déjà depuis plusieurs années... a été prise à la suite de la constatation que tous les anciens arrivaient à un âge où il était très difficile de continuer à exercer une activité, à prendre des responsabilités et que comme un certain nombre d'autres associations, je crois, il fallait songer à la dissolution. La décision a été prise, je crois, il y a trois ans, même plus, et cette décision est... assortie de la décision de transporter les archives au... département de l'histoire de l'Armée, en France, qui est au château de Vincennes, je crois, et le drapeau aux Invalides... le fanion du corps franc... donc après juillet de cette année, il n'y aura plus d'activités des anciens de cette association.

I. : Dans le contexte qu'on connaît depuis, disons, dix, quinze ans, de... j'ai envie de dire de fixation, si pas même de crispation sur la mémoire de cette époque... alors c'est peut-être un peu plus vrai de l'aspect juif de cette époque... mais je crois que quand même on peut... on peut élargir le propos... dans ce contexte donc d'obligation de faire mémoire, enfin tout ce discours sur le devoir de la mémoire et le passage du témoin de... de passage... de la transmission du souvenir, etc., c'est un peu paradoxal cette extinction voulue en plus, volontaire d'une association sans... sans suite, sans héritage, sans héritiers, je ne sais pas...

Jean Sirchis : Vous avez raison, mais y a-t-il une autre solution ? Je veux dire que pour ce qui est du corps franc de la Montagne Noire, l'association a œuvré d'une façon magistrale pour la mémoire ! J'aurais bien souhaité que l'A.J., toutes proportions gardées étant donné la différence d'effectifs, fasse de même, ce qui n'a malheureusement pas été le cas. Mais le corps franc de la Montagne Noire... a non

seulement réalisé une nécropole qui est monumentale dans la région où se trouvent... inhumés la plupart de ceux qui sont tombés au cours des combats... c'est une nécropole vraiment monumentale, qui se voit de très loin, qui a été réalisée par un architecte qui à mon sens est un architecte de génie, parce qu'il s'agit d'une très grande colonne qui surplombe le caveau où sont inhumés les défunts, une très grande colonne surmontée d'une... surmontée de deux branches perpendiculaires qui figurent une croix de Lorraine, mais la disposition perpendiculaire des deux branches fait en sorte qu'on voit la croix de Lorraine de partout, non seulement de face, n'est-ce pas. La croix de Lorraine, si les deux branches avaient été sur le même plan, elle ne pouvait être identifiée que de face, alors là, on peut... comme c'est sur une hauteur, on identifie la croix de Lorraine de très loin. Donc il y a cette nécropole avec... dans le sous-sol, la quarantaine de cercueils de pierre renfermant les restes de ces gens, et en plus il y a des plaques qui ont été... des plaques très bien visibles qui ont été apposées sur tous les lieux où le corps franc a affronté l'armée allemande, hein. Et... à l'endroit du premier combat, alors que le corps franc n'était pas encore le corps franc, à Lacaune, sur les hauteurs de Lacaune, sur le chemin où... les cinq combattants ont été tués... qui est le lieu où ils ont essayé de retarder... les... l'avance allemande, il y a non seulement une grande stèle à l'entrée de ce chemin, mais des petites stèles successives, au nombre de cinq, portant chacune le nom de l'un des camarades qui a été tué. Il y a aussi des plaques dans des cimetières et... le corps franc met à la disposition des anciens du corps franc qui ont survécu, des plaques que leurs descendants pourront apposer sur leur sépulture lors de leur disparition. Donc je crois qu'on ne peut pas faire mieux du point de vue de la mémoire. Donc... je crois que les gens du corps franc peuvent se retirer la conscience tranquille de ce point de vue de la pérennité de la mémoire.

I. : Du point de vue de la publication d'une histoire du corps franc, ou bien de... soit une histoire réalisée par les anciens, soit confiée à un historien, est-ce qu'il existe des publications ? Est-ce que quelque chose a été fait ? Ou bien est-ce que le travail a été essentiellement de rassembler les archives, d'identifier les différents dépôts d'archives où on pourrait trouver des informations ? Et puis alors, ce que vous venez de dire, c'est-à-dire le dépôt des archives aux archives de l'Armée...

Jean Sirchis : L'ouvrage de référence s'appelle "Le Journal de marche du corps franc de la Montagne Noire", c'est un petit fascicule qu'il est très facile de se procurer à l'association des anciens du corps franc, à Castres, et je crois qu'on pourra encore se le procurer après la dissolution de l'association, je crois, à la mairie de Castres ou ailleurs. Mais les informations sont faciles à obtenir. Le corps franc dispose d'archives... à ma connaissance, elles n'ont pas été suffisamment étudiées par les historiens et malheureusement à ma connaissance, les rares historiens qui ont essayé de les compiler ont été orientés par des anciens du corps franc qui avaient les idées préconçues sur ce qu'il fallait dire. Voilà. Le travail des historiens n'est pas facile. Et "Le Journal de marche du corps franc" lui-même, est... à considérer avec beaucoup de précautions, parce qu'il a été rédigé par un des chefs du corps franc... dont le nom était le capitaine de Kervenoaël et malheureusement pour l'histoire, il règle... ce capitaine de Kervenoaël règle ses comptes avec les gens qu'il n'aimait pas, et en particulier Raoul Léons. Mais d'une manière qui manque d'habileté, parce

que il... sa prose traduit une certaine animosité dont il ne donne pas les raisons. Voilà. Quant à l'orientation dont je vous ai fait part... de la part de certains qui voulaient faire dire aux historiens... ce que les historiens ne s'apprêtaient pas à dire, vous verrez dans un des documents que je vous ai donnés qui est l'effectif des membres du peloton israélite, hein, ils sont numérotés de 1 à 38, je crois que sur la photocopie, vous ne le verrez pas, mais ce que vous verrez c'est... après le 38^e, il y a un 39 avec personne en face, or j'ai vu ce document original avant que l'on m'ait donné une photocopie et le 38^e était Raoul Léons... le 39^e était Raoul Léons... donc lorsque j'ai demandé la photocopie et qu'on me l'a envoyée, on a effacé le nom de Raoul Léons, mais on n'a pas eu la présence d'esprit d'effacer le chiffre 39. Donc j'espère qu'il existe d'autres archives au monde qui sont moins manipulées que celles-là.

I. : Et pour en revenir aux archives du peloton israélite, donc de l'unité Bleu Blanc, Blanc Bleu et de l'A.J., peut-être plus généralement, à votre connaissance, où sont-elles ou bien où faut-il chercher pour trouver des indications, une documentation ?

Jean Sirchis : Les archives de l'A.J. en très grande partie étaient détenues par les créateurs c'est-à-dire... Polonski et Lublin. Les historiens qui les ont compulsées n'ont jamais fait référence à des difficultés qu'ils auraient eues à compiler les archives... Lucien Lazare se réfère aux archives Lublin, aux archives Polonski... Valérie Ermosilla aussi... une jeune fille qui a fait une thèse sur la Résistance juive à Toulouse, dont le nom est Tireau, T.I.R.E.A.U., parle également des archives Lublin et Polonski. Donc il n'y a eu aucune restriction à mon sens de la part des détenteurs de ces archives pour qu'elles soient compulsées par des historiens. A leur décès, ces archives ont été... remises au Centre de Documentation Juive Contemporaine. Je ne sais pas par qui et je ne sais pas si les personnes qui les ont remises ont procédé à des classements ou à des soustractions ou éventuellement à des ajoutes, hein. Ce que je sais, c'est que l'épouse de Lublin que je connais très bien... n'a jamais... n'est jamais intervenue dans les responsabilités de son mari... comme détenteur de ces archives et... qu'elle les a remises d'après ses dires aux responsables de l'A.R.J.F., mais qu'elle n'y a pas touché, en aucune façon. Quant aux archives de Polonski, là, c'est plus problématique, parce que il est décédé très âgé, il n'avait aucune famille à l'exception de la femme avec laquelle il vivait et qui est décédée quelques jours après lui, donc qui a pris en charge ses archives pour les remettre à l'A.R.J.F... au C.D.J.C. ? Je n'en sais rien.

I. : Mais ça a été fait ?

Jean Sirchis : Elles y sont.

I. : Donc à votre connaissance, ce serait cela le corpus principal de documentation qui serait aujourd'hui au C.D.J.C... sans doute en cours de catalogage, si ce n'est déjà fait, ça, ce n'est pas difficile de le vérifier et aussi sans doute ce qui concerne plus particulièrement le corps franc de la Montagne Noire où on doit bien trouver des indications concernant le peloton israélite. C'est-à-dire... vous parlez de ces archives

qui vont être transférées aux archives de l'Armée de Terre en France... vous m'aviez dit aussi les archives départementales de Haute-Garonne éventuellement.

Jean Sirchis : Oui.

I. : Les archives municipales de Toulouse éventuellement.

Jean Sirchis : Exactement.

I. : Etc.

Jean Sirchis : Et je crois que je pourrais peut-être ajouter des noms de deux personnes qui doivent à titre personnel détenir des archives... je ne parle pas de Loeb qui était le chef du bureau de liquidation de l'A.J., mais qui a dû remettre ses archives soit à Lublin, soit à Polonski, mais je pense à Albert Cohen et à Maurice Hausner, qui sont en Israël et qui doivent avoir des archives personnelles.

I. : Et vous êtes resté en contact avec eux, même très épisodiquement ?

Jean Sirchis : Euh... oui, je peux vous donner leur adresse. Je sais qu'Albert Cohen est très âgé et que ça sera peut-être difficile, mais il a un frère un peu plus jeune qui pourrait peut-être vous aider, quant à Maurice Hausner, je crois que lui a gardé toute sa lucidité, il est encore très actif, et aussi d'autres archives personnelles pourraient être trouvées auprès des frères Roitman, dont un seul est survivant, Paul Roitman, qui est rabbin à Jérusalem, mais qui doit avoir... qui doit tout au moins savoir ce que sont devenues les archives personnelles de son frère Léon et de son frère Jacques.

I. : D'accord. Ecoutez, en ce qui me concerne, sauf si vous tenez à ajouter quelque chose, je pense qu'on peut s'arrêter là...

Jean Sirchis : Oui, je crois que je n'ai particulièrement... rien à ajouter. Peut-être, puisque je viens de parler de Jacques Roitman, je voudrais parler de l'interception d'un train par la Gestapo et les S.S... d'un groupe de jeunes dont Jacques Roitman était le responsable, était le chef... il était chargé de les convoier de Toulouse à Tarbes, je crois, et... train qui a été intercepté dans une gare proche de Toulouse, la gare Saint-Cyprien. Tout le monde a été arrêté et seul Jacques Roitman est revenu de déportation, tous les autres qui sont au nombre d'une vingtaine, puisque j'étais moi chargé de leur apporter des papiers avant leur départ... tous les autres ont disparu et n'ont laissé aucune trace, peut-être leurs traces peuvent être retrouvées, puisque la moitié d'entre eux au moins étaient des Hollandais. Ça s'est passé en mai 44, mais du côté de l'A.J., je n'ai jamais pu obtenir de précision sur ce que ces jeunes sont devenus.

I. : Alors du coup moi ça me ramène au bilan de l'A.J., dont on parlait tout à l'heure parce que je vous ai demandé au fond combien sont vraiment partis en Palestine, mais ce que je ne vous ai pas demandé, c'est si il existait un chiffre fiable concernant

ceux qui ont été... ceux qu'on a fait sortir de France. Au total, combien de jeunes ont quitté la France... sans aller nécessairement en Palestine, peu importe ?

Jean Sirchis : Je suis très, très mal placé pour faire un bilan. Je peux vous dire que les jeunes auxquels j'ai personnellement eu affaire dans les différents convois de Toulouse vers la frontière espagnole, de Toulouse vers les maquis... et je savais que certains d'entre eux étaient destinés à aller du maquis vers l'Espagne, je crois que j'ai eu affaire à une trentaine de jeunes. Quant au bilan de ceux qui ont franchi effectivement la frontière, de ceux qui sont parvenus en Israël, je suis complètement incapable de l'établir. J'espère que... seules les archives de... de l'A.J. pourront répondre à cette question. J'ai lu le passage du livre de Lucien Lazare qui a essayé de faire le bilan, mais il n'est pas du tout convaincant, absolument pas, la fourchette est beaucoup trop large, il dit entre dix et cinquante, mais c'est impossible, hein. Ce que je peux donner comme précision, mais c'est une précision qui ne répond pas du tout à votre question, c'est que j'ai revu deux jeunes, et encore tout récemment, avec lesquels j'ai... deux des jeunes que j'ai connus à l'époque et que j'ai revus récemment, c'est-à-dire qu'ils doivent avoir mon âge, hein, et avec lesquels en recoupant les souvenirs, je me suis souvenu que je les avais convoyés ad hic. Et ces jeunes sont passés en Espagne et ont rejoint la Brigade... la Brigade Juive de l'armée Montgomery, et ils m'ont raconté qu'ils ont suivi Montgomery dans toute la campagne à partir de la Tunisie à travers l'Italie... de l'Italie, ils sont repartis en Angleterre et avec les troupes de Montgomery, après le débarquement, après les combats du débarquement, ont fini la guerre dans la Ruhr à partir de la Belgique. J'ai revu alors à Toulouse à la Libération, également un garçon... dont j'avais contribué au passage en Espagne et qui lui venait de finir la guerre en Italie et il a quitté la Brigade, je ne sais pas trop pourquoi, probablement... probablement à la suite d'une désertion pour rejoindre la Haganah. Donc je l'ai revu à Toulouse et lui aussi était passé par Biques, mais en dehors de ces faits ponctuels et sur quelques individualités, je ne suis pas capable d'établir un bilan.

I. : Bien, je pense qu'on va arrêter là... alors on peut couper.

Ce volume a été réalisé par
la Fondation de la Mémoire contemporaine
Fondation d'utilité publique reconnue par arrêté royal du 20 octobre 1994
Avenue Victoria 5
1000 Bruxelles
Tél. : 02/650.35.64
Fax : 02/650.35.99
E-mail : info@fmc-seh.be
Site internet : fmc-seh.be